14e Année
N° 154

Fiction

Chaque mois
Sept. 1966

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture : Photo Max Yves Brandily

Dans notre prochain numéro

L'ARBRE DU TEMPS

LE DÉBUT D'UN GRAND ROMAN DE

Damon Knight

Au même sommaire

LE CASTEL D'IUCOUNU

par **Jack Vance**

LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE AVENTURE DE

CUGEL L'ASTUCIEUX

Deux chefs-d'œuvre par l'auteur de "Shambleau"

Pour la première fois depuis sa création, le Club du Livre d'Anticipation inscrit un volume entièrement inédit à son catalogue. Cet ouvrage est composé de deux romans de Catherine L. Moore, l'un des auteurs les plus prestigieux de l'Age d'Or de la science-fiction, déjà réputée en France pour son inoubliable SHAMBLEAU et pour son receuil L'AVENTURIER DE L'ESPACE.

Le premier de ces romans, **LA NUIT DU JUGEMENT,** donne à l'anticipation scientifique les dehors d'une fresque épique. Sur la toile de fond d'un Empire galactique menacé d'écroulement, guetté par une guerre imminente, Juille, princesse à l'âme de guerrier, poursuit une étrange aventure personnelle depuis les méandres de Cyrille, le satellite à illusions, jusqu'aux profondeurs des temples où gîtent les anciens dieux. L'amour et la mort la poursuivent au long de ce périple qui s'achève dans un climat de cataclysme.

Avec **LA DERNIERE AUBE,** l'auteur se rapproche des grands classiques américains contemporains : Steinbeck, Faulkner. Le roman est dur, âpre, violent, avec une certaine tendresse sous-jacente. L'action se situe dans le proche avenir des Etats-Unis, alors que le pays entier est soumis à la dictature de « Comus » (Communications U.S.). Nous assistons au combat des Américains pour retrouver leurs libertés à travers l'histoire de la troupe théâtrale de Howard Rohan. Howard Rohan qui porte tous les espoirs de la révolution naissante, mais aussi tous les espoirs de son ami Ted Nye, le maître de « Comus ».

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

Les filles de la Terre

par J.T. McINTOSH

Syndrome de retraite

par PHILIP K. DICK

Le cheval de la planète aux gemmes

par CORDWAINER SMITH

Zéro absolu

par FREDERIK POHL

Parution le 9 septembre

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

MICHEL DEMUTH	**77**	La ville entrevue
	S.2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S.4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S.5	A l'Est du Cygne
	131	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
	140	L'été étranger
	141	Le fief du félon
	145	Les grands équipages de lumière
	146	Gamma-Sud
	153	Un rivage bleu
RANDALL GARRETT	**18**	Ressources infinies
	113	Relations spatiales
	144	Le mustang
En collaboration avec Avram Davidson :	**140**	L'appel des sirènes
KIT REED	**93**	L'attente
	105	Dévotion
	107	Le règne de Tarquin le Superbe
	119	Le nid vide
	125	Depuis qu'est tombé l'ange...
	133	Le tigre automate
	145	La colonie des orphelins
GERARD TORCK	**143**	Celui qui se souvenait
	144	De topaze et d'azur
JACK VANCE	**124**	Magie verte
	149	Le Monde Supérieur
	150	Les Montagnards de Magnatz
	152	Pharesme le Sorcier

Tableau chronologique des « Galaxiales »

Nouvelles	Dates	Evénements scientifiques, sociaux et religieux	Evénements politiques	Grands courants et influences
L'ETE ETRANGER (*Fiction* 140)	2020	— Premières photonefs vers les planètes extérieures et les étoiles. — Colonisation de Mars et Vénus. — Exploration de Mercure et Ganymède.	— Europe Néo-Socialiste au sortir de deux guerres successives. — Période du « Chaos américain ». — Gouvernement autoritaire de Mahler en France.	Hégémonie européenne, puis pacifienne sur Terre et dans l'espace
LES GRANDS EQUIPAGES DE LUMIERE (*Fiction* 145)	2030	— Fondation de Pôle (Mars) et Doris (Vénus).	— Troubles économiques.	
GAMMA-SUD (*Fiction* 146)	2060	— Implantation humaine sur les mondes du Centaure et de Sirius.	— Révolution Royaliste et avènement de Jean de Beaumont de Serves en France.	
LE FIEF DU FELON (*Fiction* 141)	2063	— Premiers essais de transmission de matière.	— Conflit franco-européen et chute des Royalistes. — Indépendance de Mars.	
UN RIVAGE BLEU (*Fiction* 153)	2075	— Premières transmissions d'hommes. — Nouvelles religions issues du « chaos américain » : L'Eglise de l'Expansion. — Mise en orbite de Saint-François d'Outre-Ciel.	— Dictature européenne de Hundt. — L'Empire du Pacifique. — Division de Mars en quatre Provinces qui se réunissent en Confédération.	
APHRODITE 2080 (*Fiction* 154)	2080	— Recherches génétiques sur la modification de l'homme.	— Indépendance de Vénus après la bataille de Grande-Neige.	Domination de Mars
LES TAMBOURS D'AUSTRALIE	2095	— Domination de la Confédération de Mars dans l'Expansion Stellaire.	— L'Europe en guerre avec le Pacifique.	
HAINE-LUNE	2114		— Invasion et occupation de la Terre par la Confédération de Mars (première utilisation guerrière de la transmission. 2129).	
LE BATAILLON	2130		— Résistance terrestre avec l'aide de certains groupes stellaires.	
LEGENDE CASTELGEA	2135	— Premiers androïdes.		
CONTACT EN NADIR	2140		— Premières Indépendances Stellaires. — La République de Rigel.	
L'ARBRE DE FUREUR	2150		— Fin de l'occupation martienne sur Terre (Traité d'Hobarth, 2154).	
LA COURSE DE L'OISEAU BOUM-BOUM	2170	— La Maladie d'Adam et l'exode stellaire.	— Les Phalangistes et la Guerre Civile sur Mars.	

ELLE ETAIT CRUELLE...	2185	— Epanouissement de la civilisation vénusienne grâce aux immigrations. — Les Généticiens et les Climatologistes au service de Vénus.	— Matriarchie sur Terre à la suite de la maladie d'Adam. — Hégémonie de Vénus.		Hégémonie de Vénus, puis de la Guilde
CHANSON POUR GIVRER LE TEMPS	2195	— Les Paradis Solaires et la Guilde des Transferts (issue de l'Eglise de l'Expansion).	— Les Agences de la Guilde.	Canope	
SOLEIL ROUGE, SOLEIL BLANC	2200	— La Terre en ruine. — Premières rencontres avec des civilisations extra-humaines.	— Le Groupe d'Orion (issu de la République de Rigel). — L'Empire de Canope. — Premiers conflits avec des extra-humains.		
JE TE VAPORISE !	2300				
AUX FORETS DE CEZIANDRE	2360	— Les Espions Supras de la Guilde.	— Guerre de la Guilde contre le Groupe d'Orion.		
HERBE... FEU...	2400 env.		— Infiltrations guildéennes dans l'Empire Canopéen.		
CHASSE EN SYRENIE	2450 env.	— Les Hybrides et les Nouveaux Hommes.	— Les Corsaires et les soleils indépendants. — Guerre de la Guilde contre Canope (bataille du Toucan, siège de Doris). — Fin de la Guilde.		
LES HOMMES-SŒURS D'HERMONVILLE	2500 env.	— Décadence et disparition de certaines sociétés stellaires.	— Les Autres (premier contact véritable avec les étrangers extra-galactiques).		Les Guerres Etrangères
SENEMYANE	2600 env.		— Guerre avec les Autres. — Canope affaibli.		
L'HOMME EN ARMES ET L'AME EN PEINE	2900 env.	— La philosophie d'Ess.	— L'Empire du Centre et le règne de Malcolm Goringen. — La Seconde Guerre avec les Autres.		
YRAGAEL OU LA FIN DES TEMPS	3200 env.	— La Confusion des Races et le retrait des humains. — Les Siècles de Nuit. — La Projection sans récepteur.	— Effondrement de l'Empire du Centre. — Les Bastions Stellaires de la Périphérie.		
LE SCEAU DE SYOISE	4000 env.		— Tentative de Second Empire : règne de Syoïse le Poisson.		

MICHEL DEMUTH

Les Galaxiales

Aphrodite 2080

(2080)

Voici la sixième nouvelle de la série des « Galaxiales », entamée il y a un an dans **Fiction** et accueillie par nos lecteurs (leurs lettres semblent le prouver) avec un vif intérêt. A cette occasion, nous présentons, cette fois intégralement, le tableau chronologique sur lequel se base Michel Demuth pour l'échelonnement de ses récits, et dont seule la première moitié avait paru dans **Fiction.** Vous trouverez ce tableau en pages 10 et 11. Quant à **Aphrodite 2080,** c'est à notre sens une des histoires les plus vivantes et les plus colorées de la série jusqu'à présent, l'une de celles aussi dont l'éventail de thèmes est le plus riche.

« Vingt ans après l'établissement de la première base sur Aphrodite de Sirius, les tensions politiques pouvaient laisser craindre une crise. Européens de Hundt et Pacifiens, premiers arrivants, essayaient par tous les moyens d'endiguer le flot d'hommes et de matériel que déversaient les Transmetteurs de Mars. A ce contexte, s'ajoutaient les influences de l'Eglise de l'Expansion et des groupes aberrants issus du Chaos Américain.
Mais l'homme a changé de tous temps et les étoiles le changèrent encore plus vite qu'il ne l'avait redouté, ou espéré... Et ainsi, sur Aphrodite, la crise s'éteignit d'elle-même. »

LES GALAXIALES

1

« Que disent-ils de Grande-Neige, Claire ? »

— « Je ne sais pas. Rien, probablement. Le filtre est en place, tu le sais bien... »

— « On arrive parfois à retrouver la trace de la vérité, » dit l'homme assis sur le grand sofa bleu qui se balançait doucement. « Tout au moins, une partie... »

Il claqua des doigts, mais sa femme n'y prêta pas attention : c'était chez lui un geste banal, qu'il répétait plus de vingt fois dans la soirée. Cela pouvait signifier qu'il était nerveux. Et la femme, Claire, pouvait comprendre cela. Mais elle ne dit rien. Elle ne tenait pas à se lancer dans une discussion qui ne les mènerait nulle part et où ils utiliseraient toutes les circonlocutions obligatoires en cette période ultra-puritaine. Surtout s'il s'agissait de Guy. Et il ne pouvait s'agir que de lui. C'était l'été depuis une semaine. L'été de 2080. Et ils savaient tous deux que c'était aussi l'époque prévue pour l'arrivée du vaisseau dans les parages d'Aphrodite. Et ils mettaient les lunettes audioV plus souvent que jamais. Elle était certaine qu'en cet instant même, son mari ne pensait qu'à Guy. En fait...

« Les Pacifiens n'ont rien à faire là-dedans, » dit-il. Peut-être était-ce la fin d'une diatribe qu'elle n'avait pas entendue. Elle était absente, maintenant. Plus souvent que jamais. Elle vit qu'il avait remis les lunettes argentées et s'était renfonçé dans le dossier mœlleux. Machinalement, elle chercha les siennes, tendit la main pour les prendre, puis se ravisa : il n'y avait rien à voir. Libre à lui de s'empoisonner les idées.

— « Tu ne veux pas me parler ? » dit-elle. Mais elle savait bien qu'elle ne pouvait dominer le son de l'audioV. Elle ne savait pas pourquoi elle avait dit cela. Elle secoua la tête et, après un instant, ferma les yeux. Elle éprouvait une fatigue soudaine, bizarre. Derrière ses paupières, elle fut surprise de ne pas trouver l'obscurité, ni même cette pénombre traversée de couleurs que l'on perçoit en fermant les yeux devant un grand feu ou le soleil. Non, derrière ses paupières, il faisait jour. Un jour clair, presque éblouissant.

Elle rouvrit les yeux. Mais le salon tournait à une allure folle et elle se demanda si c'était un malaise. Elle crispa les mains sur les accoudoirs du fauteuil et faillit crier. Puis elle comprit tout à coup ce qui se passait, et elle se figea de surprise et de joie. En une fraction de seconde, elle s'étonna d'avoir presque oublié le petit appareil planté dans son cerveau. Elle referma les yeux, vite, très vite.

Guy ? interrogea-t-elle en pensée. Mais elle savait qu'elle ne pouvait lui parler ainsi. Ce n'était pas de la télépathie. Guy avait ri longtemps quand elle y avait fait allusion. Même les Eléphoques de Vénus ne peuvent guère s'appeler que d'une vallée à l'autre,

avait-il dit ensuite, avec une espèce d'amertume qu'elle avait trouvé exagérée sur l'instant.

Claire ? Cela venait de traverser le jour, derrière ses paupières. Une voix nette, forte. Elle ne put éviter une crispation de joie et de crainte et rouvrit les yeux. Mais son mari semblait endormi, la tête rejetée en arrière, comme dominé par le poids de ses lunettes. Vite, elle revint au jour habité...

Je suis réveillé, Claire ! Tu m'entends ? Je voudrais tant que tu m'entendes ! Je parle très fort devant ce drôle de cube de cristal et j'ai si peur que ce soit en pure perte, qu'ils ne nous aient donné cela que comme un hochet. Une idée de psychologue pour nous faire tenir le coup en période de veille. J'aimerais tant que ce soit vrai, Claire... Dans combien d'années vas-tu m'entendre ? Notre grande horloge dit que quatre ans et deux mois se sont écoulés pour nous. Moi qui aimais tant dormir, je suis servi. Tu te souviens ? Le matin, tu m'appelais et tu laissais la sonnerie du communicateur branchée jusqu'à ce que je me réveille. Et tu me faisais rembourser la moitié de tes notes, vieille avare !... Claire, cela devrait faire... plus de huit ans ! Mais avec les équations de Denborg, on ne sait plus à quoi s'en tenir... Tu pourras me répondre maintenant. Quand ton appel m'atteindra, je serai éveillé, sur Aphrodite. En fait, j'y serai depuis... depuis huit ans ! Mon Dieu, comme c'est long, Claire. Nous n'y avions pas vraiment songé, n'est-ce pas ? Combien de fois pourrons-nous nous appeler pendant ce qui nous reste à vivre. Combien de fois ?

Quand la voix s'interrompait, hésitait, elle croyait entendre le ronflement des grandes machines de la nef, quelque part entre les étoiles. Guy était plus loin que s'il était mort. Et peut-être était-il mort maintenant ?... Elle chassa l'idée avec épouvante. Elle craignait malgré tout qu'il ne la perçût...

Tu veux que je te parle de l'espace ? De l'espace comme il est ici ? Tu m'as dit que tu avais fait l'aller-et-retour jusqu'à la Lune. Mais si tu voyais cette mer d'étoiles... Ce doit être à cause de ces fameuses zones d'absorption. Mais on dirait qu'il y a cent fois plus de soleils que depuis la Terre. Et l'on distingue des milliers de nuages de gaz, verts ou rouges. Il suffit de tourner le volant au bas du panneau pour qu'une flèche t'indique le soleil désiré. Le nôtre est encore très brillant, très jaune, tu sais. Juste derrière, il y a une grosse étoile orange dont le nom ne me revient pas. Je crois que ce n'est qu'un chiffre, d'ailleurs.

Et Sirius est de l'autre côté, droit devant nous. Tu peux le voir, toi aussi... Mais non, c'est vrai. Tu es sans doute encore à Toulon. Je ne pense pas que Georges t'aura laissée déménager pour l'hémisphère sud. Et je ne pense pas non plus que tu aies voulu le faire. De nous deux, tu es la moins touchée. Tu as plus ou moins accepté les règles de ce pays, de cette époque, malgré tout ce que nous avons pu en dire. Chère quaker... Mais je ne peux pas te parler de ça maintenant, Claire. Les minutes sont courtes, tu sais. Le générateur consomme beaucoup d'énergie et nous avons chacun la même part, toute petite...

Un silence, puis un ronronnement très lointain (si lointain). Elle sursauta au contact d'une main sur son bras, ouvrit les yeux.

— « Tu veux boire quelque chose ? » Son mari était penché sur elle. Les lunettes audioV avaient laissé deux traces blanches sur ses joues. Ses yeux l'épiaient. Elle secoua la tête. « Ils ont lâché Grande-Neige, » reprit-il.

(Tant mieux, qu'ils brûlent tout, qu'ils atomisent Grande-Neige !)

« Les Vénusiens vont être livrés à eux-mêmes, maintenant. Avec le blocus... »

(Je me fiche des Vénusiens. Je me fiche de toi ! Tu ne vois pas qu'il me parle ? A travers des années-lumière.)

Elle referma les yeux.

Claire ? (La voix de Guy.)

— « Tu n'as pas sommeil ? »

(Laisse-moi cinq minutes ! Cinq minutes seulement !)

Je voudrais te poser une question. A propos de l'appareil...

— « Je vais me coucher. Bonsoir, Claire. »

Pourquoi as-tu accepté, finalement ?

Une brève seconde, elle rouvrit les yeux et entrevit la silhouette voûtée de son mari qui passait le seuil. La chambre qui s'éclairait à son entrée, le panneau qui se refermait sur lui : paysage orange à l'éternel mouvement d'oiseaux illusoires.

— « Bonne nuit, Georges ! »

Quand tu m'appelleras, j'aimerais que tu y répondes. C'est capital. Je veux savoir pourquoi tu as accepté d'avoir cette chose dans la tête, de mécouter en sachant qu'en fait, cela ne sert à rien. Dans certaines circonstances, cela peut rendre fou, pourtant. Tu le savais. Bien sûr, l'opération peut être refaite à tout moment pour te l'enlever. Mais je sais que tu ne le ferais pas. Tu te

demanderais toujours si je n'ai pas passé des mois à attendre un message et si je n'en suis pas mort. Et tu ne tiens pas à être responsable de ma mort, n'est-ce pas ? Sais-tu que cela procède encore de ton acceptation des principes européens ? Ton mari tu respecteras et l'homme que tu aimes tu ménageras... C'est cela, non ? Ecoute, il ne reste que quelques secondes, je crois... Je vais terminer mon quart et, ensuite, je retournerai en stase. Nous sommes à peu près à mi-chemin. Quand je me réveillerai, nous serons à quelques heures d'Aphrodite. Je voudrais que tu saches ce que nous allons faire là-bas, Claire. Il y a comme une guerre, sur Aphrodite. Tu en as entendu parler, non ? Tu t'es toujours plus ou moins intéressée aux choses politiques. Mais les gens, en Europe, ne comprennent pas vraiment l'importance des mondes comme Aphrodite. Les Quatre Provinces de Mars ont la Transmission, Claire. Il faut bien admettre qu'avec cela, elles essaient d'envahir le maximun de territoires. Leurs hommes n'ont pas nos problèmes, eux. Ils n'ont pas besoin d'un tube de métal et de cristal dans le cerveau pour parler entre les étoiles... Alors, tu comprends, nous allons essayer de...

Le jour vacilla dans sa tête. Il y eut une sucession d'éclairs blancs. Elle suffoqua, ouvrit les yeux et s'aperçut qu'elle s'était levée. Elle se tenait devant le balcon, sur le seuil de la porte-fenêtre, et le froid de la nuit lui parut envahir tout son cerveau. Et quand elle referma les yeux, elle ne trouva plus rien. Après un instant, elle retraversa le salon, passa dans la chambre. La lumière se fit de son côté, douce, presque grise. Elle contourna le lit et s'étendit à sa place, tout habillée. Elle savait où elle devrait aller le lendemain. Elle l'appellerait, tout comme la première fois, huit ans auparavant...

2

LONGTEMPS, Guy Marquel était demeuré immobile. Il n'avait en tête qu'une image, nette et colorée. Il l'acceptait et la percevait au même titre que son corps (masse pesante, dure, presque extérieure)... Puis il y eut un bruit (craquement, sifflement) et, immédiatement, tous les sens en éveil, il se redressa. L'image qui l'avait habité, immuable, se mit en mouvement et devint le

paysage, au-delà des branches qui l'abritaient. Et il perçut par son corps la chaleur moite du sol mou, l'éclat du soleil qui filtrait entre les frondaisons géantes, la senteur de la pseudo-forêt, faite d'exhalaisons animales ou hybrides.

Il entendit un bruit confus, fait de milliers d'autres bruits, appels, crissements, courses entre les feuilles. Et il se souvint. Il retrouva d'abord des visages qui se formèrent en surimpression sur les teintes d'Aphrodite. Puis tout se remit en place. Il se pencha pour examiner sa jambe. La plaie était loin d'être cicatrisée, évidemment, mais au moins la drogue avait fait son effet : il ne ressentait plus la douleur. Et il n'éprouvait plus de nausée. Ce qui pouvait signifier (pouvait seulement) que les minuscules amibes avaient quitté son estomac pour d'autres habitats moins exotiques.

L'attaque les avait complètement surpris et leur défense avait été pitoyable. Tellensen n'avait même pas eu le temps de contacter le vaisseau-mère. Jamais ils n'auraient pensé que les gens des Quatre Provinces fussent à ce point renseignés, ni que leur contrôle s'étendît si loin de leurs zones d'influence. C'était par prudence qu'ils avaient décidé de poser la barge à plus de 500 kilomètres du plus proche poste martien. Bien sûr, l'atmosphère était truffée de réseaux de détection et ils n'avaient pas douté un seul instant que leur descente nocturne, pour rapide qu'elle fût, allait échapper aux contrôles. Mais jamais ils n'auraient pu prévoir une attaque aussi immédiate, aussi violente. Ni aussi brève, songea Marquel. Il se mit prudemment à genoux, sentit revenir la douleur et se laissa tomber sur le côté. Apparemment, ce n'était pas la bonne méthode.

Il regarda autour de lui, en quête d'un point d'appui. Il avait dû passer plus de quatre heures sans son nid végétal. Peut-être même plus, car il y avait eu cette dernière période de semi-inconscience, où il voyait sans que son cerveau fût éveillé. C'était la conséquence désagréable de la drogue. L'herbe aux brins larges était écrasée et déjà flétrie à l'endroit où il avait été allongé. Mais cela ne pouvait lui donner aucun indice quant au temps écoulé. L'herbe n'en était sans doute pas vraiment (des listes de noms, des photos lui revinrent en mémoire ultra-rapidement)...

Après un instant, il repéra sur sa droite une branche épaisse et dépourvue de feuilles. Lentement, il tendit sa main gantée... La branche se rétracta à son contact et disparut dans les frondai-

sons. Il sursauta, prit appui des deux mains sur le sol et se retrouva miraculeusement debout. La surprise l'avait beaucoup aidé. Il se rappela le nom de la « branche »: fouinière serpentine. Inoffensive. Vie paresseuse et végétarienne. Très important, ce dernier détail.

Il essaya sa jambe, leva le pied et le bougea en tous sens, s'attendant à la douleur. Mais elle ne vint pas et, rassuré, il fit un pas. Puis un autre. Les feuilles lui caressèrent la tête au passage, mais c'étaient de vraies feuilles, fraîches et presque vertes. Il sortit dans la lumière éblouissante et la chaleur le surprit. Quelque part dans les innombrables poches et sacs qui garnissaient sa tenue, il devait y avoir les lunettes spéciales. Il lui fallut une longue minute pour les trouver et les mettre. Mais il put lever ensuite les yeux. C'était bien ça... deux soleils ! Même avec le filtre spécial, l'éclat du plus grand était difficilement supportable. Le second, le plus petit, était une étincelle flamboyante.

Marquel ramena les yeux sur le paysage. Il se trouvait au bord d'une sorte de plaine qui s'achevait, à l'horizon lointain, sur des formes rondes, de couleur ocre, qui pouvaient très bien être des collines. Mais encore, songea-t-il, des colonies de corinques, ou des restes de géliantes... Il déploya le capuchon de sa tenue et, comme il se remettait en marche, déclencha le dispositif de climatisation. Après une dizaine de pas, il comprit qu'il ne fonctionnait plus. Peut-être les batteries avaient-elles été atteintes par un éclat, comme celui qui lui avait transpercé la jambe ?

Il se demanda alors ce qu'il faisait là, seul au bord de la plaine brûlante, avec une jambe blessée et une bonne dose de drogue dans le corps. Le vaisseau, bien sûr. La barge. Elle n'était qu'à quelques centaines de mètres. L'ennui, c'était qu'il ne savait pas dans quelle direction. Il avait été touché au moment où il cherchait à atteindre une des armes lourdes encore verrouillées (quelle erreur, ces armes verrouillées !). Un instant, il était resté étendu dans la nuit crépitante. Puis il s'était relevé, fou de panique et il avait marché, en s'enfonçant droit dans l'encerclement ennemi d'où jaillissaient de furieuses traînées multicolores.

Il se rappelait l'odeur incroyable du sol brûlé par les jets de lance-lumière et les mouvements des faux végétaux menacés. Il était passé à moins de dix mètres d'une batterie martienne avant de glisser et de tomber dans une sorte de mare au parfum lourd. Il avait nagé, il ne savait trop comment. L'eau était tiède et

avait calmé la douleur de sa jambe. Sur l'autre rive, il avait franchi un buisson visqueux, dérangé une grosse créature gloussante aux yeux lumineux et injurié un essaim d'insectes siffleurs. La marche, la nuit, la douleur, les choses autour de lui s'étaient fondues en un cauchemar torride, tandis que la fièvre battait à ses tempes. Il avait atteint ce refuge au bord de la plaine et il avait dû prendre la drogue en rêve. Il est vrai qu'il suffisait d'un geste sur la ceinture pour déclencher l'injection.

Il orienta ses pas vers la gauche. Il n'avait pas dû traverser *toute* la plaine, dans la nuit. Sa blessure ne lui avait quand même pas permis de parcourir des kilomètres? Non, la barge n'était pas loin, il en était sûr. Il revint donc vers la pseudo-forêt. En lisière, le sol était labouré et apparaissait rouge et lui sant comme une chair. Fouinière serpentine ou... il chercha le nom... mais la chose apparut à cet instant, surgissant de l'ombre. Il s'arrêta, étrangement amusé. Le blanc-groin n'était pas dangereux. Les hommes, sur Terre, en avaient déjà fait un personnage de dessin animé. En fait, le blanc-groin était une sorte d'allié, car il se nourrissait de plantes et d'êtres hostiles.

Celui qui se tenait à quelque cinq mètres de Marquel n'était pas de la grande espèce, mais il mesurait quand même plus de deux mètres. Son corps brun qui semblait fait de cuir évoquait nettement une barrique. Ses pattes étaient courtes, épaisses et l'ongle unique (le « soc » qui lui permettait de labourer le sol) apparaissait, blanc et lisse comme une défense. Ses ailerons étaient pour l'instant repliés sur ses flancs. Dans tous les cas, ils ne lui permettaient guère que de voleter de façon ridicule. Sa tête était basse, aplatie, avec deux bons yeux de « nounours » et un nez « en patate » qui se plissait constamment à la façon des lapins terrestres. Tel quel, il composait un personnage presque amical.

— « Salut, pèquenot, » dit Marquel, rien que pour entendre le son de sa voix.

Le blanc-groin plissa son gros nez couleur de craie sale et émit un son grinçant. Puis il fit un bond comique sur place et détala en se dandinant. Après quelques mètres, il essaya de se servir de ses ailerons et rebondit de place en place comme un énorme jouet de caoutchouc.

Marquel le regarda disparaître, puis s'avança vers le mur aux

couleurs extravagantes de la pseudo-forêt. Une fouinière serpentine (celle-là, sans doute, que le blanc-groin avait cherchée) apparut entre deux fruits violacés, avant de plonger son extrémité dans le sol où elle entreprit de s'infiltrer.

Marquel la contourna, fit quelques pas entre les choses palpitantes, les feuilles, les fleurs et les troncs duveteux avant de s'arrêter. Il ne savait vraiment pas dans quelle direction aller. Et, maintenant, il commençait à songer qu'il n'avait aucune raison précise de regagner la barge. Les Martiens y avaient même peut-être laissé une garde. Mais il en doutait. Ils avaient sans doute disparu comme ils avaient surgi. Ce n'avait été qu'une intervention rapide, destructive.

Mais le vaisseau-mère ? Ils allaient envoyer quelqu'un. Non pas une autre barge, ce qui serait trop dangereux, mais deux hommes dans une torpille de transfert. Et ils toucheraient le sol aux environs de la dernière position donnée par la barge, qui n'était pas très différente de celle qu'elle occupait au sol à l'instant de l'attaque surprise. Et, dans ce cas, il lui fallait *absolument* se rapprocher de l'épave, s'il ne voulait pas être considéré comme mort.

Il n'avait pas marché longtemps, il en était sûr. Il avait été touché alors qu'il se trouvait vers la poupe, près de la soute aux armes lourdes. Quand il avait foncé, ç'avait été droit devant lui. A ce moment-là, la barge était posée... Non, il n'avait peut-être même pas su au moment de l'attaque si la proue était dirigée vers le nord ou le sud planétaire. Il ne pouvait pas compter sur ce genre de déduction. Il fallait marcher, marcher encore jusqu'à ce qu'il arrive sur la clairière. Peut-être passerait-il des heures, des jours, à tourner dans la pseudo-forêt.

L'incendie... Avait-il une chance de reconnaitre la bonne direction grâce à l'incendie ? Il essaya d'identifier une odeur de végétation brûlée mais, s'il en existait une, elle était noyée dans une centaine d'autres, âcres ou douces, irritantes ou enivrantes. Il se remit en marche après avoir vérifié la présence de l'arme secondaire à sa ceinture. Le gros lance-lumière avait été perdu au moment de l'attaque, alors qu'il essayait de déverrouiller un des canons.

Il s'écoula encore plusieurs secondes, durant lesquelles il traversa un véritable nuage de fleurs charnues à l'odeur atroce, avant qu'il repense au cube de cristal. Le fait qu'il ait pu l'oublier le troubla si profondément qu'il ne vit pas tout de suite la mince

tige blanche qui oscillait devant lui. Elle avait été attirée par le bruit de ses pas. Il eut un recul instinctif quand il l'aperçut enfin et sortit aussitôt son arme.

Il avait devant lui un cil de frileuse. Il en avait vu tant de fois l'image qu'il ne perdit pas de temps : il appuya sur la détente et le sol bouillonna autour de la tige qui se repliait comme une simple fleur grillée. Marquel songea au corps principal qui devait se trouver à deux ou trois mètres sous terre. La frileuse géante et flasque dormait et guettait, rêvait et attendait, tissant autour d'elle un réseau complexe de cils sensibles qui se guidaient au son et ne laissaient que peu de chance à leur proie lorsqu'ils l'atteignaient. La frileuse était gourmande...

Il examina soigneusement le sol alentour avant de continuer. Les cils étaient en général nombreux à suivre le premier, selon les rapports. Mais il ne vit rien de suspect. Il avait atteint une sorte de piste empruntée sans doute par les grands habitants de la pseudo-forêt. L'herbe était desséchée et tassée, et quelques branches pendaient sur les bords, certaines laissant suinter un suc rouge pareil à du sang.

Impossible de savoir, dans la pseudo-forêt d'Aphrodite, où finissait le végétal et où commençait l'animal. En apparence, il n'y avait qu'arbres, buissons et feuilles émaillés de fruits et de fleurs immenses. Mais les recherches (qui se poursuivaient encore) avaient révélé d'étranges alliances et mimétismes. Il existait cependant une certitude pratique : le jour était préférable à la nuit. La chaleur du double soleil obligeait de nombreuses formes de vie à se terrer. Le jour, en fait, appartenait surtout aux végétaux vrais, à l'exception de la fouinière, du blanc-groin ou du rinxon qui fréquentait les endroits humides.

Marquel suivit la piste pendant deux cents mètres, puis s'arrêta en atteignant un carrefour que dominait un arbre au tronc étonnamment frêle, jaunâtre, couvert de duvet comme la plupart des essences d'Aphrodite. A cet instant, il repensa de nouveau au cube de cristal. Et comme il commençait à ressentir une certaine fatigue, il s'étendit sur le sol mou, non sans savoir tâté du pied, avec prudence, deux plaques de mousse chatoyante qui se trouvaient à quelques centimètres.

Le générateur était certainement détruit. Et s'il retrouvait le

cube, il ne pourrait pas l'utiliser pour appeler Claire. Mais si le vaisseau-mère envoyait quelqu'un... s'il retournait à bord... il lui serait alors possible de l'appeler. Si le vaisseau-mère envoyait quelqu'un. Si on le retrouvait.

Je n'ai plus qu'à l'attendre, elle, se dit-il. Peut-être m'a-t-elle appelé dès les premiers jours ? Dans ce cas, je peux l'entendre bientôt, à tout moment ! Puis il repensa à la torpeur où l'avait plongé la drogue, et il lui vint l'idée affreuse qu'elle avait pu l'appeler à ce moment, que son message avait pu arriver dans son esprit fermé, inconscient. C'était la raison pour laquelle on ne pouvait communiquer avec une personne plongée dans la stase du voyage stellaire.

Si j'entends son appel, se dit-il, et si je ferme les yeux, ce sera exactement comme si j'étais avec elle. Mais il repoussa cette idée. Il était là à cause de Claire, c'était vrai. A cause de Claire et des principes d'une pauvre vieille société. Mais il avait fui tout cela, il s'était échappé, en quelque sorte, et maintenant plus rien n'existait. La distance qui les séparait annulait tout. Il était seul et recommençait seul, à supposer qu'il réussît à survivre. Il était parti pour une espèce de guerre, et il était déjà vaincu. Soit... Mais s'il s'en sortait, il pourrait se retrouver lui-même, revivre un peu comme sur la Terre. Mais sans Claire.

Ce fut à cet instant qu'il cria. Il se leva brutalement, rugissant de douleur, mais déjà cela s'estompait. Il porta la main à sa joue droite et sentit le trou minuscule. Il regarda son doigt et vit une trace de sang. Puis il s'approcha de l'arbre. « Saleté ! » Il fit le geste de sortir son arme. Mais cela serait inutile. Le mal était fait. Il examina le tronc et distingua les petits orifices par lesquels le dardilleur éjectait ses graines. Il suffisait qu'une créature à sang chaud s'approche à une certaine distance pour que le frénétique reproducteur lui fasse don d'une graine, de façon assez violente. Celle-ci se développait alors sous l'épiderme si l'on n'y mettait pas bon ordre.

Elle ne représentait pas un grand danger car, selon les botanistes, elle tombait d'elle-même, après une dizaine de jours, pour se ficher dans le sol, saine et vigoureuse petite plante nourrie de quelques milligrammes de tissu animal. Les blancs-groins transportaient constamment une graine de dardilleur et ne s'en portaient pas plus mal. Mais Marquel, après s'être éloigné de l'arbre, entreprit d'ôter la graine. Ce fut une opération tâtonnante et doulou-

reuse. Finalement, il réussit à retirer la petite pyramide noirâtre et désinfecta longuement la plaie.

Il choisit au hasard une des nouvelles pistes issues du carrefour et reprit sa marche. Il restait une chance pour qu'il retrouve la barge avant le soir. Il passerait alors la nuit à proximité de l'épave et attendrait encore toute la journée du lendemain. Si le vaisseau-mère ne s'était pas manifesté alors, il reprendrait sa marche en s'orientant au mieux. L'ennemi n'avait peut-être pas tout détruit et il restait une chance pour qu'il retrouve des cartes. Il pourrait alors gagner une zone colonisée. Et il emporterait le cube.

A Gregory, la capitale, il trouverait assez d'énergie pour envoyer dix messages, pour raconter à Claire ce qu'était la solitude dans la pseudo-forêt d'Aphrodite, à huit années-lumière de la Méditerranée... Il récupérerait le cube. Et peut-être des provisions s'il en restait, car il ne pourrait vivre longtemps de ses rations concentrées et de la chasse (chasser ? Comment chasser ? Tuer un blancgroin ?).

Il pouvait se rendre à l'ennemi. Ou chercher des traces de culture, des chemins faits par les hommes. Ou bien lancer des signaux de fumée. Ou attirer l'attention en incendiant toute une pseudo-forêt. Il existait de nombreux colons indépendants en dehors des grandes zones à exploitations contrôlées. Certains étaient groupés en villages de fermes, mais beaucoup avaient construit, dans ce que l'on appelait le Pays Libre, des fermes-citadelles dont ils étaient les propriétaires-empereurs, au centre de terres dont l'étendue eût fait rêver un seigneur du Moyen Age.

Sa mission lui apparaissait maintenant comme impossible et absurde. Il ne voyait pas comment ils avaient pu envisager de s'attaquer aux Martiens *de cette façon*. Ils avaient traversé huit années de sommeil et d'espace pour débarquer quelques hommes chargés de préparer l'investissement d'un des Transmetteurs d'Aphrodite. Tout simplement. Le gourvernement de Hundt avait choisi la plus extravagante, la plus idiote des solutions. C'était une tentative dont on ne pouvait espérer qu'elle aboutirait. Un essai de désespoir dont six pauvres types, pour l'instant, avaient fait les frais.

Et le septième est sur le point de pourrir ici, se dit Marquel. Et il doutait que le vaisseau-mère pût jamais envoyer du secours. Ils avaient été détruits et l'affaire serait classée. Le grand vaisseau

se poserait très officiellement à Gregory ou ailleurs, et l'un et l'autre parti garderaient le silence. Tout se passerait comme pour un agent secret grillé. Les vaincus étaient doublement abandonnés.

Marquel s'imagina entrant dans Gregory et accusant la Confédération des Quatre Provinces d'avoir anéanti tout l'équipage d'une barge. Personne n'accepterait de l'écouter. Tout au plus pourrait-on faire quelque chose pour lui, discrètement. Et s'il insistait trop, on se chargerait de le réduire au silence. Après tout, il ne fallait pas plaisanter avec les rapports. Ils étaient déjà bien assez tendus. Si l'équilibre devait se rompre, il fallait au moins que ce soit pour une raison valable, un événement choc, décisif. Et non pour un rescapé de la pseudo-forêt qui avait signé un de ces engagements volontaires si fréquents, pour l'aventure et l'oubli.

Marquel se rendait parfaitement compte, à présent, qu'il aurait tout aussi bien pu arriver sur Aphrodite par Transmetteur. L'effet de Labyrinthe lui faisait moins peur que le long sommeil de la stase. Il serait passé du côté des Quatre Provinces sans une hésitation. En vérité, la Transmission le fascinait... Mais Claire était Européenne. Et elle lui avait tant et tant de fois répété qu'il l'était. Quand il avait dit le grand adieu, il avait bien fallu se ranger sous le bon drapeau. On ne peut pas quitter la femme désirée mais perdue en lui disant : Adieu, je change de camp. Tout au moins, en quittant la Terre, Marquel ne l'avait pas pensé.

Il le regrettait déjà.

Et il se dit qu'il valait peut-être mieux se rendre aux Martiens. Sans doute l'accepteraient-ils parmi eux ? A moins qu'ils ne suppriment cet ennuyeux témoin de la guerre que l'on ne voulait pas rendre publique.

A l'extrémité de la piste, il rencontra un ruisseau à l'eau parfumée et il comprit qu'il avait retrouvé le bon chemin. Sur l'autre rive, poussaient des buissons aux feuilles mouvantes, et il était évident qu'ils n'avaient rien de végétal. Marquel jugea donc plus prudent de les détruire.

Ils dégageaient encore une épaisse fumée quand il prit pied sur l'autre rive, ruisselant d'eau. Après quelques pas, il dut en détruire d'autres et s'inquiéta de provoquer un incendie. Mais les

flammes qui s'étaient propagées sur la droite s'arrêtèrent sur la masse humide d'une trongue aux répugnantes cavités buccales. « Troong ! » gronda-t-elle. Et elle émit une pluie de liquide nauséabond, dont quelques gouttes atteignirent Marquel malgré l'écart brusque qu'il avait fait sur sa gauche. L'odeur était atroce et il fut pris d'un spasme.

La pseudo-forêt s'éclaircit ensuite et il atteignit une première clairière. Le sol y était nu, rouge et brillant. Au centre, se dressait la masse ronde d'une géliante. Pour l'instant, la créature dormait. Marquel le comprit aussitôt en voyant les poils du sommet qui retombaient mollement sur la bedaine rose. La géliante évoquait un pied de champignon géant décoiffé. Des stries sombres marquaient son corps, de la tête velue à la base faite de bourrelets où saillaient quelques griffes destinées à la progression sur terrain rocheux. Eveillée, la géliante était fort capable d'engloutir un homme, car son corps devenait alors, selon les films que Marquel avait vus, une seule et immense bouche.

Il contournait la vaste masse endormie quand il entendit la détonation. Elle n'était pas forte, mais très sèche. Le projectile traversa la clairière en ronflant et, dans la même seconde, la géliante poussa un glapissement affreux. Elle ouvrit son effarante bouche et se mit à tourner sur elle-même comme une toupie, tandis que ses poils dressés s'agitaient avec frénésie.

Marquel comprit qu'elle était blessée et il plongea dans l'ombre d'un fourré, sans perdre le temps de vérifier s'il s'agissait d'une pseudo-plante. Il s'accroupit entre les feuilles, qui se comportèrent comme des feuilles. Il sortit son arme et examina le mur de la forêt. La géliante, à présent, sautait sur place en couinant. Marquel distingua la blessure, à peu près au centre de son abdomen. Le sang pâle brillait sous le soleil. Les poils de la tête fouettaient l'air en sifflant. Puis il y eut une seconde détonation, beaucoup plus proche, et la grande créature s'abattit d'un bloc, avec un bruit terrible. Marquel découvrit les ventouses de maintien, sous la base tournée vers lui. Un ruisseau de sang se mit à miroiter sous le soleil, répandant une étrange odeur épicée.

Le premier Martien surgit dans la clairière. Il était à peu près de la taille de Marquel, les cheveux blonds et courts, le visage extraordinairement bronzé. Sa tenue était passablement défraîchie, mais Marquel reconnut sur sa poitrine l'insigne de la Confédération des Quatre Provinces : main d'or sur disque rouge. Il tenait à

deux mains une longue carabine au chargeur énorme. Un second soldat surgit à cinq mètres de là, en taquinant une fouinière qui persistait à s'accrocher à son bras. Le brassard jaune qu'il arborait indiquait qu'il était au moins chef de patrouille.

Marquel, lentement, se mit à genoux. Il avait oublié sa jambe qui le lui rappela brutalement. Il grinça des dents en se laissant choir en arrière. Les feuilles craquèrent et, un instant, il fut certain que les soldats l'avaient entendu. Mais quand il put regarder de nouveau entre les feuilles, il vit qu'ils s'intéressaient à la malheureuse géliante. Ils discutaient en riant, parlant un anglais âpre dont il reconnut quelques mots. Il resta immobile, luttant contre la douleur qui s'était réveillée.

De longues minutes passèrent avant que les deux soldats retournent dans la forêt. Il s'étonna que l'on pût ainsi abattre une géliante, gratuitement, pour voir s'abattre cette montagne de chair. Les humains, déjà, commençaient à apporter leur contribution négative à l'écologie d'Aphrodite. Avant un siècle, les êtres tels que les géliantes et les fouinières auraient disparu.

Il attendit encore un moment, puis quitta sa cachette et contourna le grand cadavre odorant. Deux cils de frileuse étaient déjà à l'ouvrage dans la blessure et des mouches passaient en sifflant d'une aubaine à l'autre. Un bruit de lappement fit tressaillir Marquel, et il lui fallut plusieurs secondes pour identifier le priou.

Le petit animal était fort occupé dans la flaque de sang qu'il nettoyait proprement avec son immense langue. Son corps fluet était parcouru de frissons de plaisir et ses yeux de chien semblaient rire. Loin d'être dégoûté, Marquel pensa qu'il avait faim. Il prit deux tablettes dans sa ceinture, les avala, mais continua de penser à des choses plus consistantes. Le mieux était de suivre les soldats. Ils devaient tourner autour de l'épave et il pouvait courir le risque d'être découvert, s'il avait une chance de récupérer le cube et tout ce qu'il pourrait.

Mais les choses ne se passèrent pas ainsi. Il s'était à peine enfoncé entre les frondaisons qu'une voix le cloua sur place : « Halte ! » Il se trouvait devant un véritable bouquet de fleurs mauves qu'il identifia aussitôt avec un petit pincement au cœur. Mais les vriolles n'étaient pas le danger immédiat. Celui-ci apparut

sur la droite. C'était un des soldats chasseurs. C'était même celui qui avait abattu la géliante. Il s'avancait lentement vers Marquel, un sourire satisfait aux lèvres, carabine braquée.

— « Vous n'êtes pas très watcheur ! » lança-t-il avec un effroyable accent.

Le second, le chef de patrouille, arrivait en hâte. Marquel aperçut du coin de l'œil son uniforme bleu pâle en progression dans les fourrés. Il se demanda s'ils n'étaient vraiment que deux. Auquel cas il pourrait tenter sa chance. Il pensait encore *chance* que déjà il était à terre et braquait le lance-lumière. Le soldat hurla au moment où le jet l'atteignit en plein visage. Il lâcha son arme.

Marquel roula sur le côté et tira de nouveau dans la direction approximative du chef de patrouille. Les fourrés grillèrent. La fumée monta, âcre et irritante. Puis il y eut une détonation et Marquel sentit l'impact du projectile, à quelques centimètres de lui, dans le sol spongieux.

Il rampa de toutes ses forces et tira une troisième fois. Il n'ôta pas son doigt de la détente pendant plus de cinq secondes, arrosant copieusement tout ce qui se trouvait dans un arc de 180 degrés devant lui. Il crut entendre un cri. Mais il attendit plusieurs secondes encore avant de se déplacer sur la gauche, jusqu'à se trouver à l'abri du tronc d'un arbre véritable.

Lentement, il se redressa, l'arme prête. Rien ne bougeait plus entre les écharpes de fumée qui s'élevaient des buissons. Il s'avança, essayant de repérer les deux cadavres. Mais la fumée lui arriva dans les yeux et il se mit à pleurer. Puis il prit conscience de la douleur qui montait de sa jambe. Il se laissa tomber au pied de l'arbre et examina la blessure. Elle saignait de nouveau.

Il se mit en quête du coagulant, mais auparavant, il désinfecta la plaie du mieux qu'il put. Cela n'éteignait pas la souffrance, bien au contraire. Il posa alors la main sur sa ceinture, à l'endroit qu'il fallait presser d'une certaine façon pour déclencher l'injection. Mais il ne fit pas le geste.

Il venait de penser à Claire, à sa voix. Il allait encore être inconscient pendant plusieurs heures. Quand il se réveillerait, sa plaie serait sans doute cicatrisée, cette fois. Mais Claire pouvait l'appeler, pendant ce temps. Le message parti huit ans auparavant de la Terre pouvait peut-être l'atteindre *sans qu'il pût l'entendre !*

Il se demanda s'il n'était pas déjà en train de délirer. Comment pouvait-il se laisser arrêter par de telles suppositions ? Ne devait-il pas plutôt penser à sa vie, en cette minute ? Mais justement... Une autre idée lui venait. Il leva les yeux et chercha l'éclat des soleils au sommet de la forêt. Sans le trouver.

Il ôta ses lunettes et se redressa en grimaçant. Finalement, il se rendit compte que Sirius était très bas sur l'horizon. Déjà... La nuit serait là avant trois heures. Et avant trois heures, il ne serait pas réveillé, s'il prenait la drogue. Il serait à la merci des choses qui avaient dormi pendant la journée. Des choses plus dangereuses que les vriolles ou la frileuse...

Mais la douleur montait sans cesse. Elle lui prenait le ventre, tout le bassin. Il s'en étonna. Y avait-il quelque chose, dans l'atmosphère ou dans les parfums des choses de la pseudo-forêt, qui excitait la souffrance ?

Peu à peu, baigné de sueur, les dents serrées, il lui parut qu'il devenait infiniment lourd, qu'il collait au sol. La clarté des soleils filtra jusqu'à lui et il eut l'impression que des dizaines de vitraux s'érigeaient autour de lui. Il se retrouva dans une prison de lumière et de couleurs et, quand il gémit, il reçut mille échos en retour.

A la fin, sans doute fit-il le geste, car une eau froide glissa sur les vitraux qui représentaient des visages de Claire et il entendit le bruit de la pluie. Il se retrouva pendant un bref instant sous une tente, en été, pendant un orage, avec la senteur de l'herbe de la Terre et la tiédeur du corps de Claire, près du sien. Mais ensuite, il fit totalement noir.

3

Il ne savait combien d'heures s'étaient écoulées quand il crut se réveiller. Tout d'abord, il s'étonna de voir la nuit aussi claire. Il était couché sur le dos et le sol était froid, sous lui. Son corps lui semblait fait de bois et il pensa qu'il ne pourrait jamais plus remuer. Mais il déplaça les yeux et découvrit la première lune. C'était la plus grosse. Elle était énorme, en vérité. Et d'un vert pâle, tel qu'il n'en avait jamais vu. Une lune d'herbe.

Un tout petit peu plus à droite, il y avait la seconde. Une pièce de cuivre entourée d'un léger anneau de gaz rouge. Par intermittence, les incroyables volcans de sa surface vomissaient des nuages couleur de sang formant cet anneau qui persistait quelques jours avant de se dissiper sous le jeu de la pesanteur et des forces gravitiques. Et il y avait la troisième lune, qui se levait à peine. Marquel réussit à bouger la tête et entrevit son éclat jaune entre les arbres obscurs. Dans un instant les trois lunes seraient en même temps dans le ciel et la nuit serait encore plus claire.

Il s'étonna du détachement de ses pensées, de l'acuité de ses sens. Sa jambe blessée était comme isolée, inerte. Mais tout son corps, tout à coup, était dispos, prêt à répondre à toute sollicitation. Quand celle-ci vint, pourtant, il se dit qu'il rêvait et il voulut replonger dans l'obscurité initiale de la drogue. C'était une sollicitation souple et frêle, brillante et douce. Un corps qui se penchait vers lui, dont il pouvait percevoir la tièdeur et l'odeur forte, agréable. Un corps de fille-enfant. Deux yeux le regardèrent, étonnés. Une bouche s'ouvrit, pâle sous les reflets de lunes :

— « Pourquoi tel venir perdu ? »

Il ferma les yeux.

— « Le tendre est touché ? Le plaisir déçu ? »

Il rouvrit les yeux. Elle était toujours là. Il voyait ses seins devant son visage. Elle passa les mains sur sa bouche. Ses doigts étaient frais.

— « Claire ? » dit-il pour dissiper le rêve.

— « Pourquoi tel prétendre Claire ? »

Il secoua la tête. Rien n'allait plus, tout à coup. La fille ne pouvait pas être vraie. Mais elle ne disparaissait pas. Et la clarté des lunes jouait normalement sur ses épaules, sur sa poitrine. Elle se redressa et il la vit tout entière. Le sang afflua brutalement dans toutes ses veines.

Mais quand il bougea, elle avait disparu. Et il s'étonna de son désir.

Il s'étendit à nouveau, ferma les yeux, cherchant cette fois à rattraper son image, le reflet de cette peau, l'éclat des yeux dans le visage d'ombre qu'encadraient les cheveux.

— « Qui êtes-vous ? »

Il tressaillit violemment. C'était une voix d'homme. En ouvrant les yeux, il découvrit un visage penché sur le sien, des traits indistincts sous un front luisant.

— « Vous ne rêvez pas, » reprit l'homme. « Dites-moi qui vous êtes. Il faut essayer de bouger. J'aurai du mal à vous porter, si vous ne m'aidez pas. »

Il acquiesça sans un mot, agitant longuement la tête, tout en recherchant la preuve de la réalité.

— « Levez un bras, » dit l'homme.

Il leva un bras.

— « Essayez de vous asseoir. »

Il s'assit, étonné.

— « Très bien, » dit l'homme, apparemment satisfait. « Maintenant, accrochez-vous à moi. L'entrée n'est pas loin. »

Marquel se demanda de quelle entrée il pouvait s'agir. Mais il obéit. Il se redressa, soutenu par l'homme qui semblait très maigre. Il fit un pas et découvrit qu'il était plus solide qu'il ne l'avait pensé.

— « Ça ira, » dit-il.

— « Vous parlez ? C'est merveilleux. Tenez-moi quand même par la main. Et ne faites pas trop de bruit... Les Confédérés sont encore dans les environs. »

Tout se passa très vite. Pendant un instant, la pseudo-forêt fut encore autour d'eux : contacts furtifs, feuilles bruissantes, caresse humide d'une créature surprise... Puis ce fut l'obscurité. Marquel s'était senti empoigné par de nouvelles mains, vigoureuses. Il y eut un bruit sourd, comme si l'on remettait un couvercle en place au-dessus d'eux. A nouveau, l'irréalité de la situation lui apparut et il sursauta au son de la voix de l'homme : « Attendez... Vous allez bientôt y voir... »

La lumière apparut en effet. Elle semblait venir lentement, loin devant eux. Mais, à la fin, elle éclaira les parois d'une galerie de terre luisante. De loin en loin, des racines et des excroissances charnues (prolongements souterrains de vies hybrides) projetaient des ombres nettes. La lumière provenait d'une sorte de torche faite de plantes lumineuses, que tenait un homme de taille imposante et presque totalement nu, à l'exception d'une sorte de pagne qui semblait fait de peau.

« Venez, » dit l'homme qui n'avait pas lâché Marquel, « avançez. A cette heure, les racines émettent des ferments auxquels vous ne résisteriez pas. »

Il se retourna et constata que l'homme était aussi dévêtu que le porteur de la torche. Il essaya d'évaluer les différences de température possibles à cette profondeur, dans cette région d'Aphrodite, mais il y renonça devant le trouble de ses pensées.

Il suivit la galerie, entre le porteur de torche et son guide. Après un carrefour, ils empruntèrent une série de boyaux déroutants où régnait une odeur étrangère, à laquelle Marquel ne put immédiatement attribuer d'origine. Pourtant, elle lui rappelait quelque chose. Elle éveillait en lui une sorte de... crainte... Oui, c'était de la crainte. Ou du dégoût. Ce n'était pas une odeur désagréable, cependant.

Les boyaux redevinrent galeries. Mais celles-ci étaient dallées, plus larges, et éclairées de loin en loin par des torches végétales fixées aux parois. Elles formaient un labyrinthe apparemment inextricable et Marquel se dit que n'importe quel homme devait normalement s'y perdre.

« A gauche, » dit son guide.

Il y avait une ouverture circulaire dans la paroi. Il s'arrêta sur le seuil. L'intérieur était encore plus éclairé que la galerie. Et il vit la fille. Celle qui s'était penchée sur lui, là-haut, dans la pseudo-forêt, avant l'homme.

Elle était adossée à la paroi, en face de lui, et lui souriait. Elle avait *vraiment* un visage d'enfant. Elle ne devait pas avoir plus de dix-sept ans. Il s'en fallait de bien peu qu'elle ne fût totalement nue, et il sentit sa gorge se serrer.

— « C'était vrai, » murmura-t-il.

— « Séïlie ? » dit l'homme, derrière lui. « Vous avez cru la voir en songe, n'est-ce pas ? Il y a quatre ans, ce fut un peu la même chose, pour moi, avec une autre. »

Marquel ne quittait pas la fille des yeux. Tout son corps brillait dans la clarté des torches comme si elle eût été enduite de vernis, ou qu'elle sortit de l'eau.

— « Tel venir ? » dit-elle.

— « Vous comprendrez vite, » dit l'homme. « Quelques semaines et l'on est touché par la grâce. Leur langage leur ressemble, vous savez... Mais je devrais dire: *notre* langage. »

Lentement, Marquel se retourna.

— « Qui êtes-vous ? » dit-il. « Et pourquoi vivre sous terre au lieu de... » Mais il s'interrompit. Car l'odeur étrangère, tout à coup, avait un nom : Myèche ! Et la signification de ce nom le fit reculer au-delà de l'homme jusqu'à toucher la paroi étrangement mœlleuse.

« Les Myèches ! » souffla-t-il. « Les Adaptés des Myèches ! »

L'homme tendit la main. Son visage reflétait maintenant un mélange d'inquiétude et de colère.

— « Calmez-vous ! » dit-il. « Ne réagissez pas selon vos instincts induits ! »

Mais Marquel ne l'écoutait pas. Il fonçait au long de la galerie. Il passa d'autres ouvertures circulaires d'où filtrait la clarté jaune de torches végétales. Puis il atteignit un cul-de-sac, rebroussa chemin et, comme il s'arrêtait, entendit les pas de ses poursuivants. Il prit le premier boyau venu, sur sa gauche, arracha une torche au passage et se remit à courir de plus belle.

Boyau après boyau, galerie après galerie, il sentit venir l'épuisement. Le sol du labyrinthe avait tendance à s'élever, maintenant. Il aboutit sur une plate-forme de terre rouge qui dominait un lac souterrain. Il s'arrêta, haletant et prêta l'oreille. Mais il n'entendit que de faibles clapotis dans l'eau, à quelque six mètres en-dessous. Alors il s'allongea sur le sol et attendit que les battements de son cœur se fussent calmés. La douleur, dans sa jambe, restait diffuse. Les cicatrisants avaient dû faire effet, à la fin. Le sol était tiède, sous lui. Tout à coup, l'endroit lui parut infiniment agréable. Il songea qu'il pourrait aussi bien y rester quelques années et y mourir.

Il étira voluptueusement ses membres, laissa reposer sa tête et respira à pleins poumons la senteur pénétrante des eaux du lac. Les clapotis se firent plus nombreux et il songea qu'il fallait se montrer amical avec la créature qui sortait de l'eau noire. En fait, elle était certainement une alliée contre les Myèches. Ce fut ce dernier mot qui resta dans son esprit, comme il glissait sur une pente de plus en plus sombre, heureux, détendu.

4

« Les lèfrôses nous adorent, » disait l'homme, quelque part au-dessus de lui. « L'inconvénient, c'est que nous survivons rarement à leur étreinte... monsieur Marquel. »

Il se redressa. Il était de retour dans la pièce éclairée par les torches. Ou dans n'importe quelle autre. Mais la fille était assise dans le coin opposé et il se dit qu'en fait c'était sans doute la première pièce.

L'homme était accroupi à côté de lui. A portée de sa main, il y avait quatre ou cinq bols contenant des liquides divers, ainsi qu'une partie de la trousse de secours de Marquel.

L'homme leva le pouce.

» D'abord les ferments qui stagnent dans les galeries lointaines. » dit-il. « Ensuite, le parfum de la lèfrôse du petit lac. Plus votre faiblesse et votre état de panique... » Il balaya l'air de la main et sourit. « Heureusement, j'ai réussi à retrouver votre trace. J'ai eu de la chance, et vous aussi par la même occasion. Cela s'est passé comme dans une vieille fable : vous perdiez des éléments de votre ceinture sans vous en apercevoir, et c'est ainsi que je vous ai retrouvé. »

Marquel secoua la tête. Il avait l'impression d'avoir traversé une centaine de rêves épouvantables où se mêlaient le plaisir et la peur. Il se demanda combien de temps il avait déjà passé sous terre.

— « Je vous ai appliqué le traitement de choc, » reprit l'homme. « Je me suis également servi de certains antidotes dont les équipages européens semblent maintenant pourvus. »

La fille, dans son coin, semblait endormie. Mais ses yeux brillaient par instant dans la clarté des torches, et Marquel avait l'impression d'être guetté par une mignonne chatte plus grande que la normale.

— « Vous avez beaucoup parlé, en dormant. Je comprends votre crainte, votre... répugnance à propos des Myèches, mais... »

Marquel avait sursauté violemment et il fixait l'homme avec hostilité. « Qui que vous soyez, » dit-il, « je ne vous reconnais plus pour humain ! » Son invective le remplit de faiblesse et il se laissa aller en arrière. « Je n'avais jamais pensé que ce put

être vrai, » reprit-il doucement. « Mais je n'avais pas cru non plus que les Martiens pourraient faire ce qu'ils ont fait... »

— « Les distances sont déjà trop grandes, » dit l'homme. Sa voix était grave, avec une note de tristesse qui éteignit un peu de la fureur de Marquel. « L'Histoire, les événements, les conflits, commencent à s'étirer. Et les hommes ne s'y attendaient pas. Ils sont décontenancés, un peu effrayés. Mais tout se soldera par une petite crise, comme toutes les grandes transformations... » Il posa un regard amical sur Marquel. « Votre histoire m'a beaucoup rappelé la mienne. Elle a le même départ et, je le pense, la même arrivée. »

— « Que vous ai-je donc dit ? » demanda Marquel, sur la défensive.

— « Regardez... »

L'homme prit quelque chose derrière lui et le souleva dans la lumière. Marquel ne fit pas un mouvement. Il fixait le cube de cristal du psycho-communicateur comme s'il ne le reconnaissait pas. Mais son cœur s'était violemment accéléré. L'homme tint ainsi l'objet devant ses yeux pendant quelques secondes, puis le reposa à côté des bols de terre.

— « La Sainte Eglise de l'Expansion, » dit-il, n'utilise pas ce système. Avec la Transmission, il est inutile. Et lorsqu'on se trouve ici, quand les huit années-lumière se sont refermées sur vous, on n'a plus envie de l'utiliser, je pense... »

— « Vous appartenez à l'Eglise de l'Expansion ? » demanda Marquel.

Les hypothèses tournaient dans sa tête. Si l'homme était un prêcheur de l'Expansion, il était également un allié de la Confédération Martienne. En ce cas, lui, Marquel, pouvait se considérer comme prisonnier Mais l'endroit où il se trouvait et les instants qui avaient précédé effaçaient cette possibilité. Les Adaptés n'avaient rien à voir avec aucun parti d'Aphrodite.

— « Je me nomme Hyéronimus Callerti, » dit l'homme. « Il y a un an encore, on disait *Frère* Hyéronimus (1). Mais les temps ont changé... Je vous disais que mon histoire était comme la vôtre et que je pense qu'elle s'achèvera de même... Je vais vous expliquer pourquoi. Avez-vous entendu parler de l'Effet de Labyrinthe ? »

(1) Frère Hyéronimus était le héros de la précédente histoire de cette série : *Un rivage bleu*, dans notre numéro du mois dernier.

— « Qui n'en a pas entendu parler ? » dit Marquel.

Mais Callerti secoua la tête.

— « Non, ne dites pas cela. Songez que *moi*, j'ai quitté le système solaire trois ans *après* vous. Et l'Effet de Labyrinthe était un peu comme un mythe. »

Il s'assit à côté de Marquel et ses yeux se perdirent dans la clarté des torches. Son profil le faisait paraître très jeune. Mais, au coin des yeux, des plis profonds démentaient cette impression. Il est à la fois très jeune et très vieux, se dit Marquel. Il ne lui était plus antipathique, à présent. Il décelait chez lui cette similitude à laquelle, précisément, il avait fait allusion.

» L'Effet de Labyrinthe, » reprit Callerti, « use et affaiblit l'homme qui le subit... Vous en connaissez le principe théorique : l'esprit ne peut *assimiler* la suppression de l'espace et remplace la durée par un temps subjectif, qu'il meuble lui-même de faits issus du subconscient. Il *nie* en quelque sorte la victoire que notre intelligence a remportée avec le Principe Delichère. Mais je devrais dire : niait, car il semble que, maintenant, les dernières recherches soient sur le point d'aboutir et que l'Effet doive disparaître dans les années à venir... Mais, quand j'ai fait le grand plongeon, voyez-vous, il jouait pleinement... J'étais parti un peu comme vous. Pour des raisons qui me semblaient puissantes, à l'époque. Pour moi, ces raisons s'appelaient toutes Patricia, comme pour vous elles s'appellent... Claire, je crois. » Il reprit le cube de cristal et le souleva dans la lumière. « Ma fuite s'est déroulée en deux temps, ce qui nous différencie. Je suis d'abord entré dans la Sainte Eglise avant d'être admis à Saint-François d'Outre-Ciel, la Station Solaire. »

Marquel fronça les sourcils : « Saint-François d'Outre-Ciel? Mais... »

— « C'est vrai, » dit Callerti. « Votre voyage a duré huit années. Vous avez quitté la Terre en... cela devait être en 2072, n'est-ce pas ? » Marquel inclina la tête. « Et Saint-François n'a été lancée qu'en 2074. »

— « La construction était achevée, de l'autre côté de la Lune, quand je suis parti, » dit Marquel.

— « Moi, je suis entré dans la Salle du Transmetteur en 2075, » dit Callerti. « Je suis entré dans l'Enfer il y a cinq ans. Je savais que cela s'appelait l'Enfer, mais je ne pouvais pas com-

prendre, je ne pouvais pas *savoir*... L'Effet est variable selon les individus, voyez-vous. Et, sur moi, il fut très dur. C'est-à-dire que la seconde, la demi-seconde, ou même le vingtième de seconde du transfert me parut durer, durer... C'est que certains officiers psychotechniciens de votre pays, monsieur Marquel, s'étaient occupés de moi... » Il leva la main comme Marquel tressaillait. « Non... je ne vous confonds pas avec eux. Je voulais simplement vous prouver que les divers partis qui s'affrontent ici, sur Aphrodite, ne méritent pas notre sympathie. Ces officiers européens qui ont trafiqué, arrangé mon passé, *et m'ont empêché d'avoir Patricia* à seule fin de rendre plus terrible mon Enfer, ne valent pas plus que ceux qui ont assassiné vos camarades... Au sortir du Transmetteur, j'avais vieilli biologiquement d'une fraction de seconde mais, pour moi, ce voyage avait duré plus de dix ans. J'en ai bien eu l'impression, en tout cas. Et après cet Enfer où j'avais tourné en rond avec la brûlure du désir, ils m'ont demandé de participer à la lutte commune... » Il eut un rire sans joie. « Vous rendez-vous compte, monsieur Marquel ? Ils ne doutent de rien ! Seriez-vous prêt, maintenant, à repartir à l'assaut d'un Transmetteur après ce qui s'est passé la nuit dernière ? »

Il fixait Marquel de ses yeux brillants et las. Et Marquel sut qu'il avait raison. Pourtant...

— « Je ne pourrais pas, » dit-il. « Je ne pourrais jamais. »

— « Que savez-vous des Myèches ? » dit Callerti. « Ce que l'on vous a raconté ? Et des Adaptés ? Vous avez cru les bobards des vieux chercheurs perclus qui n'ont jamais mis le nez sur la Lune... Personne ne s'occupe de nous, Marquel. Comment voudriez-vous que l'on possède des informations exactes à notre sujet ? »

— « Je sais ce que sont les Myèches, » dit Marquel en s'efforçant d'affermir sa voix.

La fille n'avait pas bougé. Ses longues cuisses brillaient comme un bronze ancien. Ses cheveux étaient noirs, sur la paroi. Sa poitrine se soulevait doucement, régulièrement. Peut-être dormait-elle, maintenant, pensa-t-il. Mais non... elle tourna les yeux vers lui et il sentit à nouveau le sang qui ronflait dans ses veines.

— « Les Myèches sont des semi-végétaux, » dit Callerti. « Elles sont immenses et paisibles et creusent ces galeries et ces boyaux

où nous vivons. Elles nous fournissent de l'air, de la nourriture sous forme de sucs... et tout le plaisir du monde, en plus de celui que nous pouvons nous procurer. »

— « Non... non, » fit Marquel. « Ils disent que vous... enfin, qu'elles vous sucent le sang comme des vampires et que... »

Callerti éclata d'un rire formidable.

— « Grands dieux, mon pauvre garçon ! La Terre redescend-elle aux abîmes ? Des vampires ! Ai-je l'air anémié ? » Il tendit la main. « Et Séïlie ? Est-elle blême, morte ? » Il se tut et resta prostré pendant plusieurs secondes. A la fin, il releva la tête et son expression était infiniment sérieuse. « Imaginez un symbiote, Marquel. Un être qui tire sa subsistance du sol par un système de transformation et de synthèse particulièrement complexe. Il n'est pas particulièrement intelligent, mais il dispose d'un potentiel de... comment dirai-je ? *De communicabilité,* si l'on veut. Mais toutes les espèces avec lesquelles il entre en contact sont trop frustes ou trop belliqueuses. Ou trop insensibles... Lorsqu'il rencontre l'homme, lorsque, pour la première fois, il entre vraiment en contact avec un homme, il découvre enfin un être complexe qui peut même le compléter, lui apprendre des choses qu'il ignore. »

— « Les Myèches ne sont pas intelligentes, » dit Marquel en évoquant une image. Celle d'une sorte d'algue aux ramifications innombrables.

— « Je l'ai admis avant vous. Mais elles sont douées d'une sensibilité, d'un pouvoir de perception qui dépassent tout ce que nous pouvons imaginer. Elles sont capables de *sentir* votre peine, vos désirs. Elles peuvent les satisfaire, les guérir, tout en satisfaisant, en guérissant les leurs... »

— « Je voudrais tant vous croire, » dit doucement Marquel.

Callerti se redressa.

— « Peut-être n'avez-vous pas bien compris, » dit-il. « J'ai parlé de vos peines et de vos désirs... Vous en avez en vous, comme j'en avais, moi. En vivant ici, vous connaîtrez le bonheur, Marquel. »

Les yeux de Marquel se posèrent sur le cube de cristal.

— « Pourquoi êtes-vous allé le chercher ? » demanda-t-il. « Pour quelle raison ? »

— « Cela servira de test. C'est tout. A l'autre bout, à huit années de là, il y a... Claire, n'est-ce pas ? Tout comme elle est un peu en vous parce que sa voix peut retentir dans votre tête,

dans le petit tube greffé dans votre cerveau... Quand vous ne toucherez plus au cube, quand vous ne fermerez plus les yeux pour guetter sa voix, vous serez vraiment des nôtres. Cela peut prendre du temps. De toute façon, la Myèche remplit tous vos désirs, que vous soyez avec une compagne ou non. Voulez-vous être complètement seul, maintenant ? »

Marquel eut un sursaut : « Non ! C'est-à-dire... j'aimerais qu'elle reste... » Il regardait la fille. Elle s'était levée et se tenait à côté de Callerti. Celui-ci sourit :

— « Je comprends. Tout cela s'est passé pour moi... Peut-être, cette nuit, aurez-vous... une répulsion initiale. Vous voudrez fuir... Mais vous reviendrez. Comme je suis revenu. Et à la longue, vous penserez que les humains, sur Aphrodite, c'est nous. La puissance de l'homme réside dans sa capacité d'adaptation. Les étoiles vont le changer, mais il gardera, augmentera sa force... Les gens de la Terre ne s'en apercevront que beaucoup plus tard. Et alors, peut-être cesseront-ils de se battre pour des mondes qui leur appartiendront déjà, mais d'une façon qu'ils n'avaient pas prévue. »

Puis Hyéronimus Callerti quitta la pièce. Et la fille se pencha sur Marquel. Et il regarda le cube de cristal, et il ferma les yeux en guettant une voix qui ne venait pas. Longtemps, il tourna avec la fille entre les soleils torrides du plaisir puis, peu à peu, ceux-ci se mêlèrent, l'éclairèrent tout entier, et il comprit qu'il tenait... Claire. Et qu'il pouvait lui prendre et qu'elle pouvait lui donner tout ce que suggérait son imagination.

Mais quand il ouvrit les yeux, il vit ce qui était avec eux. La forme étrangère qui entretenait et multipliait leur plaisir. Il vit que la fille n'était pas Claire et, comme l'avait dit Callerti, il voulut fuir. Il se mit à courir, s'arrêta dans l'ombre au parfum étranger (mais plus aussi étranger), puis, comme l'avait dit Callerti, revint lentement vers la pièce.

Il s'arrêta sur le seuil. La fille était assise et le regardait. Il y avait de la frayeur et de la pitié dans ses yeux. La *chose* n'avait pas bougé. Il avait comme l'impression qu'elle éprouvait les sentiments de la fille. Qu'elle avait un peu peur et que, en même temps, elle le plaignait, le comprenait. C'était comme une grande feuille dont une partie enveloppait une cuisse de la fille et dont l'autre était déployée sur l'emplacement qu'il avait laissé vide.

— « Tel venir effrayé, perdu ? » dit la fille.

Il s'allongea à côté d'elle sans regarder la feuille qui avait à peine frémi. Il se pencha et retrouva son nom : ...Claire.

A ce moment, la voix résonna dans sa tête.

Guy... Il y a une semaine que tu es parti et ils m'ont dit que je pouvais déjà t'envoyer un premier message. Qu'il t'arriverait certainement quand tu serais sur Aphrodite. Oh ! Guy, est-ce que tu m'entends ?

Mais elle était contre lui. Il était en elle. Rien n'avait plus d'importance. Les soleils torrides étaient revenus.

Guy... Nous n'aurions pas dû accepter cela. Je me demande si je vais avoir le courage de tenir... toutes ces années...

RANDALL GARRETT

Le Terlunien

Walt Gayle avait échappé par miracle à un attentat. Seule l'intervention de Jérémie le mystérieux étranger lui avait permis de ne pas y succomber. Mais qui cherchait à le tuer ? Et surtout, qui était Jérémie et quel rôle jouait-il ? Une histoire d'action au rythme qui vous emportera.

LE Terlunien me sauva la vie.

Bien sûr, j'ignorais à ce moment-là que c'était un Terlunien. Comment aurais-je pu le savoir ? Qui aurait pu penser une telle chose ?

D'abord, je crus qu'il voulait me kidnapper.

La porte de mon bureau s'ouvrit brusquement et, sans avertissement l'homme au nez d'aigle, aux yeux bleus et aux cheveux blonds bouclés se rua sur moi à travers la pièce. Il était suivi de ma secrétaire et des deux sténos.

— « Vous ne devez pas entrer ici ! » gémissait ma secrétaire. « Oh ! Mr. Gayle, j'ai *essayé* de l'arrêter ! J'ai *essayé*... »

Je n'entendis rien du reste de sa phrase. L'étranger s'arrêta devant mon bureau. Et pourtant, il ne semblait pas totalement immobile. C'était comme si ses mouvements étaient temporairement suspendus, mais sur le point de se poursuivre immédiatement.

— « Il n'y a pas de temps à perdre, » dit-il d'une voix pressante sans être dure. « Suivez-moi. »

— « Voyons, » dis-je, « que diable voulez-vous... »

— « Pas le temps, je vous dis, pas le temps, » fit-il. Et, se remettant en mouvement, il contourna mon bureau et m'agrippa.

Je n'ai pas encore réussi à savoir comment il s'y prit. Je ne me souviens pas exactement de la façon dont il m'agrippa, ni par où. Il ne me frappa pas, ne me tordit pas le bras. Il ne fit rien de semblable. J'eus seulement la sensation d'une force irrésistible qui provenait de ses doigts, une force qui me propulsa

en avant comme si j'avais réellement hâte de quitter mon bureau.

» Venez ! » dit-il. « Sortez d'ici ! Vite ! »

Il n'était pas spécialement grand. En fait, il mesurait quelques centimètres de moins que moi. Mais il m'entraîna au travers de la pièce et jusqu'au dehors sans effort apparent.

Les trois femmes tentèrent de l'arrêter, mais il parvint à leur échapper sans relâcher un instant la pression qu'il exerçait sur moi. J'eus l'impression que le fait qu'il s'agissait de femmes lui importait peu et qu'il aurait poussé de même trois hommes vigoureux, ou trois douzaines.

Je parvins finalement à reprendre mon souffle.

— « Mirom ! » criai-je à ma secrétaire. « Allez chercher du secours ! Appelez les autres ! »

— « Oui ! » intervint l'étranger de sa voix douce et impérative. « Absolument ! Allez chercher les autres ! Suivez-nous ! *Et faites vite !* »

Mais les autres ne parvinrent pas tous à s'en sortir.

Je n'entendis pas l'explosion. On ne peut vraiment percevoir une explosion lorsqu'elle est si proche. L'onde de choc nous souleva tous. Il me sembla que l'on m'arrachait les oreilles. Je me retrouvai en l'air, puis tombai en avant, et le plancher parut venir à ma rencontre. C'était un peu comme si l'on me frappait en même temps au ventre et au visage.

Quelques secondes s'écoulèrent sans que j'en aie conscience.

Ce dont je me rendis compte ensuite, c'était que l'étranger blond me remettait sur pieds. « Vous êtes sain et sauf, Mr. Gayle, » me dit-il d'un ton rassurant. « Vous avez un mouchoir ? Vous saignez du nez. »

Je me mis le mouchoir sur le nez tout en le regardant. Il fallut une demi-minute à mon cerveau pour comprendre que l'explosion s'était produite dans mon bureau et que si je m'y étais trouvé, je serais probablement mort à présent.

— « Qui... qui êtes vous ? » m'entendis-je demander d'une voix chevrotante.

Il me sourit. D'un sourire amical, persuasif. « Vous pouvez m'appelez Jérémie. Venez. Retournons voir ce qui s'est passé. Il n'y a rien à craindre, maintenant. »

Il se dirigea vers mon bureau. Je le suivis encore étourdi, non pas tellement du choc mais de la rapidité des événements.

Le premier bureau était ravagé. La chaise était renversée et le bureau lui-même avait basculé. Les tableaux étaient tombés de la paroi et le lampadaire s'était écroulé. Des papiers avaient volé de tous côtés. Madon Zack, mon adjoint, était étendu sur le sol, la tête en sang. Il était évidemment venu de son bureau à mon appel. Mirom Flood, ma secrétaire, le fixait d'un regard plutôt trouble. Les deux sténographes étaient en état d'hystérie dans le hall.

L'homme qui prétendait s'appeler Jérémie s'agenouilla devant Zack et l'examina. Puis il leva les yeux sur moi. « Madon Zack ? »

J'acquiesçai. « Mon adjoint. »

— « Il n'est pas gravement blessé, mais il faut l'hospitaliser. » Il se releva et regarda Mirom. « Miss Flood, appelez un docteur. Savez-vous bien mentir ? »

Mirom écarquilla les yeux : « Un docteur ? Oui. *Pourquoi* ? »

— « Savez-vous bien mentir ? » répéta-t-il doucement.

— « Euh... oui, si c'est nécessaire. »

— « Très bien. Alors dites au docteur que Walt Gayle a été blessé par une explosion. Cela nous donnera du temps. Sortez et allez calmer ces deux jeunes filles. Faites-les disparaître. »

Pour quelque raison, le désarroi et l'incertitude disparurent du visage de Mirom Flood. « Oui, monsieur. Et la police ? »

— « Inutile. Ecoutez. »

Dans le silence qui suivit, nous pûmes entendre les sirènes des aérocars.

« Allez, Miss Flood. Vous ne savez pas où se trouve Mr. Zack. S'ils vous demandent plus tard comment vous avez pu commettre une telle erreur, vous leur direz que le sang vous a empêché de le reconnaître. Et puis, vous avez été bouleversée par l'explosion. D'accord ? »

— « D'accord. » Elle sortit.

Jérémie poussa la porte brisée ouvrant sur le bureau voisin. Il y jeta un coup d'œil.

— « Regardez, Mr. Gayle. »

Je regardai.

Toute la pièce n'était qu'un champ de bataille auquel il ne manquait que du sang. Et, sans Jérémie, il aurait *dû* y avoir du sang. Mon sang.

Une brèche était ouverte dans le mur. Environ cinquante cen-

timètres de diamètre, les bords légèrement déchiquetés. Il semblait que l'on avait tiré sur mon bureau à l'aide d'un fusil géant.

— « Une mine ventouse, » dit Jérémie. « Détonateur polarisé. Cela produit une explosion double dans deux directions, exactement comme si vous tiriez au fusil sans refermer la chambre, comprenez-vous ? Très mauvais. »

— « Qui veut me tuer ? » demandai-je.

— « Je vous l'expliquerai plus tard. Nous n'avons guère le temps maintenant. Partons avant que les flics arrivent. »

Ce ne fut qu'à ce moment que je compris pourquoi nous entendions les aérocars. Le bruit nous parvenait par la brèche ouverte dans le mur.

Je suivis Jérémie dans l'ascenseur.

Je me tenais à la fenêtre de mon petit appartement de célibataire, regardant les soleils sans les voir. Le soleil primaire, Un, était du jaune habituel tandis que le lointain Deux était comme un diamant bleu-blanc à l'éclat dur. Pendant les années où Deux apparaît, il n'y a pas véritablement de nuit car il illumine magnifiquement la planète. Mais actuellement, Deux passait de l'autre côté de Un et les nuits étaient sombres. La Lentille Galactique est clairement visible d'ici, mais nous n'avons pas de lune.

Derrière moi l'homme qui disait s'appeler Jérémie me demanda : « Etes-vous vraiment surpris qu'on veuille vous tuer ? »

Je me détournai pour le regarder. « Bien sûr ! Pourquoi voudrait-on me tuer ? Je n'ai fait de mal à personne ! »

— « Vous en ferez, Oscar, vous en ferez. »

— « Je ne m'appelle pas Oscar, mais Walt. Walt Gayle. »

— « Excusez-moi. Une plaisanterie à moi. N'y pensez-plus. Ce que je veux vous dire, c'est ceci : bien que vous n'ayez causé de mal à personne, les gens qui sont après vous craignent que vous ne leur nuisiez dans l'avenir. Ils veulent prévenir cette éventualité, non se venger. »

Sa voix semblait si calme que je me demandai si je devais le prendre au sérieux. Je m'assis en face de lui avec la sensation que mes genoux se dérobaient sous moi.

— « Quelqu'un veut donc vraiment me tuer ? »

— « Disons que certains pensent que votre mort résoudrait leur problème. »

— « Au nom des Planètes Jumelles, allez-vous me dire par la Galaxie de quoi vous parlez ? »

— « De la paragravité, » dit-il d'un ton net. Ses doux yeux bleus me fixèrent par-dessus le grand bec qu'était son nez.

— « Mais... » Le ton me parut faible, aussi je repris mon souffle : « Mais personne ne sait encore... » Ma voix s'éteignit.

— « *Moi,* je sais, » remarqua Jérémie. « Et quelqu'un d'autre également, selon toute évidence. »

— « Mais le Commerçant Interstellaire m'a dit que... »

« ... que vous disposiez d'un monopole, » acheva-t-il pour moi. « Et que tout demeurerait secret. Certainement. »

— « Vous n'essayez pas d'insinuer que le Commerçant Interstellaire s'est laissé corrompre, non ? » Cette seule pensée me faisait frémir. Si les Commerçants Interstellaires, avec un millier d'années de tradition intacte derrière eux, pouvaient maintenant être corrompus, la confiance en n'importe quelle autre organisation humaine s'en trouverait anéantie.

Jérémie haussa les sourcils et pencha la tête. « Je n'insinue rien de tel. Ne soyez pas stupide, mon cher Gayle. La possibilité d'une corruption des Commerçants Interstellaires est un facteur qui n'entre pas en ligne de compte — même s'il est réel. Le facteur que nous devons nécessairement considérer est l'existence d'un groupe d'hommes intelligents et puissants qui ont observé le développement du plan. Ils ne veulent pas que celui-ci mûrisse ici, sur le monde Barnes — ou plutôt, dans le système de l'étoile de Barnes. »

Il allait en dire plus, mais l'avertisseur d'entrée résonna à cet instant. Je regardai rapidement l'écran. C'était Mirom Flood. J'appuyai sur le contact d'ouverture et elle entra rapidement en refermant derrière elle.

— « Excusez-moi, Mr. Gayle, Mr... euh... »

— « Jérémie, » dit Jérémie. « Que se passe-t-il ?

— « Rien. La police est venue. J'ai dit que j'étais dans le hall au moment de l'explosion... ce qui est vrai. Ils ne m'ont rien demandé d'autre. Et ils n'ont rien demandé aux filles. Nous étions toutes trop bouleversées... Ils nous ont dit de rentrer chez nous après que l'ambulance ait emmené Mr. Zack à l'hopital. »

— « Vous leur avez dit que c'était Mr. Gayle ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Très bien. Il sera en sûreté aussi longtemps qu'ils croiront... »

— « Mais monsieur ! » l'interrompit Mirom. « Ils savent que ce n'est pas Mr. Gayle ! L'un des agents a reconnu Mr. Zack et... »

Jérémie se leva d'un bond.

— « Fuyons d'ici ! Ils vous auront suivie, bien sûr ! Ou même ils ont déjà des hommes... *Ecartez vous de cette fenêtre, Gayle !* »

Au ton cinglant de sa voix, je sautai en arrière comme s'il m'avait réellement frappé avec un fouet.

Rien ne se produisit.

Honnêtement, je me sentis presque déçu. J'avais eu l'impression que lorsque Jérémie donnait un tel ordre, la mort devait être déjà en marche et que le moindre retard la rendrait inéluctable.

« Prenez cette chaise et placez-la de dos à l'autre fenêtre, » dit-il.

J'obéis.

« Maintenant, asseyez-vous. Vite ! »

Je m'assis.

« A présent, laissez-vous tomber en avant et revenez vers la porte à quatre pattes. Allez-y ! »

Je m'exécutai avec l'impression d'être plutôt ridicule.

« Très bien. Vous pouvez vous redresser, maintenant. Partons. »

Mirom Flood commença d'ouvrir la porte, mais il l'écarta doucement, en sortant le premier et en jetant alentour un regard méfiant.

Nous tournâmes sur la gauche en direction des puits de descente. Nous n'étions peut-être qu'à deux mètres de la porte de mon appartement quand nous parvint le grondement. Cette fois, c'était bien un grondement et non une onde de choc. Je me retournai. Le grondement continuait...

De larges trous se formaient dans le mur près de la porte, projetant du plastique de tous côtés, emplissant le couloir de poussière et de fumée.

« *Venez !* » lança Jérémie.

Nous descendîmes en hâte.

— « Que diable était-ce là ? » demandai-je.

— « Un fusil Braden, » dit-il en souriant. « Cinquante tours à la seconde, douze millimètres, haute vélocité, cartouches explosives. Je crains que vous n'ayez perdu une excellente chaise dans cette attaque. »

— « Ils croyaient que j'étais assis, » dis-je d'une voix qui me parut étrange.

— « Certainement. L'ennuyeux, avec un fusil Braden, c'est qu'il doit être solidement arrimé. Ce qui signifie qu'il faut du temps pour opérer les changements de visée. Ils visaient la fenêtre où vous étiez. Lorsqu'ils vous ont vu passer à l'autre fenêtre et vous asseoir, ils ont changé de ligne de mire. Mais quand ils ont tiré, vous n'étiez plus assis et ils ont négligé de s'en assurer. Jusque là, nous sommes en avance sur eux de trois secondes. Espérons que nous allons continuer ainsi. »

Mirom Flood exprima mes sentiments en déclarant : « Est-ce... est-ce qu'on ne pourrait pas aller jusqu'à... trois heures ? Ou... ou trois siècles ? »

Comme nous quittions le puits de descente, Jérémie lui posa doucement la main sur le bras. Son sourire irradiait la confiance et la sympathie.

— « Nous accroîtrons cette avance, Miss Flood, si nous le pouvons. A tel point que cela leur éclatera dans la figure. »

Elle sourit. Sa présence avait quelque chose de rassurant.

Nous étions au sous-sol du bâtiment. Tandis que nous suivions rapidement un couloir, je perçus un bourdonnement léger et des cliquetis au-delà des portes closes. Les bruits des computeurs et des générateurs qui assuraient le confort des habitants. Je me demandai soudain comment nous avions pu atteindre cet endroit. Habituellement, aucun locataire ne peut utiliser un puits de descente au-delà du rez-de-chaussée. Seuls les hommes des équipes d'entretien ont le droit de pénétrer dans le sous-sol.

Je posai la question à Jérémie, mais tout ce qu'il me répondit fut : « Il faut avoir de la méthode, mon cher Gayle. Ou bien l'on meurt. Venez. »

Je le suivis.

Les couloirs d'entretien relient les bâtiments entre eux, bien entendu, car il serait peu pratique pour les équipes d'entretien d'aller d'un bâtiment à l'autre en regagnant chaque fois le rez-de-chaussée. Mais de lourdes portes séparent les bâtiments. Elles sont fermées et seuls les hommes des équipes peuvent utiliser leurs

clés. Lorsque Jérémie ouvrit la première porte en exhibant une clé énergétique qu'il venait de sortir de sa poche, je voulus le questionner, mais il me devança :

— « Je l'ai volée, » me dit-il en souriant. « Maintenant, n'en parlons plus et suivez-moi. »

Nous dûmes parcourir plusieurs centaines de mètres dans les couloirs et les tunnels et Jérémie dut ouvrir six ou sept portes avant d'atteindre un puits qui nous permit de gagner le toit d'un immeuble qui m'était étranger.

Il se dirigea alors vers la serrure à signal et y introduisit une nouvelle clé, tout comme s'il était locataire de l'immeuble. Automatiquement, les computeurs vérifièrent la clé, trouvèrent l'aérocar dans le garage, le placèrent dans le puits, et en deux minutes le véhicule fut sur le toit, prêt au départ.

Je passai ces deux minutes à essayer de rassembler mes esprits. Mirom aussi, apparemment, et elle y réussit mieux que moi car, lorsque l'aérocar bondit vers le ciel, elle demanda :

— « Etes-vous un Commerçant Interstellaire, Mr. Jérémie ? »

— « Moi ? » Il rit brièvement. « Grand Dieu, non ! Qu'est-ce qui a bien pu vous le faire penser ? »

— « Je songeais à... euh, certaines légendes. Je suis navrée. »

— « Il n'y a pas de quoi. Quelles légendes ? »

— « Oh ! vous savez bien. On dit que les Planètes Jumelles existent vraiment quelque part dans la Galaxie, par exemple... Je veux dire que beaucoup de gens le prétendent. Et... ma foi, ce ne sont peut-être que des histoires d'enfants, mais ils disent aussi que... »

— « Ils ? » demanda doucement Jérémie.

— « Les gens. D'après ce qu'ils racontent, les habitants du Monde Double sont aimables, serviables et gentils, et ils ont aussi des pouvoirs magiques et toutes sortes de choses. »

— « Et quel est le rapport avec le fait que je puisse être un Commerçant Interstellaire ? »

— « Eh bien, les légendes disent que les Commerçants Interstellaires viennent des Planètes Jumelles. »

— « Et puis ? »

Elle tourna la tête pour le regarder en face. « Mr. Jérémie, comment saviez-vous que quelqu'un s'apprêtait à tirer sur Mr. Gayle de l'autre côté de la rue avec un fusil Braden ? »

Comme je l'ai dit, Mirom avait repris ses esprits bien plus

rapidement que moi. C'était là une question que j'aurais voulu poser moi-même à Jérémie. Et j'aurais également aimé savoir comment il avait appris qu'une bombe-ventouse allait détruire mon bureau ? Je ne le soupçonnais pas d'être un de ces magiciens des Planètes Jumelles, bien sûr, mais je commençais *vraiment* à penser qu'il en savait plus qu'il n'était normal sur mes ennemis, à moins qu'il ne fût en rapport avec eux pour quelque obscure raison.

Il se mit à rire. « Mes amis, je vous donne ma parole que je ne suis pas un Commerçant Interstellaire. En fait, je suis surpris d'apprendre que certains d'entre eux pourraient venir du Monde Double. Le Commerçant avec lequel vous avez traité semblait-il un véritable saint, Gayle ? »

— « Non, » dus-je admettre. « Il semblait plutôt un businessman endurci. Mais *comment* étiez-vous au courant du fusil Braden et de la bombe-ventouse ? »

— « Je ne puis rien vous dire sur la bombe, » dit-il avec gravité. « Je l'ai appris de vos ennemis par une filière que je ne puis révéler. Mais pour le fusil Braden, ce fut assez simple. J'ignorais qu'il s'agissait d'un fusil Braden jusqu'à ce qu'ils aient tiré, mais je pensais que ce devait être quelque chose de ce genre. Réfléchissez à ceci : ils étaient à votre poursuite et voulaient vous tuer. Tant qu'ils croyaient que la bombe avait rempli son rôle, vous étiez en sûreté. Même s'ils avaient pensé que vous étiez seulement blessé, ils pouvaient prendre leur temps. Mais dès qu'ils ont su que vous vous étiez échappé, ils ont envoyé des agents à votre appartement. Lorsqu'ils nous y ont découverts, il leur a fallu utiliser une arme capable de vous tuer au travers d'un obstacle solide. Une fusée aurait pu convenir, mais un fusil Braden est encore bien plus efficace.

» Dès que Miss Flood nous eut avertis, j'ai regardé par la fenêtre et je me suis aperçu que quelqu'un avait déplacé le volet d'une fenêtre, de l'autre côté de la rue. J'ai donc agi comme je l'ai fait. Il n'y a dans tout cela rien de magique, je pense. »

— « Non. Mais... *un fusil Braden !* Ils sont interdits aux citoyens civils et je ne pense pas qu'il soit si facile d'en subtiliser un dans une armurerie gouvernementale. »

— « Ce n'est pas facile, mais c'est possible, » me dit-il. « Une personne bien placée peut dérober certains papiers et se procurer l'arme par la voie légale. »

— « Qui sont ces gens ? Les connaissez-vous ? Pouvez-vous me le dire ? »

— « Je ne peux encore vous révéler leurs noms, mais je peux vous donner une idée générale de leur identité et des raisons qui les poussent à vous tuer. »

— « J'en serais heureux, » dis-je avec une trace très légère d'ironie.

— « Très bien. L'explication risque d'être assez longue, mais je voudrais que vous me suiviez bien. Nous avons du temps et je désire que vous disposiez du schéma complet de la situation. »

— « Du temps ? » m'écriai-je. « Mais où allons-nous ? »

— « Dans votre maison près de Vysington. Il faut nous éloigner de la ville pendant quelque temps. »

— « Comment savez-vous... ? »

— « S'il vous plaît. Laissez-moi... »

— « Mais personne ne sait, » dis-je en l'interrompant plutôt brutalement. « Je l'ai achetée par... par un agent. Comment avez-vous découvert que je possédais une maison de campagne près de Vysington ? »

Il eut un soupir de lassitude. « Lorsque je suis entré dans votre bureau pour vous avertir de l'explosion imminente, vous veniez de faire passer à Miss Flood une note disant que l'on pouvait vous joindre au 377-466-2929. C'est un numéro de la région de Vysington, mais non de la localité même. Il y a là surtout des villas. Peu de fermes. La maison devait donc être à vous ou à un ami, me suis-je dit. Je jugeai qu'elle devait plutôt être à vous, compte tenu du mobilier restreint de votre appartement. Ce n'était évidemment pas là que vous viviez réellement, si vous me permettez l'expression. Pas avec votre personnalité et l'argent dont vous disposez. A propos, j'ai pris la liberté de faire disparaître cette note avant l'arrivée de la police.

» Et à présent, puis-je vous donner l'explication que vous m'avez demandée précédemment ? »

— « Oui, » dis-je. « Excusez-moi. Continuez. »

Nous volions au niveau des mille mètres dans la direction du nord, à la verticale de la rivière Pelligrain. Vers l'ouest, Un avait disparu à l'horizon, laissant un embrasement rouge où apparaissait l'éclat blanc de Deux, qui ne se coucherait pas avant une demi-heure. Le visage de Jérémie qui se détachait sur le ciel rouge semblait plus dur qu'auparavant.

— « D'abord, » reprit-il, « vous devez connaître la situation — cette situation qui semble mortellement dangereuse à ceux qui veulent vous abattre. Elle concerne une série de systèmes. Leurs noms importent peu, aussi les appellerons-nous simplement A, B, C et ainsi de suite. Tout comme pour votre propre système, ceux-ci comptent une planète habitable, quelques-une inhabitables et une ceinture d'astéroïdes. Rien d'anormal, autrement dit.

» Comme d'habitude, les premiers colons ont négligé les planètes inhabitables pour l'homme. Avec un monde merveilleux à sa disposition, pourquoi aller chercher plus loin ? Regardez les planètes qui entourent l'étoile de Barnes. A part le Monde de Barnes, qu'avons-nous ? Deux géantes ammoniacales inutiles, deux mondes plus petits et la ceinture d'astéroïdes. L'un des petits mondes, Buvard, est trop proche de Deux et l'autre, Tourniquet, est froid et sans atmosphère. Qui voudrait y vivre ?

» Les planètes qui ont précédé le Monde de Barnes étaient dans la même situation. Jusqu'à ce que les vaisseaux de Commerce Interstellaire apportent l'invention de la paragravité. »

Je fronçai les sourcils, mais sans rien dire car je voulais entendre.

Mais au lieu de poursuivre, il me posa deux questions : « Gayle, pourquoi le Monde de Barnes ne dispose-t-il d'aucun vaisseau interstellaire ? Pourquoi n'a-t-il même que peu de vaisseaux ordinaires ? »

— « Question d'économie, » dis-je. « Qui les utiliserait ? » Cela répondait aux deux questions, pensais-je.

— « Expliquez-vous plus clairement, » me dit-il avec un sourire bref.

— « Savez-vous ce que coûte la construction d'un vaisseau interstellaire ? Des milliards. Comment pourrions nous disposer de telles sommes ? Et quel profit en tirerions nous ensuite ? Si je veux gagner une autre étoile — ce qui n'est pas le cas — il me suffit de payer mon passage sur le prochain vaisseau de Commerce Interstellaire. Même ainsi, c'est coûteux. Et où irais-je ? Et pourquoi ?

» Les Commerçants Interstellaires gardent le monopole parce qu'ils en retirent des profits élevés en amenant des appareils et des inventions d'un monde à l'autre. Ils font le commerce des idées, qui sont faciles à transporter à cause de leur masse nulle, et des Merveilles Planétaires, ces choses qui ne peuvent pousser

ou que l'on ne peut obtenir que sur une seule planète. Mais quel profit le Monde de Barnes pourrait-il tirer d'un vaisseau interstellaire s'il en construisait un ? »

— « Et la colonisation ? » demanda Jérémie d'un air pensif. « L'émigration ? N'existe-t-il donc aucun mécontent, aucun aventurier ? C'est pourtant ainsi que le Monde de Barnes a été investi par les humains, à l'origine. »

— « C'était il y a presque quatre siècles, » dis-je. « Et nous n'avons pas encore occupé toute la planète et ne le ferons sans doute jamais. Le taux des naissances est en équilibre avec celui des décès. Chacun dispose de suffisamment de terrain. »

— « Sous un gouvernement unique, » dit doucement Jérémie.

— « C'est exact. Aucune guerre, au contraire de ce que j'ai entendu dire à propos de certaines autres planètes de la Galaxie. »

— « Il me semble que vous êtes en ce moment plongé dans une guerre, » dit Jérémie. « Mais nous allons vous en sortir. Pourquoi aucun vaisseau interplanétaire ? Ils ne sont pas si coûteux. »

— « Non, mais pourquoi en aurions-nous ? Il y a bien quelques scientifiques qui veulent approfondir l'histoire du système de Barnes, mais nous ne désirons rien de ce qui s'y trouve. Avec une planète à exploiter, et seulement deux cent cinquante millions de gens pour le faire, il est inutile de dépenser de l'argent pour gagner l'espace. »

Une douce musique envahit soudain l'aérocar. Mirom venait d'ouvrir le communicateur. Bien entendu, elle écoutait ce que nous disions, Jérémie et moi, mais elle est de ces filles qui ont besoin de musique douce en fond sonore pour se calmer les nerfs.

— « Dites-moi, » reprit Jérémie, « pourquoi avez-vous acheté le secret de la paragravité au Commerçant Karlon ? »

C'était fini ! Il savait ! Ou, tout au moins, il paraissait savoir. Je répondis avec beaucoup de prudence :

— « Je comptais l'utiliser pour les voyages spatiaux. »

— « Bien sûr. Il revient bien moins cher que le procédé actuellement en usage sur le Monde de Barnes. Mais pourquoi ? »

Il me renvoyait mes propres paroles.

— « Je voulais... » commençai-je.

— « *Ohchh !* Ecoutez ! » interrompit Mirom. Elle avança la main et augmenta le volume du communicateur. J'avais vaguement

perçu qu'il s'agissait d'un programme d'informations, mais je n'étais pas préparé à entendre cela :

« ...Walt Gayle, éminent financier et directeur, est depuis ce soir l'objet d'un mandat de police. Tard dans l'après-midi, son bureau du 1447 Bergenholm Drive a été détruit par une mystérieuse explosion. Peu après, sa maison de Crestwood Towers a connu un sort semblable. Gayle, âgé de trente et un ans, a été porté disparu après la première explosion dans laquelle un homme a été gravement blessé. Sa secrétaire particulière, Mirom Flood, vingt-six ans, a disparu également. On suppose qu'elle se trouve avec Gayle. Aucune charge n'est encore retenue contre Gayle ou Miss Flood mais la police pense que Gayle pourrait donner certains renseignements sur cette affaire. La cause et la raison des deux explosions restent encore à déterminer.

» Aujourd'hui, sur la Côte Nord, un léger séisme causé par l'éruption du Mont Cherongal a été... »

Je coupai le communicateur. J'étais plutôt furieux. Je fixai Jérémie. Je ne me souviens pas du ton de ma voix, mais il devait être assez dur.

— « Vous... ! » Je déglutis avant de poursuivre. « Je ne me suis jamais défilé devant les ennuis, dans la vie. Mais je l'ai fait cette fois parce que vous m'y avez poussé. Le diable vous emporte ! Maintenant, ils me recherchent comme si j'étais coupable ! Si j'étais resté pour m'expliquer, ils...

« ... ils vous auraient abattu. » La voix de Jérémie était si calme et pourtant si persuasive que je me tus et le regardai en écarquillant les yeux.

« Vous avez entendu ce que dit le rapport. *Mais avez-vous entendu ce qu'il ne dit pas ?* »

Mirom me pressa le bras. « Walt. Walt. Ecoutez-le. » Les distances que nous gardions d'habitude en public étaient oubliées. « Comment la police pourrait-elle ignorer qui a fait cela ? *Comment ?* »

Je compris alors. Pour la première fois, une peur véritable me saisit à la gorge. « Elle y est mêlée, » dis-je d'une voix rauque.

— « Jusqu'à un certain point, » admit Jérémie. « Elle n'est sans doute pas mêlée aux meurtres, mais on lui a dit de garder ses opinions pour elle. »

— « Quelqu'un de haut placé... »

— « Plus que quelqu'un, » corrigea-t-il. « A présent, voulez-vous entendre le reste de mon résumé historique ? »

Mirom et moi acquiesçâmes sans dire un mot.

Jérémie nous pilota vers l'est. La rivière parut tourner à gauche et devint un ruban d'argent sous la clarté de Deux qui s'inclinait sur l'horizon.

— « Reprenons, alors, » dit Jérémie. « Prenons le système A. Il est semblable au système de l'étoile de Barnes, ainsi que je l'ai dit. Un gouvernement unique sur la seule planète habitable. Les Commerçants Interstellaires y ont vendu à un homme le principe de la paragravité. Il l'a lancé sur le marché et a vendu des appareils à bas prix qui volaient mieux que les aérocars et coûtaient moins cher. Mais ils pouvaient traverser l'espace. Il suffisait d'ajouter quelques instruments et un petit computeur, et n'importe quelle personne intelligente pouvait se rendre n'importe où dans le système planétaire. »

Il tourna la tête pour me jeter un regard perçant. « Où aviez-vous l'intention d'installer votre petit refuge, Gayle ? Et comment comptiez-vous vous y rendre ? »

Je laissai s'échapper mon souffle. C'était la défaite. « J'ai trouvé un planétoïde, » dis-je d'une voix qui me semblait éteinte. « Un demi-kilomètre de diamètre. Presque sphérique. La surface est suffisante. Cela aurait fait un refuge idéal. »

— « Comment ? »

— « Champ de paragravité sphérique. L'appareil peut faire mieux que propulser un vaisseau. Placez un générateur au centre du planétoïde et réglez le champ à une gravité. L'attraction se développera de façon linéaire selon la distance. Mais, comme il y aura deux champs en alternance, elle commencera à diminuer. A une certaine distance — qui varie avec la puissance — les deux champs sont hors de phase à quatre-vingt-dix degrés et le champ paragravitique s'annule. Avec la paragravité, chaque corps dans l'univers *n'attire pas* chaque autre corps. Au-delà de la « surface » sphérique où le champ s'interrompt, il n'existe aucune attraction. A l'intérieur de cette « surface », l'attraction peut être réglée sur 1 *g*, afin de maintenir une atmosphère. On peut faire d'un petit planétoïde une planète parfaitement habitable. Il suffit d'y amener du sol, de l'air, de l'eau, des plantes et des animaux afin d'établir une écologie équilibrée. Vous avez ainsi un petit monde bien à vous.

» L'endroit aurait été formidable. »

Jérémie acquiesça. « Et vous n'avez jamais fui devant rien, n'est-ce pas ? »

— « Non. Que s'est-il passé pour le système A ? » Je me sentais terriblement las.

— « Exactement ce que vous pensez. Les gens sont partis pour les planétoïdes. Les grands, les petits — chacun selon son goût. Le gouvernement planétaire a perdu tout contrôle sur eux. Il disposait d'une flotte policière, bien sûr, mais les policiers ne devaient réprimer que de véritables crimes. Des meurtres, des viols. Et le président d'un astéroïde avait le droit de vivre comme il l'entendait, sans enrégimentation, sans avoir à se conformer aux normes gouvernementales, sans avoir à se montrer aimable avec ses voisins aussi longtemps qu'il ne les offensait pas.

» Oh ! bien sûr, ne croyez pas que c'était la perfection. Il y avait toutes sortes d'ennuis : piraterie, vol, querelles de propriété, trafic de drogue, jeu, etc... vous voyez ce que je veux dire. Mais tout se calma. Après tout, ils dépendaient les uns des autres. Si confortable que soit votre petit terrarium, vous avez besoin d'y amener certaines choses. Vous ne pouvez construire les usines qui vous sont nécessaires à partir d'un rocher de quelques centaines de mètres. Un fermier peut vivre isolé, évidemment, mais en se passant des perfectionnements technologiques auxquels il était habitué. Et qu'en est-il des soins médicaux ? Des réparations et des remplacements de pièces ? La coopération apparaît ou alors...

» Il existait certains planétoïdes dont les habitants s'étaient totalement isolés. Quelques hommes et quelques femmes. Les résultats, après une génération, furent... eh bien, non pas indescriptibles mais peu engageants. Mais de tels cas furent rares et jamais concluants.

» Finalement, le système se stabilisa. Les gens disposaient de la liberté grâce à la distance qui séparait les milliers de colonies, mais le besoin de coopération modifia cela. »

Mirom s'éclaircit la gorge. « Etaient-ils... étaient-ils heureux ? »

Jérémie se mit à rire doucement. « Certains. Pas tous, bien entendu. *Mais s'ils n'étaient pas heureux, il leur suffisait d'aller plus loin et de recommencer.*

» Heureux ? Je dois dire qu'ils étaient probablement plus heureux que les habitants du Monde de Barnes. La démocratie est une bonne chose, Miss Flood, et la race humaine ne peut survi-

vre sans elle. Mais dans une société où la majorité gouverne, *que reste-t-il de la minorité ?*

» Il y a des moments, Miss Flood, où le seul recours d'un groupe minoritaire est de déclencher cette manœuvre de stratégie militaire qui consiste à Ficher le Camp.

» Pourquoi croyez-vous que l'humanité s'est répandue dans la Galaxie ? Pour l'aventure ? Pour l'exploration ? Pas vraiment. En général, les gens s'en vont ailleurs parce qu'ils n'aiment pas la façon dont les choses se passent là où ils sont. Oh ! bien sûr, il peut y avoir une révolution, mais cela signifie simplement qu'un autre groupe deviendra la minorité. Et que le groupe au pouvoir devra s'attendre à une autre révolution.

» Il existe un moyen d'empêcher cela, bien entendu. Une révolution est toujours dangereuse. Des gens sont tués. Il suffit alors de prendre la majorité et de la partager en deux. C'est là un procédé qui réussit très bien avec une société enrégimentée mais moribonde et résignée. Vous appelez les deux moitiés du groupe majoritaire Tweedledum et Tweedledee. Puis vous vous arrangez pour que Tweedledum soit au pouvoir. Lorsque la minorité en a assez de Tweedledum, vous obtenez une révolution — à coups de fusil ou de bulletins de vote — et Tweedledee prend le pouvoir. Les gens ont ainsi l'illusion d'un changement. Puis, lorsqu'ils sont fatigués de Tweedledee, il y une autre révolution et c'est Tweedledum qui revient. Encore une fois, les gens sont bernés. Ou trompés, si vous préférez.

» Le point important, c'est que si vous trompez la plupart des gens presque tout le temps, vous en blessez quelques-uns constamment. Ils sont pris au piège sans pouvoir s'évader. »

— « Et cela, » dis-je, « c'est le système dont vous parliez. »

Il rit à nouveau. « Oh ! non. Nous en sommes bien loin. Ce système-là est aussi vieux que l'Humanité. Non, mon ami Gayle, je parlais du système qui a amené un groupe puissant à décider que vous — *vous,* Walt Gayle — étiez assez dangereux pour que l'on vous supprime. » Il posa un doigt sur le bras de Mirom. « Voulez-vous être assez aimable pour rouvrir le communicateur, Miss Flood ? Il ne faut rien manquer. »

Elle obéit, mais c'était encore un programme musical.

» Dans le système B, » reprit Jérémie, « les choses se passèrent un peu différemment. Le gouvernement essaya d'interdire le voyage spatial réservé aux seuls vaisseaux gouvernementaux. Mais

la paragravité est trop facile à mettre au point pour des groupes qui coopèrent. N'importe quel aérocar peut-être reconverti pour recevoir la paragravité sans beaucoup de difficulté.

» Dans le système C, le gouvernement poursuivit l'homme qui avait acheté le procédé aux Commerçants Interstellaires, mais celui-ci revenait les droits à quatre-vingt-neuf compagnies différentes et disparut vers son petit monde. Les compagnies luttèrent pour recouvrer leurs droits, gagnèrent et le résultat fut le même.

» Dans le système D, le gouvernement racheta le procédé au client des Commerçants. Cela retarda les choses de presque dix ans, mais le secret fut finalement percé et les émigrations commencèrent. »

Il s'arrêta et me regarda. « Vous comprenez le processus ? »

— « Je comprends, » dis-je.

— « Qu'allons nous faire ? » demanda Mirom.

— « Faire ? » répéta Jérémie en riant. « Ce que nous allons faire ? Mais nous allons continuer notre travail et amasser des profits, chers amis. Un homme d'affaires n'aime pas voir gâcher une aussi bonne chose, non ? » Il désigna la fenêtre. « Maintenant, vous feriez aussi bien de repérer votre petite maison de campagne. Nous verrons ensuite comment nous pouvons nous en tirer. »

J'ajoutai de l'eau carbonée à un bon verre d'alcool de fruits de mer et regardai Mirom. Elle était assise sur le sofa à l'autre extrémité du living-room et dégustait son propre verre. Jérémie avait déjà absorbé le mélange que je lui avais confectionné et s'était ensuite excusé d'avoir à se servir de mon communicateur privé. Mirom leva les yeux vers moi.

— « Ne sommes-nous pas le système E dans cette histoire ? » demanda-t-elle doucement.

— « J'en doute. Nous sommes plus probablement le J, ou le K — ou même le Z. Nous devons admettre le fait que le Monde de Barnes est plutôt attardé, Mirom. Si... euh... certains hommes influents connaissent A, B, C et D, combien en ignorent-il encore ? »

Elle hocha la tête. « Et combien y en a-t-il que Jérémie n'a pas mentionnés ? Combien où le gouvernement a réussi à tuer

l'homme qui avait acheté le procédé de paragravité à un Commerçant ? »

Je bus une gorgée. « Merci pour cet encouragement, » dis-je.

— « Tu n'es pas encore mort, chéri, » dit-elle, « et je ne crois pas que tu risques d'être tué. J'ai confiance en Jérémie. »

— « Moi aussi, bon sang, bien que j'ignore pourquoi. » Je tendis la main vers le studio. « Nous le connaissons à peine ! Nous l'avons rencontré il y a quelques heures et nous voilà ici, en train de faire exactement ce qu'il dit. Et... et *avec plaisir !* Pourquoi ? »

Ses yeux gris plongèrent droit dans les miens. « Peut-être suis-je une enfant, Walt. Peut-être suis-je romanesque. Mais je continue de croire qu'il vient du Monde Double. Il possède des facultés mentales qui... que toi et moi ne pourrons jamais comprendre. »

— « Sornettes ! Le Monde Double est une légende. Et même s'il n'en est pas une, Jérémie a nié lorsque tu l'as accusé d'en venir. »

Elle eut un demi sourire qui s'effaça aussitôt. « Il n'a pas nié. Je lui ai demandé s'il était un Commerçant parce que j'avais entendu dire que les commerçants venaient des Planètes Jumelles. Il a ri, tu te souviens ? Puis il a dit qu'il n'était pas Commerçant et que les Commerçants ne venaient pas des Planètes Jumelles. Il n'a pas dit une seule fois *qu'il n'en était pas venu.* »

En réfléchissant, je réalisai qu'elle avait raison.

— « Cela ne signifie rien, malgré tout, » dis-je avec entêtement.

— « Non. Je suppose que non. » Elle but une nouvelle gorgée. « Walt ? »

— « Oui ? »

— « J'ai toujours pensé que notre gouvernement était bon, honnête et que je pouvais lui faire confiance. A présent, je suis terrifiée. »

Je réfléchis encore avant de répondre. « Je ne crois pas que le gouvernement soit entièrement impliqué, » dis-je après un instant, « mais seulement certains individus. Je ne crois pas que ce soit la volonté du gouvernement. »

— « Tu veux dire qu'il n'est pas coupable, mais que les fonctionnaires le sont ? Où as-tu pris cette idée, Walt ? Si tu as un Conseil composé de cent membres, combien peuvent être mauvais

sans que le Conseil le soit ? Un ? Dix ? Cinquante ? Quatre-vingt-dix-neuf ? »

Avant que j'aie pu répondre, Jérémie réapparut, tenant son verre vide. « Buvez, mes amis. Il est temps de partir. Venez. »

— « Que se passe-t-il ? » demandai-je. Mirom était déjà sur ses pieds.

— « Retournons en ville. Nous ne sommes plus en sûreté ici. Hâtons-nous. »

Deux minutes plus tard, nous étions de retour à bord de l'aérocar et filions vers le sud, en direction de la ville. Il faisait nuit noire, à présent. Le diamant étincelant de Deux s'était couché et seule une traînée d'étoiles apparaissait dans le ciel.

Jérémie s'était confortablement installé dans le siège du pilote. « Gayle, » dit-il sur le ton de la conversation, « vous êtes un excellent businessman. Que feriez-vous si vous vous aperceviez qu'un client tombe malade chaque fois qu'il achète un de vos produits ? »

— « J'arrêterais toutes les ventes et chercherais ce qui ne va pas, » répondis-je aussitôt.

— « Et si le produit n'est pas en cause ? »

— « J'arrêterais quand même les ventes. Je ferais une enquête jusqu'à ce que je découvre ce qui ne va pas. Bon sang, nous devons protéger le client. »

— « Excellent, Gayle ! Excellent ! Vous êtes un homme selon mon cœur. Maintenant, supposez que vous soyez un Commerçant Interstellaire. »

— « Je ne suis pas stupide, » dis-je. « J'avais compris cela. Les Commerçants ne donnent pas les choses, ils les vendent. Je suis un client. Je dispose de droits exclusifs. Je dois être protégé. Mais pourquoi les autres n'ont-ils pas été protégés également, dans les autres systèmes dont vous nous avez parlé ? »

— « Ce genre de chose prend du temps, Gayle. Si vous vendiez par accident une centaine de boîtes de fruits empoissonnés, un grand nombre de gens seraient malades avant que vous l'appreniez et puissiez entreprendre une enquête. »

— « C'est donc votre première enquête ? »

— « Pas exactement. C'est seulement la première fois que l'antidote est administré à temps. »

— « Comment pouvez-vous comparer des fruits empoisonnés et la paragravité ? »

— « N'avez-vous jamais entendu dire que certains fruits parfaitement sains pouvaient être nocifs pour certaines personnes ? L'allergie, mon cher Gayle, l'allergie. Certains gouvernements sont allergiques à la paragravité — et à d'autres choses dont nous ne parlerons pas maintenant. Le produit n'est pas en cause : il nous faut traiter l'allergie. Cela exige des mesures plutôt brutales, mais c'est possible. En fait, cela *doit* être fait. »

— « Que voulez-vous dire par *brutales ?* » demandai-je.

— « Eh bien... » Il y avait une note d'excuse dans sa voix. « Vous avez subi quelques pertes. Votre bureau. Votre appartement. »

— « Ils sont assurés, » dis-je. « De plus, ce n'était pas votre faute. Peu m'importe de collectionner les dégâts mais j'aimerais autant ne pas profiter de mon assurance-vie pendant un certain temps encore. Vous m'avez sauvé deux fois la vie. »

— « Je crois que vous avez un certain sens de l'humour, Gayle. Mais ne me soyez pas trop reconnaissant de cela. » Il regarda le cadran sur le panneau de contrôle. « Miss Flood, voudriez-vous nous faire entendre le bulletin d'information ? »

Celui-ci nous parvint, net et clair.

— « Ici Roj Harmon, avec les dernières nouvelles de Capitol City. Un flash vient juste de nous parvenir. Il y a quelques minutes, la maison de campagne de Walt Gayle, que l'on recherchait pour l'interroger au sujet de la destruction de son bureau et de son appartement, a été atteinte par une bombe à gaz mortel lancé depuis un aérocar non identifié. Selon les experts, s'il s'était trouvé quelqu'un dans la maison, il serait mort en quelques secondes. Les dégâts sont légers mais les environs ont été mortels pendant plusieurs minutes et sont encore dangereux. Des agents de police munis de masques ont visité la maison et ont rapporté qu'elle était vide bien que les lampes fussent allumées.

» Un article spécial du *Capitol City Herald* déclare que toute l'affaire est imputable à la négligence de la police. Selon cet article, Gayle serait entré en communication avec l'*Herald* peu avant l'attaque par gaz et aurait déclaré qu'il se trouvait dans sa maison de campagne à quelques kilomètres à l'est de Vysington et n'avait rien su de la destruction de son bureau et de son appartement. Il aurait précisé : « Il est clair que quelqu'un ou quelque groupe en veut à ma vie. J'ignore pourquoi. J'ai contacté la police et lui ai demandé protection. »

» Une enquête ultérieure a permis d'établir que ceci était exact, selon l'article du *Herald*. La police, dit le journal, avait largement le temps de se rendre à la demeure de Gayle pour empêcher l'attaque et elle ne l'a pas fait. L'*Herald* demande l'ouverture d'une enquête. Notre station peut certifier officiellement ces déclarations, puisque Mr. Gayle nous a également contactés avant cette attaque à la bombe. Le Capitaine Varse, du bureau de police de Vysington, admet que Gayle l'a appelé pour lui demander protection. On ne peut avancer aucune explication quant à la carence de la police.

» L'avocat de Gayle, l'Honorable Janik Thrane, a également publié un rapport. Gayle, dit-il, va attaquer la police pour négligence et non-assistance à citoyen. Le montant des dommages demandés n'a pas encore été révélé.

» Sur la Côte Nord, pendant ce temps, l'éruption du Mont Cherogal a... »

Mirom baissa le volume. Je regardai Jérémie.

— « Toutes mes excuses, » dit-il avant que j'aie pu parler. « J'ai jugé nécessaire d'imiter votre voix. Maintenant, nous les tenons. Vous êtes sauvé, mon vieux. Sauvé. »

— « Mais comment ? » dis-je enfin. « Je suis encore dans le bouillon. » J'étais trop troublé pour protester.

— « Mais si. Le gouvernement doit sauver la face, maintenant. »

— « Mais le fera-t-il ? »

— « Que pourrait-il faire d'autre ? »

— « Mr. Jérémie, » interrompit Mirom, « qui êtes-vous vraiment ? »

— « Jérémie, » dit-il en souriant.

— « Je veux dire, que faites-vous ? Vous n'êtes pas du Monde de Barnes. »

— « Non, » dit-il. « Je ne suis pas du Monde de Barnes. Vous êtes très perspicace, Miss Flood. Je suis une espèce de trouble-fête, pourrait-on dire. »

— « Au service des Commerçants Interstellaires ? »

— « En un sens. Mais surtout au service de l'humanité. Le Monde de Barnes est terriblement en retard. Et il y en a beaucoup d'autres semblables — beaucoup trop — de par la Galaxie. Les Commerçants Interstellaires, depuis les planètes plus avancées, essayent de répandre la connaissance dans la Galaxie. Occasion-

nellement, ils ont besoin d'aide pour se sortir d'affaire. C'est ce que nous essayons de faire. »

— « Par *nous*, qu'entendez-vous ? Le Monde Double ? » demanda-t-elle doucement.

Il acquiesça. « Oui. Comme je vous l'ai dit, vous êtes très perspicace, Miss Flood. La plupart des gens, dans ce secteur, pensent que les Planètes Jumelles ne sont qu'une blague. »

Je retrouvai l'usage de la parole. « Vous voulez dire que vous êtes vraiment un Terlunien ? »

Il acquiesça de nouveau. « Oui. Vous avez bien dit le nom. C'est ainsi que nous appelons le Monde Double — Terre-Lune. En fait, les planètes ne sont pas jumelles bien qu'elles tournent autour d'un centre commun. La Lune est plus petite, mais nous avons la paragravité depuis deux mille ans.

» La connaissance, vous le voyez, se répand lentement, prudemment. »

Je n'avais plus rien à dire.

Mirom augmenta soudain le volume du communicateur.

— « Bulletin flash ! Un vaisseau de Commerce Interstellaire vient de pénétrer dans l'atmosphère au-dessus de Capitol City. Il a exigé dans un message la protection immédiate de son client, Mr. Walt Gayle. Ils... »

Mais je n'écoutais plus. Au-dessus de la ville, je pouvais voir l'énorme masse du vaisseau interstellaire qui brillait dans les lumières.

— « Ils attendaient en orbite, » expliqua doucement Jérémie. « Vous êtes tout à fait en sécurité, maintenant, Gayle. Vous pouvez reprendre votre travail. »

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : Witness for the persecution.

KIT REED

Une véritable perle

Kit Reed, auteur au ton toujours en marge, nous offre ici un portrait-robot de la parfaite ménagère américaine moyenne, en même temps qu'une charge de la publicité qui la conditionne (celle, bien sûr, des produits dits d'entretien). Le tout pour aboutir à une chute assez surprenante.

« ECOUTE-MOI, Polly Ann, il est possible que Mrs. Brainerd n'aime pas les enfants, aussi je te demanderai d'aller jouer dans la chambre avec Puff et Ambrose, jusqu'au moment où je serai fixée. »

Polly Ann rabattit sa blouse sur son petit ventre de dix ans, ramassa le chat et s'en fut en agitant ses « anglaises ». « Oui maman ! » Elle referma la porte de la chambre derrière elle et la rouvrit aussitôt avec un rire espiègle. « Ambrose a fait une flaque sur le tapis. »

Le carillon à trois notes de la porte d'entrée retentit : *Bong, BONG, bong.*

Norma fit des gestes frénétiques.

— « Ça ne fait rien ! »

— « Parfait ! » La porte se referma sur Polly Ann.

Puis tapotant une dernière fois ses coussins de faille, et passant la main sur son poste de télévision en chêne cérusé, Norma Thayer, ménagère, s'en fut ouvrir la porte.

Il y avait des années qu'elle s'efforçait de devenir une ménagère accomplie. Elle nettoyait, cuisinait, assistait aux cours d'enseignement ménager, faisait l'acquisition de tous les nouveaux appareils que vantait la publicité, et pourtant elle ne se sentait pas tellement sûre d'elle, parce que, en dépit de tous ses nettoyages, son mari venait justement de la quitter, sans qu'elle pût rejeter la responsabilité de ce désastre familial sur une « rivale ». Dorénavant, Norma devrait se tenir plus que jamais sur ses gardes, dans sa situation délicate de divorcée... surtout qu'elle venait de s'ins-

taller, en compagnie de Polly dans un nouveau quartier. Elle avait pris un bon départ, parce que la nouvelle maison ressemblait presqu'exactement à toutes celles qui faisaient partie du même ensemble, sauf qu'elle était rose, et ses meubles étaient de la même forme et du même style que tous les autres meubles dans toutes les autres salles de séjour, y compris la petite salle à manger en formica disposée en évidence dans le coin des repas. Elle le savait parce qu'un soir, elle avait fait une tournée dans l'obscurité et qu'elle avait pu le constater *de visu.*

D'un autre côté, il n'y avait pas de Papa pour rentrer à la maison à cinq heures, comme dans les autres foyers ; elles avaient bien fait poser des numéros en fer forgé sur leur porte, mis leurs ordures dans les poubelles en matière plastique de couleur pastel, disposé leur plus belle lampe devant la fenêtre principale et leur cuisine était en tous points aussi mignonne que sur la brochure. Mais en dépit de tous ces atouts, l'absence d'un Papa dont le rôle était de placer la poubelle dans la cour les samedis et les dimanches, comme la chose se pratique dans toute maison qui se respecte, avait mis Norma en net état d'infériorité.

Norma savait parfaitement, comme d'ailleurs tous les habitants de l'ensemble, qu'une maison était toujours une maison avec ou sans Papa, et que, tout compte fait, la vie était en fait plus facile sans tous ces mégots qui traînaient dans tous les coins et les pyjamas sales qu'il fallait ramasser. Mais elle faisait figure de pionnier, car elle était la première à en donner la preuve tangible dans le voisinage.

Aujourd'hui, sa voisine immédiate était venue lui faire sa première visite et son cœur de ménagère se dilata dans sa poitrine. Si tout se passait bien, Mrs. Brainerd jetterait un coup d'œil sur le canapé rustique, sur le tapis en tweed de coton poivre et sel (doublé de caoutchouc mousse) et elle s'apercevrait que Papa ou non, Norma valait largement toutes les ménagères que l'on voyait dans les magazines, et que ses torchons étaient pour le moins aussi propres que ceux de ses voisins. Ensuite, Mrs. Brainerd lui offrirait une recette de cuisine et l'inviterait pour le café matinal du lendemain, lequel, si elle avait bonne souvenance, avait lieu chez Mrs. Dowdy, la maison blanche à niveaux décalés, dans l'ensemble voisin.

Donnant une dernière tape à sa blouse d'intérieur Swirl, elle ouvrit la porte.

— « Bonjour, Mrs. Brainerd. »

— « Bonjour ! » répondit Mrs. Brainerd. « Appelez-moi Clarice. » Elle passa une main appréciatrice sur le linteau. « La charpente est vraiment très bien. »

— « C'est du Xerox, » dit Norma avec un petit sourire de fierté, en l'introduisant.

— « Vous passez vos boutons de porte au Brassit, n'est-ce pas ? » dit Mrs. Brainerd.

— « C'est absolument le rêve. J'ai fait du café, » dit Norma. « Et une tarte... »

— « Je ne mange jamais de tarte, » dit Mrs. Brainerd.

— « Elle n'a pas le goût de gras...

— « Je ne prends que des Metrecookies, » dit Mrs. Brainerd, et sa mâchoire était d'une fermeté inébranlable. « Et pas de sucre pour moi, s'il vous plait : du Sucaryl. »

— « Si vous voulez vous asseoir ici. » Norma tapota la chaise rembourrée.

— « Grand Dieu non, je vous remercie. » Mrs. Brainerd lissa sa blouse d'intérieur Swirl et suivit Norma dans la cuisine.

Elle était petite, mince, les lèvres copieusement beurrées de rouge, parfumée et faite d'acier trempé. Norma remarqua avec un sentiment de culpabilité que Mrs. Brainerd retenait le col de sa blouse d'intérieur au moyen d'une épingle Sweetheart.

— « Un article spécial, » dit Mrs. Brainerd en remarquant son regard. « Je l'ai obtenue grâce à des bons de la margarine Right Kind. »

Elle passa devant Norma sans même jeter un regard sur le mignon petit coin « à faire la dînette »... « Hum, des taches que le Bleach lui-même ne peut effacer, » continua-t-elle en examinant l'évier.

Norma rougit. « J'ai pourtant frotté et frotté. Je me suis même servie de Bleach liquide concentré. » Elle baissa la tête.

— « Eh bien. » Elle fouilla dans la poche de sa robe à fleurs et en sortit un flacon. « Voici, » dit-elle avec un radieux sourire.

Norma reconnut la marque, « Oh ! » dit-elle, et c'est tout juste si elle ne versa pas des larmes de gratitude.

Clarice Brainerd avait déjà fait demi-tour. « Et le flacon est décoré... vous serez fière de le disposer dans votre salle de séjour. »

— « Je sais, » dit Norma profondément émue. « J'en prendrai deux. »

Sa voisine se trouvait maintenant devant la porte de derrière. Norma tendit des bras suppliants. « Vous n'allez pas me quitter déjà... Vous n'avez pas même goûté mon gâteau... »

— « Essayez d'abord ce produit à récurer, » dit Clarice, « je reviendrai. »

— « Le café du matin. Je pensais que vous désiriez me voir... »

— « La prochaine fois, peut-être, » dit la voisine s'efforçant de demeurer charitable. « Vous pourriez être appelée à les recevoir ici un jour, et... » elle dirigea vers l'évier un regard éloquent. « Vous n'aurez qu'à employer mon produit, » ajouta-t-elle d'un ton rassurant, « et je reviendrai. »

— « Je n'y manquerai pas. » Norma se mordit la lèvre, tiraillée entre l'espoir et le désespoir. « Vous pouvez y compter ! »

— « Gâteau, » dit Polly Ann au moment précis où la porte de derrière se refermait sur le sourire mécanique de Mrs. Brainerd. Elle entra dans la cuisine avec Puff, le petit chat et Ambrose le chien bigle, traînant dans son sillage poils et poussière. « Je ne sais pas si Ambrose n'est pas malade. » Elle se versa du jus de raisin dont elle renversa une bonne partie. Une tache pourpre commença à s'étendre sur l'évier.

Norma tendit la main armée du flacon de liquide à récurer, dans l'espoir insensé de conjurer la tache.

— « Il vient de refaire dans la salle de séjour, » dit Polly Ann.

Le souffle de Norma s'étrangla dans un sanglot. « Mon Dieu ! » Reposant le flacon dans le petit récipient prévu à cet effet, elle se dirigea vers la salle de séjour armée d'une éponge et de Glamorène.

La seconde fois que Mrs. Brainerd vint la voir, elle demeura tout juste trente secondes. Elle s'arrêta sur le seuil, reniflant l'air. Ambrose avait réédité son exploit... par deux fois.

— « Il efface vraiment les taches que le Bleach lui-même ne peut enlever ! » dit Norma en brandissant le flacon de liquide à récurer.

— « Tout le monde sait cela, » dit Clarice Brainerd, en mettant fin au débat. Puis elle renifla. « Ceci fera merveille dans vos pièces moisies, » dit-elle en tendant à Norma un flacon d'aérosols

désodorisants, puis elle tourna le dos sans même pénétrer dans la pièce.

Norma passa quatre jours à se préparer pour la visite au cours de laquelle Mrs. Brainerd devait examiner la cuisinière. (J'éprouve quelques ennuis avec les fonds des soles du four, » lui confia-t-elle au téléphone. Elle venait de passer des jours à leur donner une surface immaculée. « J'aimerais savoir ce que vous me conseillez, » dit-elle d'un ton charmeur, pensant que lorsque Clarice s'apercevrait qu'elle était préoccupée par le nettoyage d'un four qui était certainement le plus propre de l'ensemble, elle serait à ce point confuse et troublée qu'elle ne pourrait faire autrement que d'inviter Norma au café du lendemain.)

A la dernière minute, elle dut chasser Polly Ann de la salle de séjour. « J'étais en train de faire un costume pour Ambrose, » dit Polly Ann en mettant son Mary Janes et en ramassant son tissu et ses épingles.

Jouant frénétiquement de l'aspirateur, Norma la pourchassa dans le vestibule et l'enferma dans sa chambre.

— « C'est Arient qui a fait le travail, » dit Mrs. Brainerd, en reniflant l'air, sans même prendre le temps de dire bonjour. « *Nous autres*, nous l'employons toutes depuis des années. »

— « Je sais, » dit Norma avec humilité.

Dans la cuisine, elle passa un temps interminable la tête dans le four. « Je ne vois pas que vous ayez tellement d'ennuis, » dit-elle à regret. « C'est même très propre. Mais à votre place je prendrais une épingle et je dégagerais les trous d'arrivée de gaz. » Sa voix était assourdie par le four, et pendant une seconde, Norma éprouva la tentation folle de pousser le reste de sa personne à l'intérieur et d'ouvrir le gaz.

— « C'est vraiment propre, » dit alors Clarice, « et je prendrai un morceau de gâteau si vous voulez bien. »

— « Pas de goût de graillon, » dit Norma en fondant de gratitude. « Vous voulez bien vous asseoir une minute ? Vous voulez prendre une tasse de café ? »

— « Seulement une minute. »

Norma sortit sa plus belle vaisselle de Californie et au bout de cinq minutes, Mrs. Brainerd et elle se trouvaient assises l'une en face de l'autre dans la salle de séjour. Les rideaux d'organdi se gonflaient, les carreaux des fenêtres et les boiseries resplendissaient, et pendant un moment Norma s'imagina que Mrs. Brainerd

et elle posaient devant un photographe pour le compte d'une marque de produits quelconques et que leur image, en couleurs, paraîtrait dans le prochain numéro de leur magazine favori.

— « J'aimerais tant disposer des fleurs, » dit Norma que le succès avait rendue téméraire.

Mrs. Brainerd n'écoutait pas.

— « Je pourrais peut-être m'inscrire au Garden Club ? »

Mrs. Brainerd avait les yeux baissés... vers le tapis.

— « Ou encore à la Music League... » Norma suivit des yeux la direction du regard de Mrs. Brainerd et sa voix s'éteignit.

— « Des poils de chat, » dit Mrs. Brainerd, « des pelotons de fil. »

— « Oh... j'ai pourtant fait l'impossible... » Norma mit la main sur sa bouche en étouffant un gémissement.

— « Et des traces sur le plancher du vestibule... » Mrs. Brainerd secouait la tête. « Je ne voudrais pas être méchante, mais si vous receviez le groupe avec une maison dans cet état... »

— « C'est ma fille qui cousait... » dit faiblement Norma. « Elle savait pourtant que je recevais une invitée, et cependant elle est entrée. C'est un peu dur, » dit-elle en s'efforçant de sourire d'un air engageant. « Lorsqu'on a des enfants... »

Mrs. Brainerd était déjà debout.

— « Nous y arrivons bien, nous. »

Norma réussit à contenir un sanglot. « ... et des animaux... » « ...les pauses-café, » marmotta-t-elle. « le Garden Club... »

Mais Mrs. Brainerd était déjà partie.

— « Elle ne m'a même pas parlé d'un produit à essayer, » renifla-t-elle.

— « J'ai fabriqué une petite voiture pour Ambrose, » dit Polly en traînant Ambrose dans une boîte. « Elle est partie la dame ? »

— « Partie, » dit Norma, remarquant la façon dont la boîte avait rayé le parquet de bois. « Peut-être pour toujours. » Et elle se mit à pleurer. « Oh ! Polly Ann qu'allons-nous faire ? Nous serons peut-être obligées de déménager et d'aller habiter dans un quartier moins agréable. »

— « Ambrose a renversé la boîte de sable de Puff et répandu ce que tu sais par terre. » Polly Ann sortit.

Miettes, cheveux, fils, poussière semblaient converger sur Norma, tourbillonnant et volant, menaçants. Un sombre désespoir la jeta sur le canapé, trop bouleversée pour pouvoir pleurer, lors-

que son regard rencontra quelques lignes de texte qui apparaissaient sous un coussin. Aussitôt les choses commencèrent à changer.

METTEZ FIN AUX CORVÉES MÉNAGÈRES, disait l'annonce. VOTRE MAISON DEVIENDRA LE POINT DE MIRE DU VOISINAGE.

Il y avait une image représentant une dame brillante et immaculée assise au milieu d'une salle de séjour non moins brillante et non moins immaculée, avec une cuisine, immaculée elle aussi, visible au second plan par l'entrebaîllement d'une porte. Tremblante d'espoir, elle découpa le bon accompagnant la réclame, remarquant au passage sans le moindre serrement de cœur qu'il lui faudrait liquider le reste de ses économies pour faire l'emplette du produit ou de la machine. Les résultats étaient garantis, et si elle obtenait satisfaction, le jeu en valait largement la chandelle.

Lorsque l'objet fut livré, il ne payait guère de mine.

C'était une petite boîte de matière ondulée. A l'intérieur, emballée dans de la fibre de bois, se trouvait une petite machine émaillée de couleur lavande. Il en sortait un tuyau terminé par un bec ou une lance. Curieuse, Norma se mit à feuilleter la brochure contenant le mode d'emploi, et comme elle lisait, un sourire apparut son visage, parce que tout était très clair.

« LES EFFETS NE SONT PAS NÉCESSAIREMENT PERMANENTS, » lut-elle tout fort pour calmer sa conscience. « ILS DEVIENNENT RÉVERSIBLES LORSQU'ON ACTIONNE LE LEVIER VERT SUR LA MACHINE. » « Puff ! » appela-t-elle, en pensant aux poils angora blancs qui avaient souillé tant de tapis. « Viens ici, Puffy ! »

Le chat franchit le seuil d'un petit air insolent.

— « Approche, » dit-elle en braquant sur lui la lance. « Viens, mon minet. » Lorsque Puff fut à bonne distance, elle mit la machine en marche.

Un léger bourdonnement remplit la pièce.

Coûteux ou pas, l'appareil valait son prix. Elle dut admettre qu'aucun appareil ménager ne fonctionnait avec tant de rapidité. En moins d'une seconde, Puff demeura immobile, l'œil fixe et l'échine rigide, le poil particulièrement gonflé et tout à fait naturel. Norma disposa le chat artistiquement dans un coin près du poste de télévision et partit à la recherche du chien de Polly Ann. Elle lui fit faire le beau et, au moment où il s'apprêtait à croquer le biscuit, elle mit la machine en marche et le pétrifia

dans cette position en une fraction de seconde. Lorsque tout fut terminé, elle l'installa de l'autre côté du poste de télévision, et rangea soigneusement la machine.

Polly Ann cria quelque peu au début.

— « Lorsque nous serons fatiguées de les voir dans cette position, nous renverserons le sens de la machine et nous les laisserons courir de nouveau. Mais tu vois comme la maison est propre maintenant et comme ils sont mignons ? Ils peuvent tout voir et tout entendre, » dit-elle en essuyant les larmes de l'enfant. « Regarde, tu pourras habiller Ambrose à ton aise, il ne fera pas le moindre mouvement. »

— « C'est vrai, » dit Polly Ann en lissant le devant de sa robe de velours. Elle palpa légèrement le jeune chien.

— « Et vois combien ils salissent peu maintenant ! »

Polly Ann disposa la patte d'Ambroise dans la position du salut. Elle demeura en place. « C'est vrai, maman, je crois bien que tu as raison. »

Mrs. Brainerd trouva que le chat et le chien étaient vraiment très mignons. « Comment faites-vous pour qu'ils demeurent aussi sages ? »

— « C'est un nouveau produit ! » dit Norma avec un sourire coquet, mais elle refusa de dire à Mrs. Brainerd de quel produit il s'agissait. « Maintenant, je vais chercher mon gâteau, » dit-elle. « Pas le moindre goût de gras. »

— « Pas de goût de gras, » répéta machinalement Mrs. Brainerd, et elle faillit laisser échapper un sourire de plaisir anticipé.

Avec un port de reine, Norma apporta le plateau dans la salle de séjour. « A propos, et cette pause-café, » dit-elle, encouragée par l'attitude de Mrs. Brainerd qui venait de saisir sa tasse de café et sa cuiller avec un regard quasi-admiratif en plongeant sa fourchette dans le gâteau au chocolat. (« J'ai obtenu les couverts inoxydables grâce à des bons. Vous connaissez ? »)

— « Ah, les pauses-café ! » dit Mrs. Brainerd presque hypnotisée. Puis son regard s'abaissa. « Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Craignant le pire, Norma suivit le regard de Mrs. Brainerd.

Il y avait une mare, une véritable mare qui se formait sous la porte de la salle de bains, et sous le regard des deux femmes, elle s'enfla et se mit à ruisseler sur le linoleum étincelant du vestibule.

— « Je crois que... » dit Mrs. Brainerd en se levant.

— « Je sais ! » dit Norma résignée. « Il vaut mieux que vous partiez. » Puis, tandis qu'elle reconduisait sa voisine jusqu'à la porte, elle se raidit dans une résolution nouvelle. « Revenez demain. Je vous promets que tout sera net comme un sou neuf. » Puis comme elle ne pouvait s'en empêcher, elle ajouta. « Pas de goût de graillon. »

— « Vous savez, » dit Mrs. Brainerd d'un air qui n'augurait rien de bon, « ceci ne peut durer éternellement. Mon temps est précieux. Il y a les pauses-café, le groupe Canasta... »

— « Je vous promets, » dit Norma. « Vous envierez mes méthodes. Vous en ferez part à vos amies. Revenez seulement demain. Je serai prête, je vous en donne ma parole... »

Clarice pesait le pour et le contre, tripotant inconsciemment ses boucles d'oreille porte-bonheur, d'une main soigneusement manucurée. « Bien, » dit-elle après une pause qui laissa Norma dans une anxiété proche de l'évanouissement. « Entendu ! »

— « Vous verrez ! » confia Norma à la porte qu'elle venait de refermer. « Attendez un peu, je vous ferai voir ce dont je suis capable. »

Puis elle remonta le cours du ruisseau qui déferlait dans le couloir et frappa à la porte de la salle de bains.

— « Je faisais du chocolat pour vendre à tous les Papas, » dit Polly Ann en rassemblant toutes les tasses et cuvettes débordantes.

— « Suis-moi, mon enfant, » dit Norma, « tu vas tout nettoyer, ensuite tu mettras tes plus beaux vêtements ! »

Ils étaient tous disposés fort artistement dans la salle de séjour, le chat et le chien blottis près du sofa, Polly Ann paraissant aussi belle que nature dans sa robe de velours marron avec son tablier d'organdi. Ses yeux étaient juste un petit peu vitreux et ses jambes sortaient de dessous la robe selon un angle légèrement bizarre, mais Norma avait jeté un tapis afghan sur l'extrémité du sofa où elle avait pris place, et elle pensait qu'à tout prendre, l'effet obtenu valait bien tout ce qu'elle avait vu dans les émissions commerciales de télévision, et que le tableau pouvait presque rivaliser avec les images qu'elle avait admirées dans les magazines. Elle remarqua avec un léger pincement de cœur que Polly Ann la regardait avec un certain air de reproche, c'est pourquoi elle s'approcha de l'enfant et tapota une petite main inerte et cireuse.

— « Ne t'inquiète pas, chérie. Lorsque tu seras assez grande pour aider maman à faire son ménage, maman te laissera courir au moins deux heures par jour. Maman promet. »

Puis, lissant le devant de sa blouse d'intérieur Swirl et rajustant son épingle Sweetheart, elle se porta à la rencontre de Mrs. Brainerd.

— « Eh bien, » dit Mrs. Brainerd d'un ton presque bienveillant, « comme tout cela paraît gentil. »

— « Pas d'odeurs de cuisine, pas de taches, pas de goût de graillon, » dit Norma d'un ton anxieux. « Voici ma petite fille. »

— « Comme elle est sage, » dit Mrs. Brainerd, en frôlant les jambes de Polly Ann, qui pointaient du canapé comme des couleuvrines sur un rempart.

— « Et notre chiot et notre chaton, » dit Norma avec une confiance croissante, en calant Ambrose contre l'une des jambes de Polly Ann, car il commençait à glisser.

— « Quel tableau charmant. » dit Mrs. Brainerd qui condescendit même à sourire.

—« Venez voir l'adorable cuisine, » dit Norma en se plaçant de telle sorte que Clarice put apprécier comme il convenait le spectacle d'un tuyau d'écoulement d'une netteté irréprochable et d'un évier d'une blancheur immaculée.

— « Absolument ravissant ! » dit Clarice.

— « Permettez-moi d'aller chercher le café et les gâteaux, » dit Norma en ramenant Clarice Brainerd dans la salle de séjour.

— « Vos vitres sont absolument éblouissantes. »

— « Je sais, » dit Norma, épanouie et consciente de sa valeur.

— « Et le tapis ? »

— « Glamorène. »

— « Merveilleux ! » Clarice était conquise.

— « Je vous en prie, » dit Norma en lui tendant le café et les gâteaux.

— « Merveilleux ce café ! » dit Clarice. « Appelez-moi Clarice. Si nous parlions maintenant du Garden Club et des pauses-café du matin... nous allons chez Marge les mardis, chez Elan les lundis, chez Thelma les mardis après-midi et... » elle mordit dans sa tranche de gâteau « et... » dit-elle en tournant et en retournant le morceau dans sa bouche.

— « Et... » dit Norma pleine d'espoir.

— « Et... » dit Mrs. Brainerd en louchant quelque peu comme si elle cherchait à voir ce qui se trouvait dans sa bouche.

— « Ce gâteau, » dit-elle, « ce gâteau... »

— « C'est un Marvel Mix ! » dit Norma avec élan. « Pas de goût de gras... »

— « Je regrette ! » dit Mrs. Brainerd en se levant.

— « *Comment* ? »

— « Je suis navrée, » dit Mrs. Brainerd avec un respect sincère. « C'est votre gâteau. »

— « Qu'est-ce qu'il a, mon gâteau ? »

— « Eh bien justement, il a ce goût de graillon. »

— « Vous... je... mais le prospectus promettait... » Norma était debout maintenant, se déplaçant comme un automate. « Mon gâteau est délicieux et ma maison est un chef-d'œuvre... » Elle se trouvait maintenant entre la porte et Mrs. Brainerd, la reconduisant dans le vestibule.

— « Je suis navrée, » dit Mrs. Brainerd. « Je ne vous reverrai plus. Maintenant, si vous vouliez bien refermer ce placard afin que je puisse sortir... »

— « Fermer la porte ? » Les yeux de Norma étaient vitreux. « Je ne peux pas. Il faut que je sorte quelque chose de l'étagère. »

— « Il est inutile de déranger quoi que ce soit, » dit Mrs. Brainerd. « Je ne puis revenir. Nous autres dames, nous sommes très occupées et nous n'avons pas le temps... »

— « Le temps ? » répéta Norma en tirant du placard ce qu'elle cherchait.

— « Le temps, » répéta Mrs. Brainerd avec condescendance. « Incidemment, je préférerais que vous ne m'appeliez pas Clarice. »

— « C'est entendu, Clarice, » dit Norma et elle gratifia Mrs. Brainerd d'un généreuse giclée issue de la machine couleur lavande.

Elle commença par appuyer Mrs. Brainerd dans un coin, où elle se trouva dans une position aussi inconfortable que possible. Puis elle renversa le sens de marche de la machine et ramena Polly Ann, Ambrose et Puff à l'usage de leurs membres. Puis elle rassembla sa boîte de déchets de couture et toutes les ordures de la cuisine et se mit à disposer le tout autour des pieds de Mrs. Brainerd. Ensuite elle encouragea Puff à laisser du poil sur tous les meubles, et envoya Polly Ann dans la cour chercher de la boue. Ambrose libéré se soulagea copieusement sur les pieds de Mrs. Brainerd.

— « Je suis tellement heureuse que vous soyez là, Clarice, » s'écria Norma, récompensée de ses peines par l'expression d'horreur qui se peignait sur le visage pétrifié de Mrs. Brainerd. Puis, se tournant vers le tablier copieusement chargé de Polly Ann, elle saisit une poignée de boue.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Cynosure.

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés

LAURENCE M. JANIFER

Dans le sac

Une de ces nouvelles courtes, percutantes, qui jalonnent la S.F., dont un Fredric Brown, par exemple, a le secret et que Laurence M. Janifer a réussie avec brio.

JE retournai donc à la laverie, et je dis en m'efforçant d'être aimable :

— « Vous vous êtes trompé de sac. »

Et, naturellement, quand le type qui se trouvait derrière le comptoir eut regardé dans le sac, il devint blanc comme un linge. Exactement comme je l'avais prévu. Il leva la tête vers moi.

— « Je suis désolé, c'était un accident, » dit-il en m'adressant un sourire d'excuse crispé par la peur.

— « Ça, aucun doute là-dessus, » dis-je, « c'était bien un accident. J'ai regardé dans le sac. »

Le sourire disparut. Il avait une cinquantaine d'années, une allure vieillotte et des lunettes cerclées d'acier. On ne s'attend guère à voir un type de ce genre se transformer en juge inflexible.

— « Vraiment ? » dit-il.

— « J'ai vu le sweater ; c'est comme ça que ça a commencé. »

— « Oh ! le sweater. »

— « Euh... » dis-je, puis je repris après une pause : « *Cinq* bras ? »

— «C'est pour faire une farce, » dit-il en haussant les épaules. « C'est le tailleur qui s'est trompé. »

— « Bien sûr, » dis-je, « et sans doute que moi aussi je me suis trompé, hein ? Mais je ne me suis pas trompé. Un sweater à cinq manches, un soutien-gorge à trois bonnets, et tout ça démesurément grand. Des pyjamas comme des sacs avec une seule jambe. »

— « C'est pour des malformés, » dit-il hâtivement, « des monstres qui travaillent dans un cirque. C'est terrible. »

Je secouai la tête.

— « Il n'y a pas de monstre comme ça dans le monde entier, » dis-je.

Il attendit quelques instants, mais je ne m'en allai pas, ni le sac non plus.

— « Très bien, » dit-il enfin en soupirant, « c'est vous qui tenez à savoir. Il y a une planète appelée Almar. »

— « Une planète ? »

— « Elle fait partie d'un système tellement éloigné que vos télescopes ne l'ont pas encore découverte. Almar est sous la tutelle d'un autocrate. Les habitants sont... euh... des esclaves... oui, c'est ça, des esclaves, » reprit-il en secouant la tête énergiquement.

— « Très bien, » dis-je, « allez-y avec vos histoires de science-fiction. »

— « Les hommes, sur Almar, ressemblent superficiellement aux êtres humains, ce sont les femmes qui sont... euh... différentes. »

— « Tiens, tiens ! »

— « Il y a quelques mois un petit groupe d'hommes et de femmes ont quitté secrètement la planète. Un type de translation spatiale... ! vous ne pourriez pas comprendre. »

— « Je ne comprends même pas ce qu'on apprend en classe ici. »

— « Vous voyez bien, » dit-il comme si je venais de prouver quelque chose. « Alors ce groupe est en train de préparer une révolution contre le tyran. Ici, loin d'Almar, nous pouvons nous cacher et nous organiser. Puis, quand nous serons prêts, nous y retournerons, nous renverserons l'autocrate et nous instaurerons un régime démocratique. »

— « Quelle histoire ! » dis-je après une pause.

— « Mais il nous faut être très prudents, » dit-il en plongeant la main sous le comptoir. « Voyez-vous, les espions de l'autocrate sont partout sur Almar. Nous ne pouvons nous permettre de laisser transpirer la moindre chose, même ici. »

— « Ça n'est sûrement pas de tout repos, » dis-je sans quitter des yeux sa main. Je ne fus pas surpris de la voir réapparaître avec un drôle de petit revolver.

— « Donc, il nous faut vous tuer, » dit-il d'une voix aimable,

ferme et raisonnable. « Mais au moins saurez-vous que vous mourez pour la liberté d'une planète entière. »

— « C'est charmant, » dis-je.

— « J'aimerais trouver un autre moyen. »

— « Vous savez, il y en a un. »

Je n'ai même pas eu besoin de viser ; je l'ai eu à travers ma poche. Les gardes de l'autocrate sont tout de même mieux entraînés que ces amateurs.

Quand il fut désintégré, je passai derrière le comptoir et fis marcher la laverie pendant un certain temps. Tôt ou tard les autres feraient surface, et je me suis dit que mieux valait faire un travail constructif dans l'intervalle.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : In the bag.

Les aventures de Cugel l'Astucieux (4)

JACK VANCE

Les pèlerins

Avec une imagination intarissable — et une verve narrative toujours aussi pleine de charme — Jack Vance continue de suivre son héros Cugel l'Astucieux dans ses pittoresques aventures à travers des pays fantastiques. (Une fois de plus, répétons que chaque récit forme un tout et peut se lire sans référence aux précédents.) Quatrième nouvelle de la série, **Les pèlerins** sera l'avant-dernière ; le récit final, **Le Castel d'Iucounu,** figurera dans notre prochain numéro.

1 — A L'AUBERGE

DURANT presque toute une journée Cugel avait parcouru un désert lugubre, où ne croissait que de l'herbe sauvage. C'est seulement quelques minutes avant le coucher du soleil qu'il arriva au bord d'une rivière spacieuse, au lent débit, le long de laquelle filait une route. A huit cents mètres à sa droite s'élevait une grande bâtisse de bois et de stuc d'un brun sombre, qui était apparemment une auberge. Cette vision enchanta Cugel, car il n'avait rien eu à se mettre sous la dent de la journée et il avait passé la nuit précédente perché dans un arbre. Dix minutes plus tard, il ouvrait la lourde porte bardée de fer de l'auberge.

De chaque côté du vestibule où il pénétra il y avait des baies à facettes de diamants, couleur lavande patinée, à travers lesquelles les rayons du soleil couchant allumaient mille reflets. De la salle commune venaient une rumeur de voix joyeuses, un cliquetis de pots et de verres, l'odeur du vieux bois, du plancher ciré, du cuir et des marmites où mijotait le souper. Cugel s'avança parmi

un tas de gens massés autour du feu, qui buvaient du vin en se racontant d'interminables histoires de voyageurs.

L'aubergiste se tenait derrière un comptoir. C'était un homme courtaud, qui arrivait à peine à l'épaule de Cugel, avec un crâne chauve en forme de pain de sucre et une barbe noire, longue d'un pied, qui lui pendait au menton. Il avait des yeux globuleux, aux lourdes paupières ; son expression était aussi nonchalante et calme que le cours de la rivière. Cugel lui ayant demandé une chambre, il se tirailla le nez avec embarras. « Je n'ai déjà plus de place, avec les pèlerins qui se rendent à Erze Damath. Ceux que vous voyez sur les bancs ne représentent même pas la moitié des gens que je dois loger cette nuit. Je vous mettrai une paillasse dans la salle, si vous pouvez vous en contenter ; je ne peux faire mieux. »

Cugel poussa un soupir irrité. « Cela ne me convient pas du tout. Je désire vivement une chambre particulière avec un bon lit, une fenêtre ayant vue sur la rivière et un tapis suffisamment épais pour m'empêcher d'entendre les chants et les cris du cabaret. »

— « Je crains que vous ne soyez déçu, » répondit l'aubergiste sans s'émouvoir. « L'unique chambre de ce genre est déjà occupée par l'homme à la barbe jaune, que vous voyez assis là-bas : un certain Lodermulch, qui fait aussi le voyage d'Erze Damath. »

— « Peut-être, » suggéra Cugel, « en prétextant un cas d'urgence pourriez-vous le persuader d'évacuer la chambre et d'occuper la paillasse à ma place ? »

— « Je doute qu'il soit capable d'une telle abnégation, » objecta l'hôtelier. « Mais pourquoi ne pas vous renseigner auprès de lui vous-même ? Franchement, moi je ne tiens pas à soulever la question. »

Cugel, remarquant les traits durement burinés de Lodermulch, ses bras musclés et l'air dédaigneux avec lequel il écoutait les propos des pèlerins, se rangea à l'opinion de l'hôtelier sur le caractère de Lodermulch et se garda bien d'aller lui présenter sa requête.

— « Il semble que je doive me contenter de la paillasse, » dit-il. « Maintenant, pour mon souper je veux une volaille convenablement farcie, troussée, rôtie et garnie, avec tous les plats d'accompagnement que fournit votre cuisine. »

— « Ma cuisinière est accablée de besogne et vous devrez manger

des lentilles avec les pèlerins, » répondit l'aubergiste. « Une seule volaille est disponible et celle-ci a été également réservée par Lodermulch pour son repas du soir. »

Contrarié, Cugel haussa les épaules. « Peu importe. Je vais me laver la figure, empoussiérée par le voyage, après quoi je prendrai un verre de vin. »

— « A l'arrière de la maison il y a de l'eau courante et une auge dont on se sert de temps en temps pour la toilette. Je fournis des onguents, des huiles à friction et des serviettes chaudes moyennant un supplément de prix. »

— « L'eau me suffira. » Cugel se rendit derrière l'auberge, où il trouva un baquet. Après s'être lavé, il regarda autour de lui et remarqua non loin de là une remise, construite en solides madriers. Il allait retourner dans l'auberge quand il se ravisa, examinant de nouveau la remise. Il s'y dirigea, ouvrit la porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur; puis, tout pensif, il revint dans la salle commune. Son hôte lui servit une timbale de vin chaud et épicé, qu'il emporta vers un banc placé à l'écart.

On venait de demander à Lodermulch son opinion sur les dénommés Evangels Funambulesques, lesquels, refusant de mettre leurs pieds par terre, vaquaient à leurs occupations en marchant sur une corde raide. D'une voix cassante, Lodermulch dénonça le caractère fallacieux de cette doctrine particulière : « Ils évaluent l'âge de la Terre à vingt-neuf éons; au lieu des vingt-trois généralement admis. Ils spécifient que sur chaque aune carrée du sol, un quart de million d'hommes sont morts et ont déposé leur poussière, créant ainsi une couche humide et omniprésente de terreau moisi, sur laquelle il est sacrilège de marcher. L'argument a une apparence de possibilité, mais réfléchissez : la poussière d'un corps désséché fournit un dépôt d'un trente-troisième de pouce de profondeur, si elle est répandue sur une surface d'une aune carrée. Cela représenterait donc au total une couche de poussière humaine compressée ayant une épaisseur de presque huit cents toises, qui enroberait la surface terrestre, ce qui est manifestement faux. »

Un membre de la secte qui, ne disposant pas de ses cordes habituelles, avait chaussé d'encombrants souliers de cérémonie, vitupéra le détracteur : « Vous parlez sans logique ni compréhension ! Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ? »

Lodermulch haussa ses sourcils touffus, en signe de vif mé-

contentement. « Dois-je vraiment disserter là-dessus ? Au bord de l'océan est-ce qu'une falaise haute de huit cents toises suit la démarcation entre la terre et l'eau ? Non. Partout le sol est inégal. Des promontoires s'étendent dans la mer ; on trouve plus souvent des plages de sable d'une pure blancheur. Mais on ne voit nulle part ces masses de tourbe grisâtre qui servent de piliers aux doctrines de votre secte. »

— « Balivernes que tout cela ! » fulmina le Funambule.

— « Qu'est-ce à dire ? » s'enquit Lodermulch d'un ton péremptoire, en bombant son torse massif. « Je n'ai pas l'habitude qu'on me tourne en dérision ! »

— « Ce n'est pas de la dérision, mais la froide et solide réfutation de votre dogmatisme ! Nous affirmons qu'une partie de cette poussière est emportée dans l'océan, une autre partie reste suspendue dans l'air, une partie s'infiltre à travers des crevasses dans les cavernes souterraines, enfin une autre partie encore est absorbée par les arbres, les végétaux et certains insectes, de sorte qu'un peu plus de huit cents toises de sédiment ancestral couvrent la terre et qu'il est sacrilège de les fouler. Pourquoi les falaises que vous citez ne sont pas visibles partout ? A cause de l'humidité que des multitudes d'hommes ont exhalée et produite dans le passé. Cela a soulevé le niveau de l'océan, de sorte que l'on ne peut remarquer aucune faille et aucun précipice ; voilà pourquoi votre raisonnement est fallacieux. »

— « Bah, » murmura Lodermulch, en se détournant. « C'est dans vos conceptions qu'il y a une faille quelque part. »

— « Pas le moins du monde ! » assura l'Evangel, avec la ferveur qui était le propre de ses semblables. « Voilà pourquoi, par respect pour les morts, nous marchons en l'air, sur des cordes et des corniches, et, lorsque nous devons voyager, nous utilisons des chaussures spécialement sanctifiées... »

Durant cet entretien, Cugel avait quitté la salle. Peu après, un adolescent à face ronde comme une lune, revêtu d'une livrée de portier, s'approcha du groupe où l'on discutait. « Etes-vous l'honorable Lodermulch ? » demanda-t-il au susnommé.

Lodermulch se carra dans son fauteuil. « C'est moi-même. »

— « Je suis chargé de vous transmettre un message, de la part de quelqu'un qui apporte une certaine somme d'argent qu'il vous doit. Il attend dans une petite remise, derrière l'auberge. »

Lodermulch fronça les sourcils d'un air incrédule. « Es-tu cer-

tain que cette personne a bien demandé Lodermulch, le Prévôt de la Commune de Barlig ? »

— « En effet, monsieur, c'est ainsi qu'il a précisé votre nom. »

— « Et comment est l'homme qui t'a chargé de ce message ? »

— « Il est grand, il porte un volumineux capuchon et dit être un de vos amis intimes. »

— « Vraiment, » s'étonna Lodermulch. « Tyzog, peut-être ? A moins que ce ne soit Krednip... Mais pourquoi n'est-il pas venu me voir ici ? Sans doute a-t-il quelque bonne raison de ne pas le faire. » Son corps massif se souleva de son siège et il fut debout. « Je crois qu'il me faut aller me renseigner. » D'un pas majestueux il quitta la salle commune, contourna l'auberge et regarda la remise qui se dressait dans la pénombre. « Holà ! » cria-t-il. « Tyzog ? Krednip ? Arrive ici ! »

Il n'y eut pas de réponse. Lodermulch s'approcha pour jeter un coup d'œil dans la cabane. Dès qu'il en eut franchi le seuil, Cugel surgit par derrière, claqua la porte, la verrouilla et la barricada.

Sans s'inquiéter des coups assourdis et des appels furieux retentissant à l'intérieur, Cugel revint dans l'auberge. Il alla trouver le patron. « Il y a du changement dans ce qui a été convenu : Lodermulch a été obligé de partir. Il a décommandé sa chambre et sa volaille rôtie, qu'il m'a fort obligeamment cédées ! »

L'aubergiste se tira la barbe, alla vers la porte, regarda la route à droite et à gauche. Puis revint lentement. « Voilà qui n'est pas ordinaire ! Il m'a payé d'avance pour l'une et l'autre, sans même marchander. »

— « Je me suis arrangé avec lui à l'amiable. Pour vous remercier de votre dérangement, je veux vous payer un supplément de trois tercès. »

L'aubergiste haussa les épaules, empocha les pièces. « Tout cela m'est égal. Venez, je vais vous conduire à votre chambre. »

Cugel visita la chambre, qui lui convint parfaitement. Peu après on lui servit son souper. La volaille rôtie était aussi irréprochable que les plats d'accompagnement que Lodermulch avait commandés et que l'hôtelier avait inclus dans le menu.

Avant de se retirer pour la nuit, Cugel alla faire un tour derrière l'auberge et s'assura que la porte de la remise était tou-

jours bien barricadée et que les appels rauques de Lodermulch ne pouvaient attirer l'attention. Il frappa d'un coup sec à la porte. « Du calme, Lodermulch ! » jeta-t-il durement. « C'est moi, l'aubergiste ! Ne braillez pas si fort ; vous allez incommoder mes clients ! »

Sans attendre qu'il réponde, Cugel retourna dans la salle commune et engagea la conversation avec le chef du groupe des pèlerins. C'était Garstang, un homme maigre et nerveux, d'une pâleur de cire, au crâne fragile, avec des poches sous les yeux et un nez fouineur si mince qu'il devenait transparent quand un rayon lumineux le frappait. S'adressant à lui comme à un homme d'expérience et d'érudition, Cugel lui demanda quel était l'itinéraire à suivre pour se rendre à Almery, mais Garstang inclinait à croire qu'il s'agissait là d'une région purement imaginaire.

Cugel le détrompa. « Almery est une région réelle, dont je vous garantis personnellement l'existence. »

— « Vous en savez alors plus long que moi, » déclara Garstang. « La rivière qui coule ici est l'Asc ; le pays de cette rive s'appelle Sudun, et celui de l'autre côté c'est Lelias. Vers le sud se situe Erze Damath, qu'il serait judicieux pour vous de gagner, et de là vous pourriez traverser peut-être le Désert d'Argent, qui se trouve à l'ouest, et la Mer Songane, où l'on pourrait vous donner d'autres renseignements. »

— « Je suivrai vos conseils, » répondit Cugel.

— « Nous autres, qui sommes tous de pieux Gilfigites, nous nous rendons à Erze Damath et au Rite Lustral de l'Obélisque Noir, » dit Garstang. « Comme notre route passe à travers des déserts, nous voyageons en groupe afin de nous protéger des erbs et des gids. Si vous désirez vous joindre à notre communauté, en partageant à la fois les avantages et les obligations, vous êtes le bienvenu. »

— « Les avantages sautent aux yeux, » fit Cugel. « Mais quelles sont les obligations ? »

— « Simplement d'obéir aux ordres du chef, c'est-à-dire à moi-même, et payer votre quote-part des dépenses. »

— « J'accepte, sans restriction. »

— « Parfait ! Nous partons demain à l'aube. » Garstang lui désigna quelques-uns des cinquante-sept membres de leur groupe. « Voici Vitz, discoureur de notre petite troupe, et celui qui est assis là-bas s'appelle Casmyre, le théoricien. L'homme aux dents

de fer est Arlo et celui qui porte un chapeau bleu et une agrafe d'argent est Voynod, un magicien dont la réputation est bien établie. L'estimable bien qu'agnostique Lodermulch n'est pas dans la salle, ainsi que Subucule, un dévot sans équivoque. Peut-être sont-ils en train de se convertir l'un l'autre à leurs convictions. Les deux qui jouent aux dés sont Parso et Salanave. Voici encore Haxt et là-bas, Cray. » Garstang en nomma plusieurs autres, en spécifiant leurs particularités. Finalement Cugel, alléguant la fatigue, se retira dans sa chambre. Il se délassa dans son lit et s'endormit aussitôt.

Tard dans la nuit, il fut réveillé en sursaut. Lodermulch, ayant creusé le plancher de la remise, avait fait une brèche sous le mur, par laquelle il avait réussi à se libérer. Il se rendit immédiatement à l'auberge et se mit à ébranler la porte de la chambre de Cugel, que celui-ci avait eu soin de verrouiller.

— « Qui est là ? » s'écria Cugel.

— « Ouvrez ! C'est moi, Lodermulch. Je veux dormir dans cette chambre ! »

— « Rien à faire, » déclara Cugel. « J'ai obtenu un lit à prix d'or et j'ai même été forcé d'attendre que le patron ait fait vider les lieux à celui qui les occupait avant moi. Et maintenant filez ! Je vous soupçonne d'être ivre ; si vous avez encore soif allez faire lever le sommelier. »

Lodermulch s'éloigna en tapant des pieds. Cugel se recoucha.

Bientôt un bruit de coups assourdis parvint à ses oreilles, en même temps que le glapissement de l'hôtelier que Lodermulch empoignait par la barbe. Lodermulch ne tarda pas à être flanqué dehors, grâce aux efforts conjugués de l'aubergiste, de son épouse, du portier, du garçon de cabaret et d'autres. Soulagé, Cugel put se rendormir.

Avant l'aube les pèlerins se levèrent, en même temps que Cugel, et prirent leur petit déjeuner. L'aubergiste paraissait d'humeur plutôt morose et il était couvert de bleus, mais il ne posa aucune question à Cugel qui, de son côté, ne lui adressa pas la parole.

Ayant déjeuné, les pèlerins se rassemblèrent sur la route, où ils furent rejoints par Lodermulch, qui avait passé la nuit à déambuler de long en large.

Garstang dénombra le groupe et donna ensuite un grand coup de sifflet. Les pèlerins se mirent en marche, traversèrent le pont et longèrent la rive sud de l'Asc en direction d'Erze Damath.

2 — LE RADEAU SUR LA RIVIERE

Pendant trois jours les pèlerins continuèrent à avancer au bord de l'Asc, dormant la nuit derrière une barrière que suscitait le magicien Voynod au moyen d'une petit cercle d'osselets d'ivoire : indispensable précaution, car, au-delà des barreaux, il y avait, à peine éclairées par les reflets du feu, des créatures avides de se joindre à la compagnie : déodandes aux molles sollicitations, erbs qui changeaient sans cesse de place, avançant ou reculant de quelques pas, sans jamais être à l'aise. Une fois, un gid tenta de sauter par-dessus la barricade ; une autre fois, trois hoons donnèrent ensemble des coups de boutoir contre les piliers — reculant pour prendre leur élan, fonçant en avant, pour frapper en ahanant dans leurs efforts, tandis qu'à l'intérieur les pèlerins les observaient, fascinés.

Cugel s'approcha pour piquer avec un brandon une de ces formes haletantes et provoqua un hurlement de fureur. Un énorme bras gris se propulsa vers lui entre les barreaux. Cugel sauta en arrière, évitant la mort de justesse. La clôture tint bon, les bêtes feroces finirent par se quereller et s'en allèrent.

Au soir du troisième jour, le groupe atteignit le confluent de l'Asc et d'une vaste rivière au lent débit que Garstang reconnut être le Scamander. Non loin de là, s'étendait une forêt de hauts baldamas, de pins et de chênes spinth. Avec l'aide des coupeurs de bois du cru, des arbres furent abattus, rabotés, transportés au bord de la rivière, où l'on confectionna un radeau. Ayant embarqué tous les pèlerins, le radeau fut poussé à la perche dans le cours d'eau, où il dériva sans peine et sans bruit vers l'aval.

Pendant cinq jours, le radeau vogua sur le large Scamander tantôt si loin des berges qu'elles devenaient invisibles, tantôt frôlant les roseaux qui bordaient le rivage. N'ayant rien de mieux à faire, les pèlerins entamaient d'interminables discussions et la diversité des opinions exprimées dans chacune des controverses était remarquable, tant que la conversation n'abordait pas des sujets tels que les arcanes métaphysiques ou les subtilités de la doctrine gilfigite.

Subucule, le plus dévot des pèlerins, exposait son credo en détail. Il professait surtout la théosophie gilfigite orthodoxe, dans laquelle Zo Zam, la divinité à huit têtes, après avoir créé le

cosmos, se trancha un orteil, qui devint alors Gilfig, tandis que des gouttes de sang se dispersaient pour former les huit races de l'humanité. Roremaund, un sceptique, s'insurgeait contre la doctrine : « Qui a créé cet hypothétique « créateur » dont vous nous parlez ? Un autre « créateur » ? Il est beaucoup plus facile de présupposer simplement le résultat final : en l'occurrence un Soleil intermittent et une Terre agonisante. » Opinion que Subucule réfutait par l'argument-massue d'une citation du Texte Gilfigite.

Un nommé Bluner proposait sa croyance personnelle. Pour lui le Soleil était une cellule dans le corps de la grande divinité, qui avait créé le cosmos selon un processus analogue à la croissance du lichen sur un rocher.

Subucule estima cette thèse trop compliquée. « Si le Soleil était une cellule, que deviendrait alors la nature de la Terre ? »

— « Un animalcule dérivant d'éléments nutritifs, » répondit Bluner. « De telles connexités sont connues ailleurs et ne provoquent aucune surprise. »

— « Alors, qu'est-ce qui attaque le soleil ? » demanda Vitz d'un ton méprisant. « Un autre animalcule semblable à la Terre ? »

Bluner commença un exposé minutieux de son organogénie, mais il fut vite interrompu par Pralixus, un homme grand et mince, dont les yeux verts avaient un regard perçant. « Ecoutez-moi ; je sais tout ; ma doctrine est d'une extrême simplicité. Une grande quantité de conditions sont possibles et il y a une plus grande quantité encore d'impossibilités. Notre cosmos est une condition possible : il existe. Pourquoi ? Le temps est infini, ce qui veut dire que chaque condition possible est appelée à disparaître. Du moment que nous vivons actuellement dans une possibilité particulière et n'en connaissons pas d'autre, nous nous arrogeons la qualité d'unicité. A dire vrai, tout univers qui est possible tôt ou tard, non pas une seule fois, mais à de nombreuses reprises, devra exister. »

— « Bien que je sois un pieux Gilfigite, je professe une doctrine similaire, » déclara Casmyre le théoricien. « Ma philosophie implique une succession de créateurs, chacun jouissant d'un droit personnel et absolu. Pour paraphraser le docte Pralixus, du moment qu'une divinité est possible, elle doit exister ! Le dieu Zo Zam à huit têtes qui s'est tranché son Divin Orteil est possible, par conséquent il existe. »

Subucule cligna des yeux, ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Roremaund, le sceptique, se détourna pour contempler les eaux du Scamander.

Garstang, s'asseyant sur le plat-bord, eut un sourire pensif. « Et vous, Cugel l'Astucieux, pour une fois vous êtes réticent. Quelle est votre croyance ? »

— « Elle est quelque peu rudimentaire, » admit Cugel. « J'ai assimilé divers points de vue, dont chacun fait autorité de son propre chef : l'un chez les prêtres du Temple des Téléologues ; l'autre par l'entremise d'un oiseau ensorcelé qui tirait dans son bec des messages au fond d'une boîte ; un autre encore me fut donné par un anachorète en train de jeûner qui but une bouteille d'élixir rose que je lui avais offert pour plaisanter. Les visions qui en résultèrent furent contradictoires, mais d'une grande profondeur. De ce fait, ma conception du monde est syncrétique. »

— « Intéressant, » dit Garstang. « Et vous, Lodermulch ? »

— « Ha, » grogna Lodermulch. « Voyez cette déchirure de mon vêtement : je suis incapable d'en expliquer la présence ! Je suis donc encore plus embarrassé par l'existence de l'univers ! »

D'autres prirent la parole. Voynod le magicien définit le cosmos connu comme l'ombre d'une région gouvernée par des fantômes, dont l'existence dépendait des énergies psychiques des hommes. Le pieux Subucule dénonça cette conception comme contraire aux Protocoles de Gilfig.

La discussion traîna en longueur. Cugel et un ou deux autres, parmi lesquels il y avait Lodermulch, en eurent assez et organisèrent un jeu de hasard, en se servant de dés, de cartes et de jetons. Les enjeux, d'abord minimes, commencèrent à augmenter. Au début Lodermulch gagna chichement, puis il se mit à perdre des sommes de plus en plus fortes, alors que Cugel gagnait coup sur coup. Subitement, Lodermulch jeta les dés et, saisissant le coude de Cugel, il le secoua, ce qui fit choir quelques dés supplémentaires qu'il avait dans sa manche. « Et alors ! » brailla Lodermulch, « qu'avez-vous donc là ? J'avais cru déceler une friponnerie et en voici la preuve ! Rendez-moi tout de suite mon argent ! »

— « Comment osez-vous dire cela ? » protesta Cugel. « Qu'est-ce qui prouve une tricherie ? J'ai quelques dés sur moi, et alors ?

Suis-je obligé de jeter ce que je possède dans le Scamander, avant de participer à un jeu ? Vous salissez ma réputation ! »

— « Je m'en moque pas mal, » rétorqua Lodermulch. « Tout ce que je désire c'est rentrer dans mon argent. »

— « Impossible, » dit Cugel. « Malgré vos rodomontades, vous n'avez prouvé aucune fraude. »

— « Une preuve ? » rugit Lodermulch. « Que faut-il d'autre ? Examinez ces dés, ils sont tous de travers, certains avec les mêmes points sur trois côtés, d'autres ne roulant qu'avec difficulté, parce qu'ils sont plus lourds sur une de leurs faces. »

— « C'est simplement curieux, » constata Cugel. Il désigna Voynod le magicien, qui les avait observés. « Voici un homme qui a l'œil aussi vif que le cerveau agile ; demandez-lui s'il y a eu évidence d'une manœuvre illicite. »

— « Aucune évidence, » déclara Voynod. « A mon avis Lodermulch a fait une accusation trop hâtive. »

Garstang, s'étant approché, avait entendu la contestation. Il intervint sur un ton à la fois judicieux et conciliant :

— « La confiance est essentielle dans une communauté comme la nôtre, compagnons et vous tous, pieux Gilfigites. Il ne peut être question de malveillance ou de tromperie ! Lodermulch, vous avez sûrement mal jugé notre ami Cugel ! »

Lodermulch eut un rire grinçant. « Si c'est là le comportement propre aux gens dévots, j'ai bien de la chance de ne pas être tombé sur des hommes ordinaires ! » Ayant fait cette remarque, il alla s'asseoir dans un coin du radeau, d'où il jeta à Cugel un regard haineux et menaçant.

Garstang hocha la tête, l'air désolé. « Je crains que Lodermulch ne se sente offensé. Peut-être, Cugel, que si, dans un esprit de conciliation, vous lui rendiez son or... »

Cugel refusa net. « C'est une question de principe. Lodermulch a porté atteinte à mon bien le plus précieux, c'est-à-dire à mon honneur. »

— « Vos arguties sont louables, » fit Garstang, « et Lodermulch a agi avec manque de tact. Pourtant, au nom de la bonne camaraderie — non ? Eh bien, je ne puis insister là-dessus. Hélas, il y a toujours des petits ennuis pour nous tracasser. » Il s'éloigna en hochant la tête.

Cugel ramassa ses gains, en même temps que les dés que Lodermulch avait fait tomber de sa manche. « Un incident impossible

à régler, » dit-il à Voynod. « Quel butor que ce Lodermulch ! Il a offusqué chacun ; tout le monde a cessé de jouer. »

— « Peut-être parce que tout l'argent est en votre possession, » suggéra Voynod.

Cugel examina ses gains d'un air surpris. « J'étais loin de me douter qu'ils étaient si importants ! Peut-être accepterez-vous cette somme pour m'épargner l'effort de la porter ? »

Voynod acquiesça et une part des gains changea de mains.

Peu après, tandis que le radeau flottait tranquillement le long de la rivière, le soleil eut une inquiétante pulsation. Une pellicule rouge se forma à sa surface comme une ternissure, puis se dissolva. Quelques pèlerins se mirent à courir de long en large, en s'écriant : « Le soleil s'obscurcit ! Préparez-vous au froid ! »

Toutefois Garstang leva les mains dans un geste rassurant. « Du calme, tout le monde ! Le tremblement a cessé, le soleil est redevenu comme avant ! »

— « Réfléchissez ! » les exhorta Subucule avec une grande ferveur. « Gilfig autoriserait-il ce cataclysme, au moment même où nous voyageons pour faire acte d'adoration à l'Obélisque Noir ? »

Le groupe se calma, bien que chacun eût son interprétation personnelle de l'événement. Vitz, le discoureur, y trouva une analogie avec la vue brouillée de l'œil, qui pouvait être guérie par un clignotement vigoureux. Voynod déclara : « Si tout va bien à Erze Damath, j'envisage de consacrer les quatre années suivantes de ma vie à un plan qui renforcera la vigueur du soleil ! » Lodermulch se contenta de proclamer sur un ton agressif que s'il ne tenait qu'à lui, le soleil pourrait bien s'éteindre pour que les pèlerins soient forcés de se frayer à tâtons leur chemin vers les Rites Lustraux.

Mais le soleil brilla comme auparavant. Le radeau descendit le cours du grand Scamander, dont les rives étaient si basses et si dépourvues de végétation qu'elles n'apparaissaient au loin que comme des lignes sombres. La journée tira à sa fin et le soleil parut se coucher dans la rivière elle-même, en projetant un grand éclat fauve, qui se ternit progressivement et s'obscurcit à mesure que le soleil s'éclipsait.

Dès le crépuscule on alluma un feu, autour duquel les pèle-

rins se réunirent pour souper. L'alarmante défaillance du soleil fit l'objet d'une discussion, et de multiples hypothèses furent avancées sur des thèmes eschatologiques. Subucule rendait Gilfig seul responsable de la vie, de la mort, de l'avenir et du passé. Cependant Haxt déclara qu'il se sentirait plus à l'aise si Gilfig avait exercé jusque-là un pouvoir plus avisé sur les affaires du monde. Pendant un moment le débat fut très animé. Subucule accusa Haxt d'être un « esprit superficiel », tandis que Haxt le taxait de « crédulité » ou d'« humiliation aveugle. » Garstang intervint pour signaler que tous les faits n'étaient pas connus à l'heure actuelle et que les Rites Lustraux à l'Obélisque Noir pourraient éclaircir la situation.

Le lendemain matin, un grand barrage apparut devant eux : une rangée de solides piliers obstruaient la navigation sur la rivière. Le passage n'était possible qu'en un seul endroit, mais cet espace praticable était lui-même fermé par une lourde chaîne. Les pèlerins firent flotter le radeau tout près de cet espace et mouillèrent la pierre qui leur servait d'ancre.

D'une hutte sur la berge surgit un zélateur, aux cheveux longs et aux membres décharnés, revêtu d'une robe noire en haillons et brandissant une barre de fer. Il bondit sur le barrage et jeta un regard meurtrier sur les occupants du radeau. « En arrière, en arrière ! » cria-t-il. « C'est moi le maître du barrage et je n'autorise personne à passer librement ! »

Garstang s'avança vers lui. « J'implore votre indulgence. Nous sommes un groupe de pèlerins, à destination des Rites Lustraux d'Erze Damath. Si nécessaire, nous vous payerons un droit de passage, bien que nous comptions sur votre générosité pour nous dispenser de ce péage. »

Le fanatique se mit à rire sauvagement et agita sa barre de fer. « Nul ne peut être dispensé de ce péage ! Car j'exige la mort du plus méchant de votre clique — à moins que l'un d'entre vous me donne satisfaction en me prouvant sa vertu ! » A califourchon sur le barrage, sa robe noire claquant au vent, il jetait des regards furieux sur le radeau.

Il y eut un mouvement de malaise parmi les pèlerins, qui échangèrent des coups d'œil furtifs. Un murmure s'éleva de leur groupe, devint vite un concert discordant d'auto-justifications et de plaidoyers *pro domo sua*. La voix stridente de Casmyre finit

par couvrir celle des autres. « Il est impossible que ce soit moi le plus mauvais ! Ma vie a toujours été bénigne et austère ; pendant que nous jouions j'ai fermé les yeux sur une ignoble tricherie. »

Un autre proclama : « Je suis plus vertueux encore, moi qui ne me nourris que de légumes secs, par crainte de supprimer de la vie. »

Un autre : « Ma délicatesse en cette matière est supérieure, car je ne subsiste qu'avec les cosses inutiles de ces mêmes légumes et l'écorce tombée des arbres, par crainte de détruire les germes des végétaux. »

Un autre : « Mon estomac ne supporte pas les légumes, mais le même idéal exaltant m'anime et je ne mets dans ma bouche que de la viande avariée. »

Un autre : « J'ai nagé un jour dans un lac de feu pour prévenir une vieille femme que la calamité qu'elle redoutait avait peu de chances de se produire. »

Cugel annonça : « Ma vie est d'une constante humilité, car je l'ai inébranlablement consacrée à la justice et à l'égalité, même si je suis mal récompensé de ma peine. »

Voynod ne fut pas moins catégorique : « Certes, je suis un magicien, mais je n'exerce mon talent que pour soulager le malheur des hommes. »

Puis Garstang dit à son tour : « Ma vertu est d'origine quintessentielle, ayant été distillée par l'érudition des siècles. Comment ne pourais-je pas être vertueux ? Les passions qui font agir d'ordinaire l'humanité me laissent de marbre. »

Finalement tout le monde prit la parole, sauf Lodermulch, qui se tenait à l'écart, le visage déformé par un rictus amer. Voynod le montra du doigt. « Parlez, Lodermulch ! Prouvez votre vertu, sinon soyez jugé comme le plus mauvais de nous, ce qui vous coûtera la vie ! »

Lodermulch éclata de rire. Il se tourna, prit son élan et sauta sur un arc-boutant isolé du barrage. De là il grimpa jusqu'au parapet. Il dégaina son épée, dont il menaça le zélateur. « Nous sommes tous aussi méchants les uns que les autres, et toi tu l'es aussi, puisque tu nous imposes ces absurdes conditions. Détache la chaîne ou tu feras connaissance avec mon épée. »

Le zélateur leva ses bras au ciel. « Ma condition est remplie ; toi, Lodermulch, tu viens de faire la démonstration de ta vertu. Le radeau peut continuer son voyage. En outre, puisque tu utilises ton épée pour défendre l'honneur, je te confère à présent cet onguent qui, lorsque tu l'appliqueras sur ta lame, lui permettra de couper l'acier ou le roc aussi facilement que du beurre. Partez donc, et que les dévotions lustrales puissent profiter à tous ! »

Ayant pris l'onguent, Lodermulch revint sur le radeau. La chaîne fut détachée et le radeau glissa sans difficulté de l'autre côté du barrage.

Garstang s'approcha de Lodermulch pour approuver sa conduite d'un ton modéré. Il ajouta une mise en garde : « Dans le cas présent une action impulsive, quasi insubordonnée même, s'est avérée bénéfique pour tout le monde. Si toutefois une conjoncture similaire se reproduisait à l'avenir il serait judicieux de consulter d'abord des personnes d'une sagesse éprouvée : moi, Casmyre, Voynod ou Subucule. »

Lodermulch grogna d'un air indifférent. « Comme vous voulez, à condition que le délai ne me cause aucun désagrément personnel. » Et Garstang dut se contenter de cette réponse.

Les autres pèlerins jetèrent sur Lodermulch des regards mécontents et se tinrent quelque peu à l'écart, de sorte que Lodermulch resta assis tout seul à l'avant du radeau.

L'après-midi passa, puis vint le crépuscule, le soir et la nuit ; au matin, on constata que Lodermulch avait disparu.

Tout le monde se perdit en conjectures. Garstang prit des renseignements, mais personne ne put jeter la moindre lumière sur cette énigme et il n'y eut que des avis partagés sur les causes de cette disparition.

Chose étrange, l'absence de l'impopulaire Lodermulch ne rendit pas pour autant aux pèlerins leur bonne humeur et leur franche camaraderie du début. Après son départ, chacun d'eux resta assis dans son coin et garda un silence maussade, jetant à la dérobée des regards à gauche et à droite. Il n'y eut plus de jeux de hasard, ni de discussions philosophiques et, lorsque Garstang annonça qu'Erze Damath ne se trouvait plus qu'à une journée de voyage, cette nouvelle ne souleva guère d'enthousiasme.

3 — ERZE DAMATH

POURTANT, le dernier soir qu'ils passèrent à bord, il y eut un semblant de regain de leur camaraderie. Vitz le discoureur exécuta un numéro de virtuosité vocale et Cugel fit une exhibition, avec force cabrioles et en levant haut les genoux, de la danse typique du pêcheur de homards de Kauchique, où il avait vécu dans sa jeunesse.

A son tour Voynod accomplit quelques métamorphoses simples et montra ensuite une petite bague d'argent. Il fit signe à Haxt. « Touchez ceci avec la langue, pressez l'anneau sur votre front, puis regardez au travers. »

— « Je vois une procession ! » s'exclama Haxt. « Des hommes et des femmes défilent par centaines, par milliers. Ma mère et mon père marchent en tête, suivis de mes grands-parents — mais qui sont les autres ? »

— « Vos ancêtres, » déclara Voynod, « chacun dans son costume caractéristique, en remontant à l'homuncule originel dont nous sommes tous issus. » Il récupéra la bague et, fouillant dans sa bourse, il en tira une gemme d'une terne couleur bleue et verte. « Regardez bien maintenant, pendant que je jette cette pierre précieuse dans le Scamander ! » Et il lança la gemme sur le côté. Elle scintilla en l'air et tomba dans l'eau sombre en faisant « flac ! » « A présent, je vais simplement tendre la main et la gemme reviendra ! » Effectivement, devant tous les regards attentifs une étincelle humide passa devant la lueur du feu et la gemme se posa dans la paume de Voynod. « En possession de cette gemme, un homme est toujours à l'abri du besoin. Certes, elle n'est pas d'une très grande valeur, mais il peut la revendre indéfiniment... Que vous montrerai-je d'autre ? Cette petite amulette, peut-être. A parler franchement, elle est de nature érotique, procurant une intense émotion à la personne vers laquelle son pouvoir est dirigé. On doit s'en servir avec précaution et j'ai là un accessoire vraiment indispensable : un périapte en forme de tête de bélier, qui fut façonné par ordre de l'Empereur Dalmasminus le Tendre, pour lui permettre de ne pas blesser la sensibilité d'aucune de ses dix mille concubines.

» ...Que puis-je vous présenter encore ? Voici ma baguette magique. Elle peut faire adhérer instantanément n'importe quel objet à un autre. Je la garde soigneusement dans sa gaine, pour ne

pas souder par inadvertance une culotte à la fesse ou une bourse au bout des doigts. Cet objet a de multiples usages. Quoi d'autre ? Voyons... Ah, voici une trompe de qualité singulière. Quand on l'introduit dans la bouche d'un mort, elle suscite l'articulation des vingt derniers mots qu'il a prononcés avant de rendre l'âme. Insérée dans l'oreille du corps, elle confère au cerveau sans vie le don de la transmission de pensée... Qu'avons-nous ici ? Ah oui ! un petit objet fort divertissant ! »

Là-dessus, Voynod montra une poupée qui fit une récitation grandiloquente, entonna une chanson plutôt canaille et échangea de fines reparties avec Cugel, qui se tenait accroupi au premier rang, observant tout avec attention.

Quand Voynod, fatigué, termina sa séance récréative, les pèlerins ne tardèrent pas à s'endormir l'un après l'autre.

Seul Cugel resta éveillé sur sa couche, les mains croisées derrière la tête, contemplant les étoiles. L'étalage imprévu de la grande collection d'instruments et accessoires thaumaturgiques de Voynod l'avait laissé rêveur.

Quand il se fut assuré que tout le monde dormait, il se leva et alla se pencher sur la forme assoupie de Voynod. La sacoche du magicien était solidement verrouillée et placée sous son bras. Cugel s'y attendait, aussi se rendit-il dans la petite cambuse où l'on gardait les vivres. Il y prit une portion de saindoux, qu'il malaxa avec de la farine pour produire un onguent de couleur blanche. Avec un morceau de papier fort il confectionna une petite boîte, qu'il remplit de cet onguent. Puis il alla se recoucher.

Le lendemain matin il s'arrangea pour que Voynod le voie — comme par hasard — occupé à oindre avec sa mixture la lame de son épée.

— « Ce n'est pas possible ! » dit aussitôt Voynod, horrifié. « Je suis stupéfait ! Hélas, pauvre Lodermulch ! »

Cugel lui fit signe de se taire. « Que dites-vous ? » murmura-t-il. « Je ne fais que graisser mon épée pour ne pas qu'elle rouille. »

En proie à une inexorable résolution, Voynod secoua la tête.

— « Tout est clair ! Par amour du lucre vous avez assassiné Lodermulch ! Il ne me reste qu'à porter plainte contre vous aux attrape-voleurs d'Erze Damath ! »

Cugel fit un geste de supplication. « Ne soyez pas si pressé ! Vous faites complètement erreur ; je suis innocent ! »

Voynod, un homme taciturne de haute taille, avec des rougeurs sous les yeux, un menton allongé, un grand front étiré, leva la main.

— « Je n'ai jamais été homme à tolérer un meurtre. Le principe de compensation doit s'appliquer en ce cas et de justes représailles s'imposent. C'est la moindre des choses que le criminel ne puisse jamais tirer avantage de son forfait ! »

— « Vous faites allusion à l'onguent ? » s'enquit finement Cugel.

— « Exactement, » répondit Voynod. « La Justice n'exige rien de moins. »

— « Vous êtes un homme sévère, » s'exclama Cugel, angoissé. « Je n'ai pas le choix, je dois me soumettre à votre jugement. »

Voynod tendit sa main. « Remettez-moi l'onguent et, puisque vous êtes, de toute évidence, bourrelé de remords, je ne dirai plus rien de cette affaire. »

Cugel eut une moue pensive. « Qu'il en soit ainsi. J'ai déjà oint mon épée. Aussi vous abandonnerai-je ce qui reste de l'onguent en échange de votre dispositif érotique et de son accessoire, ainsi que de quelques talismans de moindre valeur. »

— « Qu'entends-je ? » tempêta Voynod. « Votre arrogance dépasse les limites ! Ces objets magiques sont d'une valeur inestimable ! »

Cugel haussa les épaules. « Cet onguent n'est pas non plus un article que l'on trouve couramment dans le commerce. »

Après un marchandage, Cugel se dessaisit de l'onguent en échange d'un tube qui projetait du concentré bleu à cinquante pas de distance, ainsi que d'un parchemin sur lequel étaient énumérées dix-huit phases du Cycle Laganétique ; et il dut se contenter de ces articles.

Peu après, les ruines éparses d'Erze Damath apparurent sur les berges occidentales : anciennes maisons de campagne, à présent croulantes et abandonnées, au milieu de jardins envahis par l'herbe folle.

Les pèlerins manœuvrèrent les perches pour pousser le radeau vers le rivage. Au loin apparut la pointe de L'Obélisque Noir et ils poussèrent tous des cris de joie à cette vue. Le radeau traversa en biais le Scamander et accosta aussitôt un des vieux appontements vermoulus.

Les pèlerins débarquèrent et se réunirent autour de Garstang,

qui leur fit une allocution : « C'est avec une profonde satisfaction que je me sens dégagé de la responsabilité du voyage. Regardez ! Voici la ville sainte où Gilfig a promulgué le Dogme Gnostique ! Où il fustigea Kazue et dénonça Enxis la Sorcière ! Il n'est pas impossible que les pieds sacrés aient foulé ce même sol ! » Garstang désigna le terrain d'un geste dramatique et les pèlerins, baissant les yeux, remuèrent les pieds, mal à l'aise. « Quoi qu'il en soit nous sommes ici et chacun de nous doit se sentir soulagé. La route a été fastidieuse et non exempte de périls. Nous étions cinquante-neuf quand nous sommes partis de la Vallée de Pholgus. Bamish et Randol ont été enlevés par des griouses au Champ de Sagma ; Cugel nous a rejoints près du pont sur l'Asc et c'est en descendant le cours du Scamander que nous avons perdu Lodermulch. Maintenant, nous sommes cinquante-sept, tous camarades, éprouvés et fidèles, et c'est une triste chose de dissoudre notre association, que nous garderons tous dans nos mémoires !

» Les Rites Lustraux vont commencer d'ici deux jours. Nous sommes arrivés à temps. Ceux qui n'ont pas perdu tout leur argent au jeu » — ici Garstang lança un regard aigu à Cugel — « peuvent chercher de confortables auberges pour y loger. Les plus pauvres devront se débrouiller de leur mieux. Notre voyage vient de prendre fin ; nous allons nous séparer à partir d'ici et terminer le parcours par nos propres moyens, bien que nous devions forcément nous retrouver dans deux jours à l'Obélisque Noir. D'ici là, je vous dis adieu ! »

Alors les pèlerins se dispersèrent, les uns suivant les berges du Scamander vers l'auberge la plus proche, les autres s'écartant du cours d'eau pour gagner la cité proprement dite.

Cugel s'approcha de Voynod. « Comme vous le savez, je ne suis jamais venu dans ce pays ; peut-être pouvez-vous me recommander une auberge de grand confort et de prix modique. »

— « En effet, » répondit Voynod. « Je me rends justement dans une telle auberge : l'Hostellerie du Vieil Empire Dastric, laquelle occupe l'emplacement d'un ancien palais. A moins que les conditions n'aient changé, on y trouve un luxe somptueux et une table raffinée. »

Cette perspective sourit à Cugel. Tous deux arpentèrent les ave-

nues du vieil Erze Damath, dépassèrent une agglomération de cabanes en stuc, puis traversèrent une zone dépourvue de bâtiments, dont les artères formaient un échiquer vide, et arrivèrent dans un quartier de grandes maisons encore généralement habitées et enfouies dans un dédale de jardins.

Les citadins d'Erze Damath étaient d'une assez belle race, bien que de teint un peu plus basané que ceux d'Almery. Les hommes ne portaient que du noir : pantalons serrés et vestes à pompons noirs ; les femmes resplendissaient dans leurs robes de couleur jaune, rouge, orangée ou magenta et leurs babouches étincelaient de sequins orange et noirs. Le bleu et le vert, couleurs néfastes étaient rares, et le pourpre signifiait la mort. Les femmes arboraient de grandes plumes dans leurs cheveux, tandis que les hommes étaient coiffés de prétentieux disques noirs, le cuir chevelu émergeant d'un trou central. Un parfum résineux semblait très à la mode et chaque passant que rencontrait Cugel répandait des effluves d'aloès, de myrrhe ou de cannelle. Dans l'ensemble, les gens d'Erze Damath ne semblaient pas moins cultivés que ceux de Kauchique et ils avaient plus de vitalité que les citoyens d'Azenomei.

Enfin apparut l'Hostellerie du Vieil Empire Dastric, non loin de l'Obélisque Noir. Au grand déplaisir de Cugel et de Voynod l'établissement était complet et le portier refusa de les laisser entrer. « Les Rites Lustraux ont attiré une foule de fidèles, » expliqua-t-il, « Vous aurez de la chance si vous trouvez à vous loger quelque part. »

C'est ce qui arriva : Cugel et Voynod allèrent d'une auberge à l'autre et furent partout éconduits. Finalement, dans les faubourgs ouest de la ville, presque au seuil même du Désert d'Argent, il échouèrent dans une grande taverne d'aspect plutôt mal famé ; l'Auberge de la Lampe Verte.

— « Il y a seulement dix minutes, je n'aurais pas pu vous loger, » leur déclara le patron, « mais les attrape-voleurs viennent d'appréhender deux de mes pensionnaires, en les traitant de bandits de grand chemin et de franches canailles. »

— « J'espère que ce n'est pas le genre de toute votre clientèle ? » demanda Voynod.

— « Qui peut le dire ? » répondit l'aubergiste. « Je ne m'occupe que de fournir la nourriture, la boisson et le gîte ; c'est tout. Les brigands et les vauriens sont obligés de manger, boire

et dormir, tout autant que les savants et les zélateurs. Tous ont franchi à l'occasion ma porte et, après tout, que sais-je sur vous autres ? »

Le crépuscule tombait et, sans plus d'histoires, Cugel et Voynod s'installèrent à l'Auberge de la Lampe Verte. Après s'être rafraîchis, ils se rendirent dans la salle commune pour y prendre leur repas du soir. C'était un vaste local aux poutres noircies par le temps, avec un carrelage d'un brun sombre sur le sol et toutes sortes de montants et de piliers de bois fendillés, à chacun desquels était accrochée une lampe.

La clientèle était mêlée, comme l'avait annoncé l'aubergiste, arborant une douzaine de costumes différents et présentant des types variés. Des hommes du désert, maigres comme des serpents, vêtus de cuir, étaient assis d'un côté ; de l'autre, il y avait quatre personnages aux figures blanches, enturbannés de soie rouge, qui ne soufflaient mot. Près du comptoir, au fond de la salle, un groupe de spadassins étaient assis. Ils portaient des pantalons bruns, des capes noires et des bérets de cuir, chacun ayant un pendant d'oreille composé d'une pierre précieuse ronde se balançant au bout d'une chaînette d'or.

Cugel et Voynod prirent un repas de qualité moyenne, quoique servi de manière assez fruste, puis s'attardèrent à boire du vin, en se demandant comment passer la soirée. Voynod décida de faire une répétition de cris d'extase et de frénésies pieuses en vue des Rites Lustraux. Là-dessus Cugel le pressa de lui prêter son talisman de stimulation érotique. « Les femmes d'Erze Damath se montrent à leur avantage et je pourrai, à l'aide du talisman, étendre ma connaissance de leurs capacités. »

— « Jamais de la vie, » répondit Voynod, en serrant sa sacoche contre son flanc. « Et je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. »

Cugel se renfrogna. Voynod était un homme dont les grandioses conceptions personnelles semblaient d'un goût douteux, en raison de son aspect malsain, étique et décharné.

Voynod vida son gobelet avec le mesquin souci de n'en pas perdre une goutte, ce qui ne fit qu'irriter encore plus Cugel, et se leva. « Je vais maintenant me retirer dans ma chambre. »

Tandis qu'il s'éloignait, un des spadassins, qui se pavanait au milieu de la salle, le bouscula. Voynod lui lança une observation d'un ton aigre, que le fier-à-bras ne manqua point de relever.

« Comment osez-vous me parler en ces termes ! Dégainez et défendez-vous, sinon je vous couperai le nez ! » Et le spadassin empoigna vivement sa lame.

— « A votre guise, » répondit Voynod. « Le temps que je prenne mon épée et je suis à vous. » Il cligna de l'œil à Cugel et enduisit sa lame avec l'onguent, puis se tourna vers l'estafier. « Préparez-vous à mourir, mon bon ami ! » Le spadassin, ayant vu les préparatifs de Voynod et comprenant qu'il s'agissait de magie, resta paralysé d'effroi. Brandissant son épée, Voynod le transperça, puis essuya sa lame avec le chapeau du spadassin.

Près du comptoir, les compagnons du mort se levèrent d'un bond, mais s'immobilisèrent en voyant le magicien leur faire face avec une grande assurance. « Prenez garde, vous autres, coqs de basse-cour ! Vous avez vu le sort de votre compagnon ! Il a péri par la vertu de ma lame enchantée, dont l'implacable métal tranche le roc et l'acier comme du beurre. Voyez plutôt ! » Là-dessus, Voynod assena un grand coup sur un pilier. La lame, heurtant une ferrure, se rompit en douze morceaux. Voynod resta confondu, mais les amis du spadassin bondirent vers lui.

— « C'est ça ta lame magique ? Les nôtres sont en acier ordinaire, mais elles mordent dur ! » Et Voynod fut immédiatement taillé en pièces.

Les spadassins se tournèrent alors vers Cugel. « Et toi ? Désires-tu partager le sort de ton camarade ? »

— « Nullement ! » déclara Cugel. « Cet homme n'était que mon serviteur, il portait ma sacoche. Je suis un magicien ; regardez ce tube ! Je projetterai du concentré bleu sur le premier qui me menacera ! »

Les spadassins haussèrent les épaules et s'éloignèrent. Cugel s'empara de la sacoche de Voynod, puis fit signe à l'aubergiste d'approcher. « Ayez la bonté de faire enlever ces corps ; servez-moi ensuite un autre pot de vin aux épices. »

— « Et que devient là-dedans la note de votre camarade ? » s'enquit l'aubergiste d'un ton irrité.

— « Je la réglerai, n'ayez aucune crainte. »

Les corps furent emportés dans une arrière-salle ; Cugel consomma un dernier verre de vin, puis se retira dans sa chambre, où il répandit le contenu de la sacoche de Voynod sur une table. L'argent passa dans sa bourse ; quant aux talismans, amulettes et accessoires, il les rangea dans sa propre sacoche ; il jeta

l'onguent dans un coin. Satisfait de son travail de la journée, il se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Le jour suivant, Cugel flâna dans la ville, escaladant la plus haute de ses huit collines. Le panorama qui se déployait devant lui était à la fois magnifique et désolé. A main droite et à main gauche coulait le grand Scamander. Les avenues de la cité séparaient des blocs carrés de ruines, des espaces déserts, les cabanes en stuc des pauvres et les palais des riches. Erze Damath était la plus grande ville qu'ait visitée Cugel, beaucoup plus vaste qu'Almery ou Ascolais, bien qu'à présent elle ne fût plus en majeure partie qu'un amas de décombres et de poussière.

Ayant regagné le centre, Cugel rechercha la baraque d'un géographe professionnel et, moyennant rétribution, lui demanda quel était l'itinéraire le plus sûr et le plus court pour se rendre à Almery.

Ce sage ne lui donna pas de réponse hâtive ou inconsidérée, mais consulta d'abord plusieurs cartes et plans directeurs. Après une profonde réflexion, il se tourna vers Cugel. « Voici mon conseil. Remontez le cours du Scamander vers le nord jusqu'à l'Asc et suivez le bord de l'Asc jusqu'à ce que vous trouviez un pont à six piles. Arrivé là, orientez-vous vers le nord, traversez les Montagnes de Magnatz, après quoi vous parviendrez devant une forêt connue sous le nom de Gran Erm. Traversez cette forêt en direction de l'ouest et approchez-vous du rivage de la Mer Septentrionale. Là, vous devrez confectionner un radeau et vous confier à la force du vent et du courant. Si vous avez la chance d'atteindre le Pays du Mur Tombant, il n'y aura plus qu'un parcours relativement facile vers le sud jusqu'à Almery. »

Cugel eut un geste impatient. « En substance, c'est la direction d'où je viens. N'existe-t-il pas d'autre itinéraire ? »

— « Bien sûr que si. Un homme téméraire pourrait choisir de se risquer dans le Désert d'Argent, après quoi il arriverait à la Mer Songane, au-delà de laquelle s'étendent les déserts infranchissables d'une région contiguë à l'Est d'Almery. »

— « Par ma foi, cela ne me semble pas infaisable. Comment puis-je franchir le Désert d'Argent ? Y a-t-il des caravanes ? »

— « Pour quoi faire ? Les marchandises qu'elles transporteraient ne trouveraient aucun acheteur là-bas, et de toute façon les ban-

dits de grand chemin seraient les premiers à se servir. Une escorte de quarante hommes au moins est nécessaire pour intimider ces brigands. »

Cugel sortit de la baraque. Il s'attabla dans une taverne voisine devant une bouteille de vin et médita sur la meilleure façon de lever une troupe de quarante hommes. Les pèlerins, évidemment, étaient au nombre de cinquante-six, non, de cinquante-cinq, maintenant que Voynod était mort ; c'est égal leur compagnie lui rendrait grand service...

Il but encore du vin et continua à réfléchir.

Enfin, il régla son ardoise et se dirigea vers l'Obélisque Noir. Le terme d'« Obélisque » était peut-être impropre, l'objet étant un grand piton de pierre noire massive, se dressant à une trentaine de mètres au-dessus de la cité. A sa base étaient sculptées cinq statues, chacune faisant face à une direction différente et représentant chacune le Grand Initié d'une croyance particulière. Gilfig regardait le sud, ses quatre mains chargées de symboles, ses pieds reposant sur les nuques de suppliants extasiés, avec des orteils allongés et dressés en volutes vers le haut, en signe d'élégance et de distinction.

— « Qui est le Chef Hiérarque de l'Obélisque Noir ? » demanda Cugel à un gardien. « Et où peut-on le trouver ? »

— « Le Précurseur Hulm remplit cet office, » répondit le gardien, puis, désignant une splendide construction voisine, il ajouta : « C'est dans ce bâtiment incrusté de pierreries que se trouve son sanctuaire. »

Cugel s'approcha du bâtiment et, après de fougueuses explications, il fut introduit en présence du Précurseur Hulm : un homme entre deux âges, plutôt trapu et rond de figure. Cugel fit un geste au sous-hiérophante qui l'avait laissé entrer bien à contrecœur. « Retirez-vous, mon message pour le Précurseur est confidentiel. »

Le Précruseur fit un signe ; l'hiérophante s'en alla. Cugel se propulsa en avant. « Puis-je vous parler sans craindre des oreilles indiscrètes ? »

— « Vous le pouvez. »

— « Avant tout, » dit Cugel, « sachez que je suis un puissant magicien. Regardez ! Voici un tube qui projette du concentré bleu ! Et voilà la liste de dix-huit phases du Cycle Laganétique ! Quant à cet instrument, c'est une trompe qui fait parler

les morts ou bien, en l'utilisant d'une autre manière, elle permet la transmission de pensée avec leurs cerveaux défunts ! Et j'ai d'autres merveilles à foison ! »

— « Intéressant, en vérité, » murmura le Précurseur.

— « Ma deuxième révélation est la suivante : il fut un temps où je servis comme préparateur d'encens au Temple des Téléologues, dans une lointaine contrée. Là, j'ai appris que chacune des statues sacrées qui sont construites permettent aux prêtres, en cas d'urgence, d'accomplir des actions censées être celles de la divinité elle-même. »

— « Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? » demanda le Précurseur d'un ton affable. « La divinité, régissant chaque aspect de l'existence, persuade les prêtres d'accomplir de telles actions. » Cugel approuva ce postulat. « Je présume, par conséquent, que les statues sculptées au pied de l'Obélisque Noir ont des vertus à peu près similaires ? »

Le Précurseur sourit. « A laquelle des cinq vous référez-vous en particulier ? »

— « Particulièrement à la statue de Gilfig. »

Les yeux vagues, le Précurseur sembla réfléchir.

Cugel exhiba ses talismans et appareils variés. « En échange de certain service, je ferai don de quelques-uns de ces objets magiques à celui qui pourra me le rendre. »

— « De quel service s'agit-il ? »

Cugel l'expliqua en détail et le Précurseur acquiesça pensivement. « Pouvez-vous me montrer encore une fois vos objets magiques ? »

Cugel s'exécuta.

— « N'avez-vous pas autre chose ? »

Alors Cugel sortit à contrecœur le stimulateur érotique et expliqua la fonction du talisman accessoire. Le Précurseur approuva en hochant la tête, cette fois avec vivacité. « Je crois que nous pourrons nous entendre ; tout se fait selon les désirs de l'omnipotent Gilfig. »

— « Nous sommes donc d'accord ? »

— « Nous sommes d'accord ! »

Le lendemain matin, le groupe des cinquante-cinq pèlerins se rassembla à l'Obélisque Noir. Ils se prosternèrent devant la statue de Gilfig et s'apprêtèrent à commencer leurs dévotions. Soudain les yeux de la statue lancèrent des flammes et sa bouche s'ouvrit.

« Pèlerins ! » fit une voix métallique. « Je vous ordonne de partir ! Vous devez traverser le Désert d'Argent et voyager jusqu'au rivage de la Mer Songane ! Là vous trouverez un fanum (1), devant lequel vous devrez vous mortifier. Allez ! Traversez le Désert d'Argent, faites toute diligence ! »

La voix se tut. Garstang répondit en chevrotant : « Nous t'entendons, ô Gilfig ! Nous obéissons ! »

A ce moment, Cugel bondit en avant. « Moi aussi, j'ai entendu ce prodige ! Moi aussi, je veux être du voyage ! Venez, mettons-nous en route ! »

— « Pas si vite, » dit Garstang. « Nous ne pouvons pas courir en tournoyant et en sautant comme des derviches. Nous aurons besoin de vivres, ainsi que de bêtes de somme. Pour cela, des fonds sont nécessaires. Alors, qui va participer aux frais ? »

— « J'offre deux cents tercès ! » — « Et moi, soixante tercès, toute ma fortune ! » — « Moi, qui ai perdu quatre-vingt-dix tercès en jouant avec Cugel, je ne possède plus que quarante tercès, qui seront le montant de ma cotisation ! » Chacun paya sa quote-part, y compris Cugel, qui versa soixante-cinq tercès dans la caisse commune.

— « Voilà une bonne chose de faite, » dit Garstang. « Je prendrai donc demain toutes dispositions utiles et, le jour suivant, si tout va bien, nous partirons d'Erze Damath par la Vieille Porte de l'Ouest ! »

4 — LE DESERT D'ARGENT ET LA MER SONGANE

DANS la matinée, Garstang, assisté de Cugel et de Casmyre, se mit en quête de l'équipage nécessaire. On les dirigea sur une écurie où ils trouveraient des bêtes de somme. Elle était située dans l'une des zones, à présent vides, que bordaient les boulevards de la vieille cité. Un mur d'argile mêlée de pierres de taille entourait une bâtisse où l'on entendait un concert de cris, d'appels, de rauques mugissements, de grognements gutturaux, d'aboiements, de hurlements et de rugissements. En outre, il se dégageait de là un puissant mélange d'odeurs, où se combinaient celles de l'ammoniaque, du fourrage compressé, d'une douzaine de

(1) Terrain, édifice consacré au culte d'une divinité. (N.D.T.)

sortes de crottins, ainsi qu'un remugle de viande avariée, ce qui formait un tout d'une âcre fétidité.

Les voyageurs entrèrent par un portail dans un bureau qui donnait sur la cour centrale, où des enclos, des cages et des palanques renfermaient des bêtes dont la grande variété stupéfia Cugel.

Le tenancier de cette ménagerie s'avança : un homme de haute taille, à la peau jaune, fortement couturé, privé de son nez et d'une oreille. Il portait une robe de cuir gris, avec une ceinture, et il était coiffé d'un grand chapeau noir en forme de cône aux oreillettes évasées.

Garstang lui exposa l'objet de leur visite. « Nous sommes des pèlerins qui doivent voyager à travers le Désert d'Argent et nous désirons louer des bêtes pour porter nos fardeaux. Nous sommes un peu plus de cinquante et nous prévoyons un voyage de vingt jours aller et retour, auxquels s'ajouteront peut-être cinq jours qui seront consacrés à nos dévotions : puissent ces renseignements vous éclairer sur nos besoins. Bien entendu, nous désirons uniquement les bêtes les plus sûres, les plus laborieuses et les plus dociles dont vous disposiez. »

— « Tout cela est très bien, » déclara le tenancier, « mais mon prix de location est le même que mon prix de vente, aussi avez-vous plus de bénéfice à vous rendre maîtres, en bonne et due forme, des bêtes faisant l'objet de la transaction. »

— « Et quel est votre prix ? » s'informa Casmyre.

— « Cela dépend de votre choix ; chaque animal a une valeur différente. »

Garstang, qui avait examiné avec soin la cour centrale, hocha tristement la tête. « J'avoue que je suis perplexe. Chaque animal est d'une espèce différente et aucun ne semble appartenir à une catégorie bien définie. »

Le tenancier reconnut que tel était le cas. « Si vous voulez bien vous donner la peine de m'écouter, je vous expliquerai tout cela. L'histoire est fascinante jusqu'au bout et vous aidera à vous débrouiller avec vos bêtes. »

— « Alors nous avons double avantage à vous écouter, » fit Garstang aimablement, bien que Cugel donnât des signes d'impatience.

Le tenancier s'approcha d'un rayon, où il prit un in-folio relié de cuir. « Il y a quelque mille ans le Roi Kutt le Fou créa

une ménagerie comme il n'y en avait jamais eu auparavant, par amour du sensationnel et pour stupéfier le monde. Ce fut son magicien, Follinense, qui produisit un groupe unique d'animaux et de monstres, en combinant une fantastique variété de plasmas ; vous en voyez le résultat. »

— « La ménagerie existe depuis si longtemps ? » s'étonna Garstang.

— « Certainement pas. Rien ne subsiste du temps du Roi Kutt le Fou, si ce n'est la légende et le formulaire du magicien Follinense » fit l'homme en tapotant le volume relié de cuir, « où il a décrit sa bizarre systématique. Par exemple... » (il ouvrit l'in-folio) « eh bien... hum. Voici un exposé, moins explicite que les autres, dans lequel il analyse les monstres moitié-hommes et moitié-bêtes. C'est à peine autre chose qu'une brève série de notes :

Gid : *hybride d'un homme, d'un griffon, d'un mollusque, d'un insecte sauteur.*

Déodande : *glouton, basilic, homme.*

Erb : *ours, homme, lézard vert, démon.*

Griouse : *homme, chauve-souris ayant une bonne vue, hoon insolite.*

Leucomorphe : *inconnu*

Bazil : *félidé, homme, (guêpe ?)*

Eberlué, Casmyre battit des mains. « Follinense aurait-il donc créé ces créatures au préjudice de l'avenir de la race humaine ? »

— « Sûrement pas, » répondit Garstang. « Cela semble plutôt une expérience faite par un rêveur désœuvré. Il reconnaît à deux reprises son incertitude. »

— « Je suis de cet avis, dans le cas présent, » déclara le tenancier, « bien qu'il se montre par ailleurs moins dubitatif. »

— « Quel rapport y a-t-il entre les créatures qui sont devant nous et la ménagerie d'origine ? » s'informa Casmyre.

Le tenancier haussa les épaules. « C'est encore une autre facétie du Roi Fou. Il lâcha la harde entière dans la campagne, au grand désarroi de tous. Les créatures, dotées d'une éclectique fécondité, devinrent sauvages, pour ne pas dire féroces, et maintenant elles errent en grand nombre dans la Plaine d'Oparona et la Forêt de Blanwalt. »

— « Alors, qu'avez-vous à nous offrir ? » demanda Cugel. « Nous

voulons des bêtes de somme, dociles et frugales, et non des bêtes curieuses ou des monstres, si intéressants qu'ils soient. »

— « Certains de mes nombreux pensionnaires sont capables de remplir cette fonction, » dit le tenancier d'un ton digne. « Ce sont ceux qui coûtent le plus cher. D'autre part, pour un seul tercès vous pouvez obtenir une ventripotente créature au long cou, d'une extraordinaire voracité. »

— « Le prix est intéressant, » fit Garstang avec regret. « Malheureusement il nous faut des bêtes qui transportent des vivres et de l'eau dans le Désert d'Argent. »

— « Dans ce cas nous devons être plus difficiles. » Le tenancier se mit à étudier son cahier des charges. « Le grand animal bipède est peut-être moins féroce qu'il ne semble... »

Finalement, on fit un choix de quinze bêtes et l'on se mit d'accord sur le prix. Le tenancier les amena à la grille ; Garstang, Cugel et Casmyre prirent possession de quinze créatures mal assorties, qu'ils conduisirent à une allure modérée, à travers les rues d'Erze Damath jusqu'à la Porte de l'Ouest. Là elles restèrent sous la garde de Cugel, tandis que Garstang et Casmyre allaient acheter des provisions et tout ce dont ils avaient besoin.

Le soir venu, tout était prêt. Quand le premier rayon mordoré du soleil annonça l'aube en éclairant l'Obélisque Noir, la caravane se mit en route. Les bêtes portaient les bannes à provisions et les outres d'eau ; les pèlerins étaient tous chaussés de neuf et coiffés de chapeaux à larges bords. Garstang n'avait pu engager de guide, mais il avait obtenu une carte du géographe, laquelle, du reste, ne comportait pour toutes indications qu'un petit cercle dénommé « Erze Damath » et une surface plus grande marquée « Mer Songane ».

Cugel fut chargé de conduire une des bêtes, une créature à douze pattes longue de six mètres, avec une tête d'enfant aux grimaces stupides et un pelage fauve. Cugel trouva cette tâche pénible, car la bête lui soufflait dans le cou une haleine empestée et, plusieurs fois, le serra de si près qu'elle lui marcha sur les talons.

Des cinquante-sept pèlerins qui avaient débarqué du radeau, quarante-neuf seulement prirent la route pour se rendre au fanum sur les rives de la Mer Songane, et ce nombre fut presque immédiatement réduit à quarante-huit. Un certain Tokharin, s'étant écarté de la piste pour satisfaire un besoin naturel, fut piqué

par un scorpion géant et se mit à courir vers le nord en faisant de grands bonds et en poussant des cris rauques. Il disparut bientôt à l'horizon.

La journée se passa sans autre incident. Le paysage n'était qu'une grise étendue sèche et désolée, parsemée de pierres et n'ayant que des ronces comme végétation. Vers le sud il y avait une chaîne de basses collines et Cugel crut apercevoir une ou deux silhouettes qui se tenaient immobiles sur leur crête. La caravane fit halte au crépuscule. Cugel, se rappelant les bandits qui avaient la réputation de hanter ces parages, persuada Garstang de poster deux hommes de garde : Lippelt et Mirch-Masen. Le lendemain matin, ils avaient disparu sans laisser de trace, et les pèlerins connurent la peur et l'angoisse. Ils se groupèrent nerveusement, en regardant de tous les côtés. Dans le petit jour pâle, le désert s'étendait, terne et plat. Au sud, il y avait quelques collines, dont seuls les sommets arrondis étaient en pleine lumière ; partout ailleurs le sol était uni à perte de vue.

La caravane se remit bientôt en route et ils n'étaient plus que quarante-six. Comme précédemment, Cugel s'occupa de la longue bête aux pattes multiples, qui ne trouva rien de mieux à faire ce jour-là que de s'exercer à donner des coups avec sa tête grimaçante entre les omoplates de Cugel.

La journée se passa sans incident ; on eut derrière son dos des lieues que l'on avait eues devant soi la veille. En tête marchait Garstang, s'appuyant sur son bourdon, venaient ensuite Vitz et Casmyre, suivis de quelques autres. Puis les bêtes de somme, chacune avec sa silhouette particulière : l'une, basse et sinueuse ; une autre, grande et bipède, ayant presque une conformation humaine, sauf la tête, petite et ramassée comme la carcasse d'un crabe. Une autre, à l'échine convexe, paraissait bondir ou piaffer sur ses six pattes raides ; une autre avait l'air d'un cheval couvert de plumes blanches. Derrière les bêtes de somme se traînaient les derniers pèlerins, avec Bluner fermant ostensiblement la marche, selon ses principes d'excessive humilité. Quand ils campèrent ce soir-là, Cugel fit apparaître la clôture extensible qui avait naguère appartenu à Voynod et en entoura la caravane.

Le lendemain, tandis qu'ils traversaient une chaîne de basses montagnes, les pèlerins furent attaqués par des bandits, mais ce

ne fut apparemment qu'une escarmouche avec des éclaireurs et la seule victime fut Haxt, qui fut blessé au talon. Cependant, deux heures plus tard survenait une péripétie plus sérieuse. Comme ils passaient au bas d'une pente, un rocher s'en détacha et vint rouler au beau milieu de la caravane, tuant une bête de somme en même temps que le Funambule Evangel Andle et Roremaund le Sceptique. Dans la nuit Haxt mourut aussi, succombant sans nul doute à la blessure d'une arme empoisonnée.

Arborant des mines graves, les pèlerins poursuivirent leur voyage et tombèrent presque aussitôt dans une embuscade que leur avaient tendue les bandits. Heureusement les pèlerins se tenaient sur leurs gardes et ils mirent en déroute les bandits, qui eurent une douzaine de morts, tandis que les pèlerins ne perdirent que Cray et Magasthen.

Il commençait à y avoir des murmures et de longs regards se tournaient vers l'est, dans la direction d'Erze Damath. Garstang ranima les courages défaillants : « Nous sommes des Gilfigites ; Gilfig a parlé ! Nous rechercherons sur les rives de la Mer Songane le fanum sacré ! Gilfig est infiniment sage et infiniment miséricordieux ; ceux qui tombent en le servant sont aussitôt transportés dans le paradisiaque Gamamere ! Pèlerins ! En avant vers l'ouest ! »

Reprenant courage, la caravane se remit en route une fois de plus et la journée s'écoula sans autre incident. Toutefois, pendant la nuit, trois bêtes de somme se détachèrent de leurs longes et décampèrent. Garstang fut obligé d'annoncer un rationnement général.

Au cours de la septième journée de marche, Thilfox mangea une poignée de baies vénéneuses et mourut dans des convulsions. Sur ces entrefaites, son frère Vitz, le discoureur, pris de folie subite, se mit à courir près de la file des bêtes de somme, blasphémant contre Gilfig et crevant à coups de couteau les outres d'eau, jusqu'à ce que Cugel finisse par le tuer.

Deux jours plus tard, la troupe assoiffée arriva devant une source. En dépit des avertissements de Garstang, Salanave et Arlo s'y précipitèrent et burent à grandes lampées. Presque aussitôt, ils étreignirent leurs ventres, hoquetèrent et s'étranglèrent, leurs lèvres devinrent couleur de sable et ils ne tardèrent pas à trépasser.

Une semaine plus tard, quinze hommes et quatre bêtes atteignirent une hauteur d'où l'on apercevait les eaux calmes de la

Mer Songane. Cugel avait survécu, ainsi que Garstang, Casmyre et Subucule. Devant eux s'étendait un marécage, alimenté par un ruisseau. Cugel éprouva l'eau au moyen de l'amulette qui lui avait été donnée par Iucounu et la déclara potable. Ils en burent tous à satiété, mangèrent des roseaux rendus comestibles, sinon savoureux, par la même amulette, puis s'abandonnèrent au sommeil.

Réveillé par un sentiment de danger, Cugel se leva d'un bond et remarqua une agitation menaçante parmi les roseaux. Il réveilla ses compagnons, qui préparèrent tous leurs armes ; mais quel que fût l'être qui avait causé ce remue-ménage, il dut prendre peur et se retira. On était au milieu de l'après-midi ; les pèlerins descendirent vers le rivage désolé pour faire l'inventaire de la situation. Ils regardèrent vers le nord et vers le sud, mais ne trouvèrent aucune trace du fanum. La mauvaise humeur se fit jour. Il y eut une querelle que Garstang ne parvint à apaiser qu'à force de persuasion. Balch, qui était parti explorer la plage, revint très excité : « Un village ! »

Ils s'y précipitèrent tous, pleins d'espoir et d'enthousiasme, mais le village, quand les pèlerins s'en approchèrent, se révéla comme une bien pauvre chose, un amas de huttes en roseaux habitées par des hommes-lézards, qui montrèrent les dents et agitèrent leurs puissantes queues bleuâtres en manière de défi. Les pèlerins s'éloignèrent vers la plage et s'assirent sur les dunes, contemplant le ressac à marée basse de la Mer Songane.

Garstang, affaibli et voûté par suite des privations dont il avait souffert, parla le premier. Il essaya de prendre un ton enjoué. « Nous sommes arrivés, nous avons triomphé du terrible Désert d'Argent ! Il ne nous reste plus maintenant qu'à trouver le fanum, pour y faire nos dévotions ; nous pourrons alors revenir à Erze Damath et notre avenir aura une béatitude assurée ! »

— « Tout cela, c'est très joli, » grommela Balch, « mais où peut bien se trouver le fanum ? A droite comme à gauche c'est la même plage désolée !»

— « Nous devons placer notre confiance en Gilfig, notre guide ! » affirma Subucule. Il tailla une fléchette dans un morceau de bois, la toucha de son ruban sacré. Puis il appela : « Gilfig, ô Gilfig ! Guide-nous vers le fanum ! Pour ce faire j'envoie au ciel une baguette d'orientation ! » Et il lança le bâtonnet en l'air, très haut. Quand la flèche retomba, sa pointe indiquait le

sud. « C'est vers le sud que nous devons voyager! » s'écria Garstang. « C'est vers le sud que se trouve le fanum! »

Mais Balch et quelques autres refusèrent d'obéir. « Vous ne voyez donc pas que nous sommes morts de fatigue? A mon avis Gilfig aurait dû diriger nos pas vers le fanum, au lieu de nous laisser dans l'incertitude! »

— « Mais Gilfig vient vraiment de nous guider! » riposta Subucule. « N'avez-vous pas remarqué la direction indiquée par la flèche? »

Balch éclata d'un rire sardonique. « N'importe quel bâton jeté en l'air doit retomber, en indiquant aussi bien le sud que le nord. »

Subucule recula, horrifié. « Vous blasphémez Gilfig! »

— « Nullement; je ne suis pas certain que Gilfig ait entendu votre requête ou peut-être ne lui avez-vous pas laissé suffisamment de temps pour y répondre. Jetez votre bâton en l'air cent fois de suite; s'il indique chaque fois le sud, je m'empresserai de marcher vers le sud. »

— « Très bien, » dit Subucule. Il invoqua de nouveau Gilfig et lança la fléchette, mais quand elle revint au sol elle était pointée vers le nord.

Balch ne dit rien. Subucule, le visage empourpré, déclara : « Gilfig n'a pas le temps de jouer. Il nous a montré le chemin une fois et a estimé que c'était suffisant. »

— « Je suis sceptique, » dit Balch.

— « Et moi aussi! » — « Et moi aussi! »

Garstang leva les bras en les implorant : « Nous sommes allés loin; nous avons peiné ensemble, ensemble nous nous sommes réjouis, ensemble nous avons souffert et lutté; ne tombons pas à présent dans la dissidence! »

Balch et les autres se contentèrent de hausser les épaules. « Nous ne nous enfoncerons pas à l'aveuglette vers le sud. »

— « Qu'allez-vous faire, alors? Vous diriger vers le nord? Ou retourner à Erze Damath? »

— « Erze Damath? Sans vivres et seulement avec quatre bêtes de somme? Peuh! »

— « Alors dirigeons-nous vers le sud à la recherche du fanum. »

Têtu comme une mule, Balch haussa de nouveau les épaules et Subucule se fâcha. « Soit! Que ceux qui veulent aller dans

le sud se mettent de ce côté-ci, que ceux qui veulent partager le sort de Balch se mettent par là ! »

Garstang, Cugel et Casmyre se joignirent à Subucule ; les autres restèrent avec Balch, formant un groupe de onze, et se mirent à chuchoter entre eux, tandis que les quatre pèlerins fidèles les observaient avec appréhension.

Les onze hommes se levèrent d'un bond. « Adieu. »

— « Où allez-vous ? » leur demanda Garstang.

— « Peu importe. Recherchez votre fanum puisque vous le devez ; nous nous occuperons de nos propres affaires. » Ayant pris brièvement congé, ils se rendirent dans le village des hommes-lézards, où ils massacrèrent les mâles, limèrent les dents des femelles qu'ils habillèrent d'oripeaux en joncs tressés, et s'installèrent comme des seigneurs dans le village.

Entre-temps, Garstang, Subucule, Casmyre et Cugel voyageaient vers le sud en suivant la côte. A la tombée de la nuit ils établirent leur camp et dînèrent de mollusques et de crabes. Le lendemain matin ils constatèrent que les quatre dernières bêtes de somme étaient parties. Maintenant, ils restaient seuls.

— « C'est la volonté de Gilfig, » dit Subucule. « Il nous faut seulement trouver le fanum et mourir ! »

— « Courage ! » murmura Garstang. « Ne nous laissons pas aller au désespoir ! »

— « Il ne nous reste que cette solution. Reverrons-nous jamais la Vallée de Pholgus ? »

— « Qui sait ? Allons d'abord faire nos dévotions au fanum. »

Là-dessus, ils se remirent en route et marchèrent pendant toute la journée. Le soir venu, ils s'effondrèrent de fatigue sur le sable de la plage.

La mer étendait devant eux sa nappe toute plate, si calme que le soleil couchant y projetait son image exacte et non un rouge sillage. Des palourdes et des crabes leur procurèrent une fois de plus un maigre souper, après quoi ils s'installèrent sur la plage pour dormir. A un moment donné, au début de la nuit, Cugel fut réveillé par un bruit de musique. S'étant brusquement dressé, il regarda vers l'eau et constata qu'une ville-fantôme venait d'apparaître. Des tours élancées se découpaient sur le ciel, éclairées par des points scintillants de lumière blanche, qui oscillaient len-

tement en haut et en bas, en avant et en arrière. Sur les promenades, des foules joyeuses déambulaient. Les gens étaient vêtus de pâles habits lumineux et soufflaient dans des cornes aux sons harmonieux. Une barge de parade, toute garnie de coussins de soie et mue par une énorme voile de soie pervenche, passa lentement. Les lanternes de la proue et de l'étambot éclairaient le pont où se pressaient de gais lurons : les uns chantaient ou jouaient du luth, d'autres portaient des coupes à leurs lèvres. Cugel brûlait d'envie de partager leurs plaisirs. Il se leva péniblement sur les genoux et les appela. Les joyeux drilles abaissèrent leurs instruments et le regardèrent fixement mais déjà la barge s'éloignait, entraînée par sa grande voile bleue. Bientôt la cité vacilla et disparut, ne laissant à sa place que le sombre ciel nocturne.

Cugel ouvrait de grands yeux dans la nuit. Un chagrin qu'il n'avait encore jamais connu lui serrait la gorge. A sa grande surprise, il constata qu'il se tenait debout au bord de l'eau. Près de lui il y avait Subucule, Garstang et Casmyre. Ils se regardèrent dans le noir, mais ne se dirent rien. Tous les quatre remontèrent la plage et ne tardèrent pas à se rendormir sur le sable.

Tout au long de la journée suivante, ils se parlèrent peu, évitant même de se réunir, comme si chacun des quatre voulait s'isoler avec ses pensées. De temps en temps, l'un ou l'autre regardait à contrecœur vers le sud, mais aucun ne semblait disposé à quitter l'endroit, aucun ne parlait de départ.

Les pèlerins passèrent la journée dans une demi-torpeur. Le soleil se coucha et ce fut la nuit ; mais aucun d'entre eux ne songea à dormir.

Vers le milieu de la soirée, la ville-fantôme réapparut et ce soir-là une fête était en cours. Des feux d'artifice d'une merveilleuse complexité s'épanouissaient dans le ciel : spirales, girandoles, pluies d'étoiles rouges, vertes, bleues et argent. Sur la promenade, il y avait un défilé, avec des filles-fantômes aux toilettes irisées, des musiciens-fantômes aux volumineux accoutrements de couleurs rouge et orange, des arlequins-fantômes qui faisaient des cabrioles. Pendant des heures le bruit de la fête se fit entendre du plus loin de la mer et Cugel s'avança, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pour assister au spectacle. Il ne s'en alla que

lorsque la fête prit fin et que la ville s'effaça. Ses compagnons le suivirent quand il revint sur la plage.

Le lendemain, ils étaient tous affaiblis par la faim et par la soif. D'un ton lugubre, Cugel murmura qu'ils devaient continuer leurs voyage.

Garstang opina du chef et dit d'une voix éteinte : « Au fanum, au fanum de Gilfig ! »

Subucule acquiesça. Ses joues, naguère rebondies, étaient devenues hâves ; ses yeux étaient troubles et voilés. « Oui, » haleta-t-il. « Nous nous sommes reposés ; nous devons partir ! »

Casmyre approuva de mauvaise grâce. « Au fanum ! »

Mais personne ne se mit en route vers le sud. Cugel erra en remontant la plage découverte à marée basse et s'assit pour attendre la nuit. Regardant à sa droite, il aperçut un squelette humain reposant dans une pose assez semblable à la sienne. Cugel tressaillit, se tourna vers la gauche. Il y avait là un deuxième squelette, sans doute plus ancien et qui avait souffert davantage des intempéries. Plus loin, il y en avait un troisième, celui-là réduit à un tas d'ossements.

Cugel sauta sur ses pieds et courut en titubant vers ses compagnons. « Vite ! » s'écria-t-il. « Tant que nous en avons encore la force ! Vers le sud ! Partons, avant de mourir comme ceux dont les os reposent sur ce sable ! »

— « Oui, oui, » marmonna Garstang. « Au fanum. » Et il se leva avec effort. « Venez ! » jeta-t-il aux autres. « Nous partons pour le sud ! »

Subucule se mit debout, mais Casmyre, après une molle tentative, retomba en arrière. « Je reste ici, » dit-il. « Quand vous aurez atteint le fanum, intercédez pour moi auprès de Gilfig ; expliquez-lui que mon extase à surmonté la vigueur de mon corps. »

Garstang voulait rester pour le convaincre, mais Cugel lui montra le soleil déclinant. « Si nous attendons la nuit, nous sommes perdus ! Demain nous n'aurons plus aucune force ! »

Subucule prit Garstang par le bras. « Nous devons partir avant la tombée de la nuit. »

Garstang supplia une dernière fois Casmyre. « Mon ami, mon compagnon, fais un dernier effort. Nous sommes venus ensemble de la lointaine Vallée de Pholgus, nous avons descendu en ra-

deau le Scamander et traversé un désert redoutable. Sur le point d'atteindre le fanum devons-nous nous séparer ? »

— « En route pour le fanum ! » grogna Cugel.

Mais Casmyre détourna son visage. Cugel et Subucule entraînèrent Garstang, dont les joues flétries étaient ruisselantes de larmes ; et ils se dirigèrent d'un pas chancelant vers le sud, le long de la plage, en évitant de porter les yeux sur l'étendue unie et claire de la mer.

Le vieux soleil se coucha en déployant dans le ciel un éventail coloré. Des flocons de nuages dispersés très haut projetèrent des reflets de teinte corail sur l'horizon mordoré. Alors la cité apparut et jamais elle n'avait semblé plus magnifique, avec ses tours accrochant les dernières lueurs du soleil. On voyait des jeunes gens et des jeunes filles sur la promenade ; ils avaient des fleurs dans les cheveux et s'arrêtaient parfois pour contempler le trio qui marchait le long de la plage. Le coucher du soleil pâlit ; des lumières blanches brillèrent dans la ville et des bouffées de musique traversèrent la mer. Longtemps, leur harmonie suivit les trois pèlerins, puis elle s'assourdit au loin et mourut. La mer était vide à l'ouest, reflétant les derniers miroitements ambre et orange.

A ce moment-là, les pèlerins trouvèrent une source d'eau fraîche, auprès de laquelle croissaient des baies et des prunes sauvages. C'est là qu'ils passèrent la nuit. Cugel piégea un poisson et attrapa des crabes sur la plage. Ainsi réconfortés, tous trois poursuivirent leur marche vers le sud, toujours à la recherche du fanum, que même Cugel s'attendait presque maintenant à trouver, si communicative était la foi de Garstang et de Subucule. Pourtant, à mesure que les jours passaient, ce fut le pieux Subucule qui commença à désespérer, à s'interroger sur la sincérité de l'ordre donné par la statue de Gilfig et à douter de la vertu essentielle de Gilfig lui-même. « Qu'y a-t-il à gagner dans cet atroce pèlerinage ? Gilfig doute-t-il de notre foi ? Pourtant nous avons fait nos preuves en participant au Rite Lustral ; pourquoi nous a-t-il envoyés si loin ? »

— « Les voies de Gilfig sont inscrutables, » dit Garstang. « Nous sommes venus jusqu'ici ; nous devons continuer nos recherches sans arrêt ! »

Subucule s'arrêta net, pour regarder derrière lui le chemin qu'ils avaient parcouru. « Voici ce que je vous propose. Elevons à cet endroit un autel avec des pierres, qui deviendra notre fanum ; nous ferons alors nos dévotions. Ayant obéi au commandement de Gilfig, nous pourrons retourner vers le nord et gagner le village où résident nos compagnons. Là-bas, avec un peu de chance, nous pourrons rattraper les bêtes de somme, refaire des provisions et traverser le désert pour arriver, peut-être, une fois de plus, à Erze Damath. »

Garstang hésitait. « Votre proposition mérite d'être retenue. Et pourtant... »

— « Un bateau ! » s'écria Cugel, en désignant la mer. A cinq ou six encablures de la côte voguait un bateau de pêche, propulsé par une voile carrée, soutenue par une longue vergue flexible. Il disparut derrière un promontoire qui s'élevait à moins d'une demi-lieue au sud de l'endroit où se tenaient les pèlerins, et Cugel indiqua alors un village sur la côte.

— « Parfait ! » déclara Garstang. « Ces campagnards peuvent être des Gilfigites comme nous et c'est dans leur village que se situe peut-être le fanum ! Allons voir ! »

Subucule restait hésitant. « Se peut-il que la connaissance des textes sacrés ait pénétré si loin ? »

— « La prudence doit être notre mot d'ordre, » dit Cugel. « Nous devons reconnaître soigneusement les lieux. » Là-dessus, il ouvrit la marche dans un bois de tamaris et de mélèzes, d'où l'on pouvait observer le village qu'il surplombait. Les huttes étaient grossièrement construites avec des pierres noires et abritaient une peuplade d'aspect féroce. On voyait des visages couleur d'argile aux noirs cheveux hirsutes ; de rudes poils noirs hérissaient leurs solides carrures comme des épaulettes. Hommes et femmes avaient des crocs qui saillaient de leurs bouches et parlaient en poussant des grognements. Cugel, Garstang et Subucule reculèrent avec la plus grande prudence et, cachés parmi les arbres, conférèrent à voix basse. Garstang avait maintenant perdu tout courage et n'espérait plus rien. « Je suis épuisé, d'esprit comme de corps ; peut-être vais-je mourir ici. »

Subucule regarda vers le nord. « Je vais revenir sur mes pas pour risquer ma chance avec le Désert d'Argent. Si tout va bien, je reverrai Erze Damath ou même la Vallée de Pholgus. »

Garstang se tourna vers Cugel. « Et vous, qu'allez-vous faire, puisque le fanum de Gilfig reste introuvable ? »

Cugel montra du doigt un embarcadère près duquel quelques bateaux étaient amarrés. « Ma destination est Almery, de l'autre côté de la Mer Songane. Je me propose de réquisitionner un bateau et de faire voile vers l'ouest. »

— « Je vous fais alors mes adieux, » dit Subucule. « Garstang, venez-vous avec moi ? »

Garstang secoua la tête. « C'est trop loin. Je mourrais sûrement dans le désert. Je vais traverser la mer avec Cugel et porter la Parole de Gilfig au peuple d'Almery. »

— « Alors je vous dis également adieu, » fit Subucule en se détournant vivement pour cacher son émotion et il se dirigea vers le nord. Cugel et Garstang suivirent des yeux la silhouette hardie qui s'éloigna et disparut. Puis ils se mirent à examiner le débarcadère. Garstang semblait indécis. « Ces bateaux doivent tenir assez bien la mer, mais « réquisitionner » c'est « voler » : une action catégoriquement réprouvée par Gilfig. »

— « Il n'y a pas de problème, » dit Cugel. « Je déposerai des pièces d'or sur le débarcadère, suivant une honnête estimation du bateau.

Garstang acquiesça, la mine dubitative. « Comment ferons-nous pour les vivres et pour l'eau ? »

— « Disposant du bateau, nous longerons la côte jusqu'à ce que nous puissions trouver des provisions, après quoi nous mettrons le cap sur l'ouest. »

Cette fois, Garstang donna son plein accord et ils allèrent voir de près les bateaux, en les comparant les uns aux autres. Ils fixèrent leur choix sur une solide embarcation de dix à douze pieds de long, avec un grand timon et une petite cabine.

A la faveur du crépuscule ils se faufilèrent vers le quai. Tout était calme : les pêcheurs étaient retournés au village. Garstang monta à bord du bateau et déclara que tout était en ordre pour prendre la mer. Cugel commençait à détacher les amarres quand de sauvages vociférations éclatèrent au bout du quai et une douzaine de robustes villageois approchèrent d'un pas pesant.

— « Nous sommes perdus ! » s'écria Cugel. « Courez pour éviter la mort ou partez à la nage, ce qui serait encore mieux ! »

— « Impossible, » déclara Garstang. « Si c'est la mort qui vient, je veux lui faire face avec toute la dignité dont je suis capable ! »

Et il remonta sur le débarcadère. Ils furent aussitôt entourés par des gens de tous âges, attirés par le remue-ménage. L'un d'eux, le doyen du hameau, s'enquit d'une voix sévère : « Que faites-vous là, à rôder en cachette sur notre quai et à essayer de voler un bateau ? »

— « Notre but est très simple, » répondit Cugel. « Nous dé sirons traverser la mer. »

— « Quoi ? » rugit l'ancien. « Comment est-ce possible ? Le bateau ne contient ni nourriture, ni eau, et il est pauvrement équipé. Pourquoi n'êtes-vous pas venus nous demander ce dont vous avez besoin ? »

Cugel cligna des yeux et échangea un regard avec Garstang. Il haussa les épaules. « Je serai franc. Votre aspect nous a causé une telle frayeur que nous n'avons pas osé. »

La remarque provoqua parmi la foule des rires en même temps que de la surprise. « Nous sommes tous intrigués, » fit l'interlocuteur. « Expliquez-vous. »

— « Très bien, » dit Cugel. « Puis-je parler en toute franchise ? »

— « Bien sûr ! »

— « Certains côtés de votre apparence nous ont donné une impression de barbarie et de férocité : vos crocs saillants, la crinière noire qui entoure vos visages, la cacophonie de votre langage, pour ne citer que quelques détails.»

Les villageois, n'en croyant pas leurs oreilles, se mirent à rire. « Quelle absurdité ! » s'exclamèrent-ils. « Nous avons les dents longues pour pouvoir déchirer les poissons coriaces dont nous nous nourrissons. Nous portons nos cheveux de cette manière pour repousser certains insectes nuisibles et, parce que nous sommes tous plutôt sourds, il est possible que nous ayons tendance à crier. Nous sommes essentiellement une peuplade douce et aimable. »

— « Exactement, » fit le doyen, « et pour vous le prouver nous approvisionnerons demain pour vous notre meilleur bateau et vous aiderons à le mettre à la mer avec nos meilleurs souhaits d'un bon voyage. Ce soir, il y aura une fête en votre honneur ! »

— « Voici un village où règne la vraie sainteté, » déclara Garstang. « Seriez-vous par chance des adorateurs de Gilfig ? »

— « Non, nous nous prosternons devant Yob, le dieu-poisson, qui semble aussi efficace qu'un autre. Mais venez, montons au village. Nous devons nous préparer pour la fête. »

Ils gravirent des marches taillées dans le roc de la falaise, qui aboutissaient sur un plateau illuminé par une douzaine de torches flamboyantes. Le doyen leur indiqua une hutte plus spacieuse que les autres : « C'est ici que vous pourrez vous reposer cette nuit ; j'irai coucher ailleurs. »

Garstang fit de nouveaux compliments sur la bienveillance de cette population de pêcheurs et le doyen inclina la tête. « Nous essayons de réaliser une unité spirituelle. A la vérité, nous symbolisons cet idéal dans le plat de résistance de nos festins de cérémonie. » Il battit des mains. « Préparons-nous ! »

Une grande marmite était suspendue sur un trépied ; un billot et un hachoir étaient disposés là et maintenant, chaque villageois, passant devant le billot, se tranchait un doigt et le mettait dans la chaudière.

Le doyen expliqua : « Par ce simple rite, auquel, bien entendu, nous attendons que vous preniez part, nous prouvons notre héritage commun et notre dépendance mutuelle. Venez, allons prendre la file. » Cugel et Garstang n'eurent donc pas le choix et durent se couper un doigt et le jeter à la casserole avec les autres.

La fête se prolongea dans la nuit. Au matin les villageois furent de parole. Un bateau qui tenait particulièrement bien la mer fut armé ; on le chargea de provisions, notamment de reliefs du festin de la veille.

Les villageois s'assemblèrent sur le quai. Cugel et Garstang leur exprimèrent leur gratitude, puis Cugel largua la voile et Garstang détacha les amarres. Le vent en poupe, le bateau cingla vers le large. Petit à petit, la côte se fondit dans le lointain et les deux hommes furent seuls sur la Mer Songane, entourés de toutes parts du même miroitement métallique de l'eau.

Midi arriva et le bateau voguait dans le vide des éléments : de l'eau en-dessous, de l'air au-dessus : le silence dans toutes les directions. L'après-midi fut long et léthargique, irréel comme un rêve ; et la mélancolie grandiose du couchant fut suivie d'un crépuscule violacé.

Le vent parut fraîchir, et toute la nuit ils cinglèrent vers

l'ouest. A l'aube le vent tomba et, tandis que les voiles pendaient oisivement, Cugel et Garstang purent dormir en même temps.

Par huit fois, ce cycle se répéta. Au matin du neuvième jour, ils aperçurent devant eux la ligne basse d'une côte. Vers le milieu de l'après-midi, ils amenèrent la proue de leur bateau, à la faveur de la marée, sur une large plage blanche. « Sommes-nous arrivés à Almery ? » demanda Garstang.

— « C'est ce que je pense, » répondit Cugel, « mais je ne sais pas dans quelle partie. Azenomeï peut se trouver au nord, comme à l'ouest ou au sud. Si la forêt qui est là-bas est celle qui cache l'Est d'Almery nous ferions bien de passer de l'autre côté, car elle jouit d'une fâcheuse réputation. »

Garstang montra du doigt la côte. « Regardez : un autre village. Si les gens d'ici sont comme ceux de l'autre côté de la mer, ils nous aideront à trouver notre chemin. Venez, allons nous renseigner auprès d'eux. »

Cugel eut un mouvement de recul. « Il serait judicieux de reconnaître l'endroit, comme précédemment. »

— « Dans quel but ? » demanda Garstang. « En l'occurrence nous nous sommes fourvoyés et avons été confondus. » Il ouvrit la marche le long de la plage en direction du village. En approchant ils virent les habitants qui déambulaient sur la grande place : des gens gracieux aux cheveux dorés, qui faisaient entendre des voix aussi douces que de la musique. Garstang alla joyeusement vers eux, s'attendant à un accueil encore plus chaleureux que celui qu'ils avaient reçu sur le rivage opposé ; mais les villageois coururent à leur rencontre et les attrapèrent dans leurs filets. « Pourquoi faites-vous cela ? » s'effara Garstang. « Nous sommes des étrangers et ne vous voulons aucun mal ! »

— « Justement, c'est parce que vous êtes des étrangers, » répondit le plus grand des villageois aux cheveux dorés. « Nous servons le culte du dieu inexorable qui a nom Dangott. Les étrangers sont des hérétiques par définition et doivent être donnés en pâture aux singes sacrés. » Là-dessus ils commencèrent à entraîner Cugel et Garstang sur les galets pointus qui bordaient la plage vers la mer, tandis que de beaux enfants dansaient joyeusement de chaque côté.

Cugel réussit à sortir le tube qu'il avait pris à Voynod et projeta du concentré bleu sur les villageois. Epouvantés, ils mordirent la poussière et Cugel parvint à s'extirper du filet. Ti-

rant son épée, il bondit pour libérer Garstang de ses entraves, mais à ce moment les villageois revinrent à la charge. Cugel utilisa de nouveau son tube et les villageois, frappés de panique, prirent la fuite.

— « Partez, Cugel, » lança Garstang. « Je suis un vieil homme, sans grande vitalité. Prenez vos jambes à votre cou ; mettez-vous à l'abri ; mes meilleurs vœux vous accompagnent. »

— « C'est ce que j'aurais fait normalement, » admit Cugel. « Mais ces gens-là ont stimulé mon esprit de bravade ; sortez donc de votre filet ; nous nous sauverons ensemble. » Une fois de plus, il sema le désarroi avec son jet de matière bleue, tandis que Garstang se libérait, puis les deux hommes filèrent le long de la plage.

Les villageois les poursuivirent en brandissant des harpons. Le premier qu'ils lancèrent transperça le dos de Garstang. Il tomba sans un cri. Cugel fit volte-face, ajusta son tube, mais le charme était rompu, et seule une éjection limpide se produisit. Les villageois levèrent à nouveau leurs armes pour envoyer une deuxième volée ; Cugel lança une imprécation, fit des tours et des détours et plongea sur le sol. Les harpons, passant au-dessus de lui, s'enfoncèrent dans le sable de la plage. Cugel brandit un poing menaçant, prit les jambes à son cou et s'enfuit dans la forêt.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The pilgrims.

GÉRARD TORCK

La longue quête

Le jeune Gérard Torck (24 ans, deux nouvelles publiées dans **Fiction**) s'essaye ici à un genre différent, assez proche de ce que les Américains nomment **heroic fantasy**. C'est là un ton qu'il est rare de trouver sous la plume d'un écrivain français, et c'est ce qui fait notamment le prix de ce conte.

LA pluie, en longues rafales, lissait sa chasuble de fourrure brune. A sa droite, vers l'ouest, grognait une de ces brutales tempêtes d'équinoxe qui, à la pointe de l'hiver, secoue le Pays des Côtes.

Sans prêter attention aux éléments furieux, il suivait inlassablement la trace de son gibier. L'épieu bien calé au creux de l'aisselle, il guidait son étalon par de longues pressions des genoux. Les empreintes du sanglier étaient nettement marquées dans les bruyères encore jaunes.

L'animal fuyait en tentant de pauvres crochets. L'homme savait que le porteur de boutoirs avait atteint l'autre versant et se dirigeait vers la forêt, son dernier refuge.

Il s'incrusta dans l'aine de la colline pour reprendre souffle avant de lancer sa monture vers le sommet pelé. Comme tous les nobles du pays, il montait « à cru ». La tête découverte, ses cheveux roux noués en queue étaient comme torsadés par l'eau qu'il recevait depuis l'aube.

D'un seul jet, son étalon fouilla le sable noir et atteignit le haut de la colline. Autour de lui, une symphonie de jours et d'ombres composait une atmosphère étrange. La forêt, comme une immense phalange de bras dressés et noirs, brisait l'horizon. Avec furie, la mer secouait la racine des falaises. La nuit viendrait dans quelque temps...

Il lécha la pluie salée qui cernait sa bouche. Cette tempête devait être agréable aux Dieux du Nord. Il planta dans le sol son épieu à pointe de bronze pour leur rendre hommage.

« Que les esprits me protègent des charges de la Bête, » pensa-t-il.

Sans transition, le soleil, rouge de son propre hiver, creva comme une bulle à la surface des nuages. Le présage était bon.

Il assena une claque sonore sur la croupe de son cheval. Au triple galop, ils dévalèrent vers la plaine. Il sentait contre sa joue battre la jugulaire de son coursier. Les deux sueurs se mêlaient. A l'ivresse du vent froid vinrent s'ajouter les odeurs de fourrure et de fatigue.

Le sanglier avait laissé un long sillage de broussailles écrasées. La frontière des arbres semblait attendre le chasseur comme pour lui offrir la bête en hommage.

Le traqué n'était plus loin : à travers les feuilles mortes au sol, il se frayait un chemin avec un bruit de ressac. L'homme descendit de cheval, en prenant à deux mains la dure hampe de frêne. Malgré sa tunique et ses bottes épaisses, il frissonna. Le soleil avait fui vers d'autres contrées plus hospitalières. Un léger brouillard disloquait maintenant les formes. L'air glacé amplifiait tous les bruits...

L'animal n'atteindrait pas sa bauge. Sous les crampes de la faim, il avait quitté sa forêt pour dévaster les champs des hommes. L'un d'eux l'avait suivi pour le punir.

Le chasseur fit une large boucle pour revenir sur sa proie... Il déboucha dans une clairière, large cicatrice, parmi les arbres. Le sanglier s'était arrêté au bout de son élan. Ils s'observaient à quelques pas l'un de l'autre. La hure serait énorme... Son souffle court faisait naître d'étranges flammes de brume.

Il ne chargea qu'une fois. L'homme ressentit le choc jusque dans ses bottes. Le frêne n'avait pas cédé. Lorsqu'il retira l'épieu de la gorge, le sang vint jaillir sur ses mains.

Ce rire de femme le souleva comme une lame de fond. Il se mit en garde face à de grands arbres secs. Le silence régnait maintenant. Un faucon creva le crépuscule puis disparut vers la mer.

Elle sortit de l'ombre et vint se planter devant lui, les mains sur les hanches. « Salut, roi Karl ! »

— « Tu me connais ? » demanda l'homme en haussant les sourcils.

— « Bien sûr. » Elle s'approcha de lui et caressa d'un souffle la ligne de ses lèvres. « Tu es roi vers le couchant. Un bien

petit roi : quelques esclaves et beaucoup de murs épais perdus dans une lande déserte. Tu es aussi le premier homme que je vois. Laisse moi me présenter : je suis une jeune... » (elle hésita) « une jeune sorcière. »

Karl planta entre leurs deux corps son épieu. Les Dieux du Nord ne devaient pas l'abandonner.

Elle rit à nouveau. « Ne te tourmente pas, homme roux ! Je t'ai suivi depuis l'aube de ta course. Tu m'as séduite... Je ne te transformerai pas en licorne ailée... grand guerrier ! »

Elle continuait de rire en se moquant de lui. Puis ils ne dirent plus rien et leurs visages devinrent plus graves. Leur rencontre était la volonté des Pères du Nord.

Quelques gouttes de sueur glissaient sur le visage de Karl; elle s'approcha pour les essuyer. Il lui prit les mains et, d'un seul geste, posa ses lèvres sur sa bouche. Il se sentait tendu, vibrant sous la tendresse du désir qui coulait en lui.

— « Ton nom ? »

— « Gwendola, seigneur des hommes. »

Karl la souleva à bout de bras en riant à perdre haleine. Elle paraissait si belle dans sa robe de fourrure blanche, si belle et si fragile...

— « Sais-tu, femme sorcière, que tu m'as fait peur ? Mais approche, Gwendola, que je baise encore tes lèvres. »

Leur baiser fut unique et le vent resta tapi. Leurs vêtements étaient mouillés par les premiers pas de l'hiver mais ils ne ressentaient plus qu'une même attente chaleureuse.

« Sois mienne, Gwendola. »

La sorcière s'écarta légèrement de lui et regarda tendrement son visage aux traits rudes. « Tu oublies, mon seigneur, qui je suis. Regarde ton épieu, regarde ce sanglier à la gorge ouverte sous le ciel. Tu ne parviendras pas aussi facilement à tuer la malédiction qui pèse sur moi. »

Karl se leva brusquement; ses bras nus étaient cernés par deux bracelets de cuivre large. Dans ses yeux gris, il y eut de la colère.

— « Quelle est cette malédiction ? J'ai pisté cette masse de viande rusée pendant des heures, » dit-il en désignant la bête morte. « De par mon amour pour toi, je serai encore plus tenace ! »

— « Mon roi Karl, reste sage. » Elle respira profondément.

« Dans quatre jours, à l'heure où le soleil éclate à l'horizon, je deviendrai araignée — oui, tu as bien compris, je tisserai ma toile pour prendre des proies lourdes comme toi, fortes comme tes muscles. Une longue année, je guetterai par delà ce piège tendu. Au nouvel été, je sortirai de cette enveloppe noire et or, et tout recommencera dès les premières neiges. Karl, attends l'été lourd de ses blés. Attends... »

De rage folle, il prit son épieu et le lança à pleines forces dans un chêne voisin : la hampe vibra longtemps. Il était plus calme. De ses mains carrées il lui prit le visage et hocha la tête avant de répondre : « Non. »

L'obscurité se glissait patiemment entre eux.

— « Je savais que tu refuserais ; c'est mieux ainsi, » murmura la sorcière. « Tu es un barbare, tu traques et tues, mais pour m'aimer il te faudra faire l'Impossible ! Remonte vers le nord par la Voie de l'Empire. Ne t'arrête nulle part. Galope en ayant le vent pour allié. Tu trouveras aux pieds des Montagnes Froides l'eau qui apaisera la soif de la Malédiction. Je t'attendrai dans ces murs que tu vois là-bas. Sois de retour avant la quatrième aube ! Va, pars à l'instant. »

Sans le moindre geste vers elle, il partit au trop lourd de son étalon déjà gorgé de fatigue.

Ainsi commença sa longue quête.

Sous les nuages pommelés de lune, il somnola quelques heures. Son cheval suivait la large route impériale faite de dalles de basalte mal équarries.

La neige le saisit au matin. Il ignora la souple chute des flocons : sa pensée cherchait à retrouver le délicat parfum d'herbes mouillées qu'il avait senti sur les lèvres de la sorcière.

Plus tard, il eut à franchir des landes enneigées où d'étranges pierres hautes parurent lui faire escorte.

Sans inquiétude, il s'éloignait de son domaine et de ses murailles protectrices. Pourtant les temps des dieux en courroux étaient venus et la solitude dans ces terres sans hommes, loin des murailles de granit, était pure folie...

Au matin du deuxième jour, il vit les Montagnes Froides après avoir laissé sur la droite une ville fortifiée, cyclopéenne.

Il avait dormi, mangé dans un douloureux brouillard de fatigue ; le but si proche lui redonna une nouvelle force.

La Voie de l'Empire vint mourir contre les hautes falaises des

montagnes. La source était là : gelée. La glace avait la couleur de l'améthyste. De la pointe de bronze, il fendit cette peau violette. Après avoir rempli sa gourde de cuir, Karl ferma les yeux quelques instants pour se reposer. Il n'eut même pas la curiosité de boire un peu de cette eau mystérieuse.

Le chemin du retour fut une froide souffrance. De hautes rafales de neige l'assaillirent de plein fouet. Comme pour de futurs sabbats, les nuages se rassemblaient aux racines de l'horizon.

Son cheval, les naseaux en sang, mourut dans le milieu du troisième jour. De longues heures de marche le séparaient des murs touffus qui abriteraient leurs caresses.

Une nouvelle nuit plus froide que les précédentes le cerna très vite. Pour alléger sa marche il abandonna son épieu. Et afin de gagner du temps, il quitta la Voie de l'Empire et s'enfonça dans les landes.

La neige lui arrivait jusqu'aux cuisses. La gourde qu'il portait autour du cou pesait comme une éternité... Mais Karl savait que la sorcière le réchaufferait jusqu'au tréfonds de sa pensée.

Il sentit souvent les cristaux de neige griffer son visage ; l'effort pour se relever lui arrachait des gémissements sourds. Les landes livides sous la neige finirent par se perdre dans la profonde forêt, domaine de la sorcière-femme. L'horizon parut incendier les dernières ombres de la nuit.

Le soleil avait depuis longtemps dissous la glace de ses os lorsqu'il aperçut enfin les murs épais.

La porte était lourde ; de larges clous de bronze l'ornaient.

Avec lui, pénétra un jet de soleil. La salle était haute et déserte. Sur un lit de fourrures rares, il vit une longue flaque d'or lacérée d'ombres...

Karl respira à pleins poumons puis, fermant les yeux, se mit en marche vers le fond de la salle.

... Si tard, tant de fatigue...

La toile était déjà tissée.

Chronique littéraire

Le monde de Harry Dickson

par Jacques van Herp

Lorsque ses amis l'entreprenaient, lui reprochant de ne plus écrire, Jean Ray haussait les épaules et répondait invariablement : « Non, j'ai passé l'âge des pensums... » On totalisait alors : deux romans, six recueils de contes, le tout étalé sur à peu près vingt ans... et voilà comment s'accrédita une légende de plus : celle de Jean Ray aussi paresseux dans le domaine littéraire qu'autrefois sur les bancs de l'école.

La vérité était tout autre : Jean Ray avait bel et bien connu les « travaux forcés littéraires »... Journaliste, puis rédacteur en chef, avec tout ce que cela sous-entend d'articles, d'études, d'enquêtes, etc., il trouvait encore le moyen, avant la guerre de 40, d'alimenter les Presses d'Averbode en **Presto-Films** ou **Vlaamsche Filmkens,** et, à partir de 1937, de réaliser toute la partie rédactionnelle de l'hebdomadaire **Bravo,** multipliant informations, jeux, contes, nouvelles, romans d'aventures, dont certains tout à fait dignes de sa plume, comme celui narrant la découverte d'une peuplade d'hommes-jaguars. Dans le même temps, d'abord tous les quinze jours, puis tous les mois au temps de la collaboration avec **Bravo,** il livrait à un imprimeur d'Amsterdam un roman de 180.000 signes, ou son équivalent en nouvelles.

Aussi pouvons-nous dire que l'œuvre de Jean Ray nous apparaît comme un iceberg, dont les 95/100 nous demeurent invisibles. Ne parlons pas d'un recueil de contes inédits, d'un roman retrouvé, première version du **Grand Nocturne,** et qui nous révèle un Jean Ray érotique, négligeons l'œuvre flamande, les anonymes et les multi-pseudonymes, et parlons de ce qui reste : des œuvres que l'on sait pertinemment être de lui, qui furent tirées à quelques milliers d'exemplaires, qu'aucune bibliothèque officielle ne possède, ni en Belgique, ni en France, ni aux Pays-Bas, et dont les « beati possidentes » parlent avec des mines gourmandes, propres à éveiller des pensées criminelles chez les déshérités. Pour tout dire, il s'agit des **Aventures de Harry Dickson,** dont Laffont vient de rééditer huit titres (1) et dont Marabout se propose de publier ultérieurement la presque totalité.

En tout, 99 courts romans, 21 nouvelles et 19 contes, plus 6 romans d'attribution douteuse. Comme contenu : 44 récits fantastiques ou d'ambiance fantastique, 7 romans de S.F., 48 d'aventures policières ou d'espionnage.

Et, sur cette centaine de titres, une dizaine à peine que l'on peut qualifier

---

(1) Œuvres complètes de Jean Ray, tome 4 : **Huit aventures de Harry Dickson,** contenant : **Les mystérieuses études du docteur Drum, La bande de l'araignée, Les spectres-bourreaux, Le fauteuil 27, La résurrection de la Gorgone, La terrible nuit du zoo, Le lit du diable** et **Le temple de fer.**

de médiocres (étant entendu qu'un Jean Ray médiocre serait encore un bon ouvrage sorti d'une autre plume). Et 41 titres très bons ou excellents, ce qui serait déjà remarquable pour une œuvre écrite posément, et devient stupéfiant dans le cas de ces textes abattus au fil de la plume, dans des conditions invraisemblables.

Du reste, l'histoire des Harry Dickson est déjà à elle seule un sujet captivant.

HISTORIQUE DES HARRY DICKSON

Il y eut 178 numéros de **Harry Dickson**, dont 47 mensuels et 131 bimensuels, le premier sorti en janvier 1931, le dernier en mai 1940. Si Jean Ray en demeure le grand traducteur-adaptateur-inventeur, il n'est pas le seul ; on peut trouver trace d'une demi-douzaine d'autres plumes, dont une certainement, deux peut-être, furent d'un écrivain de talent.

Mais qui est Harry Dickson ? Le Sherlock Holmes américain, annoncent les couvertures. C'est exact, à ceci près qu'il ne s'appelait pas Harry Dickson, qu'il n'était pas Américain, et qu'il naquit en Allemagne. Car ce détective, qui habite Baker Street, s'appelait... Sherlock Holmes, et ses aventures furent publiées en Allemagne entre 1905 et 1914. Elles parurent une première fois chez Fernand Allen, de 1907 à 1908, sous le titre **Les dossiers secrets du Roi des Détectives.**

Quand, en 1930, un éditeur gantois résolut de les reprendre, le problème se posa du changement de nom, si l'on voulait éviter des contestations avec les héritiers de Conan Doyle. Ce fut Jean Ray qui tint le détective sur les fonts baptismaux. Dans **Les dossiers**, Sherlock Holmes apparaît flanqué d'un jeune disciple, Harry Taxon. Celui-ci céda au maître son nom à peine modifié, lui-même devenant Tom Wills, comme le jeune pickpocket apparu dans **Le fiancé disparu...**

Dès l'abord, Harry Dickson faillit succomber sous les coups de son traducteur. Celui-ci connaissait peut-être l'allemand, mais à coup sûr pas le français, et, les typos hollandais en rajoutant, il est impossible d'imaginer plus beau charabia :

Il ne parvint pas à échaffauder une thèse soutanable, et c'est à peine s'il toucha aux mets préférés que sa bourgeoise lui avait préparés à dîner. (n° 9, p. 10, col. 2)

Sussé-je seulement si l'assassiné est oui ou non le lord ? (...) D'après le signalement, cela se peut. Ce serait un ignoble truc, si en réalité on avait fait disparaître le cadavre. (n° 9, p. 13, col 1)

Puis il s'en retournait auprès du lord qu'il intrua avec infiniment de précautions du revoir de son fils. (n° 9, p. 31, col. 2)

Ce sont là quelques exemples pris au hasard, mais ils ne sont pas les seuls, loin de là, il en résulte, à la lecture, comme une sorte de poésie involontaire, cocasse, saugrenue, propre à charmer les surréalistes. La plus grande victime n'est pas la langue française, mais Harry Dickson lui-même. Il se révèle choquant, presque obscène :

Harry Dickson mena la belle dame dans le salon de réception auprès de son amant, auquel il l'accoupla. (n° 9, p. 31, col. 2)

Quant à ses propres mœurs... Il minaude, dans le n° 8, et se livre à d'étranges aveux dans **Le secret du gobelin** (n° 5) :

Tu es un beau brin de garçon, Tom ; un peu trop musclé, mais cela n'a pas d'importance. En tout cas un visage rose... Hm, hm... enfin un beau garçon, comme je l'ai dit.

Maître, il me semble que nous voguons aujourd'hui dans une direction peu habituelle, riposta Tom, devenu un peu timide et gêné. (p. 8, col. 2)

Sous la plume de Jean Ray, Tom Wills aura une vie sentimentale bien remplie et orthodoxe, tout comme son maître.

On comprend un peu l'opinion de Jean Ray :

J'aurais dû, proprement, les traduire, mais c'était tellement mauvais que j'ai inventé pour mon compte.

Seulement, lorsque les récits allemands ont été correctement traduits, ils se révèlent souvent intéressants, soit sur le plan policier, soit encore par un climat saugrenu, démentiel, ou un humour noir qui n'est pas méprisable.

Ainsi **L'école pour meurtriers à Pittsburgh** (n° 6) et **Autour d'un trône** (n° 41) rapportent, l'un la découverte, authentique, d'une école du crime, qui se tenait à New York, l'autre le massacre du roi Alexandre et de la reine Draga dans le Konak de Belgrade. **La Femme à quatre faces** (n° 20) se situe dans la Vienne souterraine qui fera la fortune du **Troisième homme.** Dans **Le docteur criminel** (n° 34), on voit un professeur, Fist ou Tist, voler le sous-marin Triton. Anticipation : ce fut le Signor Angelo Belloni qui, le 4 octobre 1914, vola un sous-marin à La Spezia.

L'humour macabre apparaît dans **Un cadeau de noces horrible** (n° 8). Une jeune fille, dont le fiancé a disparu, reçoit une lettre et un colis. La lettre dit :

Vous attendez pour demain la main et le cœur de Ralph Devonhead. Votre vœu sera exaucé. Les voici !

Le saugrenu et l'insolite se rencontrent par exemple dans **Le secret de la jeune veuve** (n° 70) où, dans une pile creuse du pont de Greenwich, se tient un marchand de cadavres, offrant les noyés qu'il releva dans le fleuve.

Mais ces récits purement traduits sont rares, car, dès le n° 13, nous voyons les textes allemands subir tous les avatars : traduits fidèlement, adaptés, adaptés librement, ou, purement et simplement, remplacés par des textes nouveaux, s'occupant simplement de justifier l'image de la couverture.

Et, parmi ces anonymes, un se détache : l'inventeur du Professeur Flax.

LE PROFESSEUR FLAX

Avec le n° 18, **Harry Dickson** devint bimensuel ; c'était **Le Professeur Flax, monstre marin** qui inaugurait la nouvelle série. La lutte entre Dickson et son démoniaque adversaire se prolongera durant six numéros (18, 19, 21, 22, 26, 27). Flax ne reparaîtra plus par la suite, mais Jean Ray lui donnera une fille, Georgette Cuvelier, et entre elle et Harry Dickson se liera une étrange haine amoureuse.

On serait tenté d'attribuer à Jean Ray la paternité de Flax, mais il n'en est rien. Certes, nous avons ici un auteur qui écrit en français, et les seules fautes d'orthographe sont celles des typos hollandais, métamorphosant **Guy** en **Guij** et **bijoux** en **byoux.** Mais l'écriture, le style, la couleur sont autres que chez Jean Ray ; nous pénétrons dans un univers sans rapport avec ce qui précède ou avec celui qu'imposera Jean Ray. Flax nous introduit dans le monde du **serial,** et chaque récit se découpe aisément en deux épisodes : dans le premier Flax triomphe, dans le second c'est le tour de Harry Dickson. Le récit ne traîne pas, il ricoche d'Europe en Amérique, passe par le Magreb, les Balkans, rebondit en Chine et dans la mer des Philippines, met l'Inde à feu et à sang et trouve sa conclusion en Angleterre.

Nous quittons le domaine du possible, et même du fantastique, pour celui du mythe. Flax n'est pas un vulgaire bandit, il est une entité, la pure incarnation du mal et non un être malfaisant et individualisé :

Je garde prisonniers dans cette forteresse la princesse anglaise, le vice-roi de l'Inde et deux généralissimes anglais.

(...) **Quand vos os seront rongés par les chiens, Dickson, je serai monté sur un trône que les monarques d'Europe et d'ailleurs m'envieront. Et ce sera là... le triomphe du crime ! La grande victoire du mal !** (n° 26, p. 25, col. 1)

Cet accent de démesure, nous ne le retrouverons plus par la suite. Les criminels géniaux de Jean Ray seront d'ambitions plus modestes, s'ils apparaissent plus complexes. Quant aux incarnations du mal, elles apparaîtront, mais ceux qui les seront ignoreront leur sort et lutteront contre cette puissance qui les habite.

Savant génial et fou, Flax veut dominer le monde, et peut raisonnablement l'espérer : il change de visage à volonté, ses repaires jalonnent la planète, captif il hypnotise ses gardiens, il manie l'électricité et la foudre et, au besoin, il anime les morts.

Il est aisé de déceler tout ce qu'il doit à Fantômas : la jeune fille liée sur une cloche, et dont les marteaux du carillon écraseront la tête ; les empreintes digitales volées ; le sosie prenant la place de Flax sur l'échafaud... Autant de réminiscences jetées là en passant, car l'esprit est autre que chez Allain et Souvestre. Jamais Fantômas n'eut l'idée d'attaquer l'Inde et de la défendre à la fois, dans l'espoir de s'en faire couronner empereur...

Quel est cet auteur inconnu ? On ne sait. Malgré soi on pense parfois à Gustave Le Rouge, sans pouvoir trouver de justifications... Et il est un autre anonyme encore, celui qui rédigea **Les douze cœurs morts**, où se conjuguent l'horreur, le fantastique et la parodie...

Jean Ray traduira quelques textes, en adaptera d'autres, les marquant de sa griffe. Il apparaît la première fois avec **L'ermite du marais du diable** (n° 37) très inspiré du **Chien des Baskerville**. Deux autres policiers encore : **La veuve rouge** (n° 50) et **Le signe de la mort** (n° 53). Puis, à partir du n° 63, il est seul. Désormais il sera Harry Dickson. Et, quand il fera défaut, on se bornera à rééditer textuellement les traductions parues chez Laven trente ans plus tôt.

HARRY DICKSON,

FILS DE JEAN RAY

On a dit des **Harry Dickson** qu'ils sont du Jean Ray à l'état brut, pur, démentiel, d'une liberté totale. Pour d'autres, l'auteur s'y trouve bridé, muselé, empêtré d'interdits et de chaînes diverses. Les deux jugements sont pareillement excessifs, mais recouvrent chacun une large part de réalité.

Il faut, pour bien juger, se représenter Jean Ray écrivant son **Harry Dickson**. D'abord, il a essayé d'en retarder le plus possible l'échéance, il renâcle devant son pensum : quatre-vingts pages dactylographiées, qui doivent tomber tous les quinze jours. Tous les mois dans les derniers temps, mais alors il lui faut remplir hebdomadairement les colonnes de **Bravo**. Impossible de se dérober plus longtemps, il lui faut brosser une intrigue plus ou moins policière, originale, dont l'intérêt doit aller crescendo, avec, si possible, un coup de théâtre final, de manière à captiver l'attention du lecteur jusqu'à la dernière ligne.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là une servitude passablement atroce, propre, à la longue, à dégoûter des lettres. C'est le calvaire vécu des feuilletonnistes astreints à leurs trois cents lignes quotidiennes, et qui tous finissent par haïr et vomir leur métier.

Onze heures. Jean Ray s'assied devant sa vieille machine, aux caractères écrasés par l'usage, à la frappe un peu désordonnée, mais dont il ne veut pas se séparer. (**Je ne veux pas me séparer de ma machine. Elle est bien vieille maintenant, mais elle me connaît, elle travaille pour moi. Avec une autre, je suis incapable d'écrire une ligne.**)

A sa droite, une pile de feuilles vierges. Dans quatre heures, tout doit être terminé, il faudra maintenir le rythme de vingt pages **inventées** à l'heure.

Parfois, Jean Ray tire de sa poche et lisse quelques torchons de papier, dos d'enveloppes, factures, faire-part, couverts d'un gribouillis au crayon ; fragments de plan, bribe de description, esquisse d'intrigue...

Mais le plus souvent il s'assied, le cerveau vide, sans idée préconçue. Il prend une dernière fois en main la couverture allemande, l'examine attentivement. Il doit l'introduire de toute force dans son récit, et l'on peut dire que, très souvent, le **Harry Dickson** se crée à partir de ce dessin naïf, qui impose une directive générale à l'intrigue.

Il est temps, la première feuille est glissée sous le rouleau, les doigts se posent sur les touches. **(Je me mettais à la machine à écrire qui, probablement, faisait cela toute seule, et moi je n'y étais pour rien, je pratiquais l'écriture automatique.)**

En fait Jean Ray écrit sous la dictée. Tout auteur connaît bien cette voix intérieure et capricieuse qui conte si vite qu'il est malaisé de la suivre, et que les doigts s'embrouillent sur le clavier. Tant qu'elle est là, tout est facile, les phrases se déroulent harmonieuses, colorées, le récit s'enlève, le dialogue sonne juste. Qu'elle se taise... nous voilà ahanant sur le pensum, nous empêtrant dans des phrases plates, exposant les nécessaires transitions, les scènes indispensables, qui demeurent lourdes et en grisaille. Tant pis, on allégera et on remaniera à la relecture...

Mais Jean Ray ne relira pas, il livre à l'éditeur son premier jet, avec tout ce que cela comporte de scories et de bourbe. Pas le temps d'essuyer la crasse de son encre, pas même la possibilité de se relire, car, à mesure que la phrase se développe, elle tombe derrière la machine et masque le texte déjà écrit... Aussi la ponctuation devient erratique et aberrante, verbes et adjectifs s'accordent régulièrement avec le dernier substantif, et tant pis pour la grammaire et le sens ! Si le mot propre fait défaut, un à peu près le remplace. Pas le temps de se lever, de chercher, d'ouvrir un dictionnaire, ou simplement de méditer une phrase. Les feuilles doivent s'empiler à leur rythme mécanique. Le miracle est que, le plus souvent, la phrase coule avec splendeur. Jean Ray étant de ces écrivains de race qui possèdent ce qui ne s'apprend pas : le sens et l'harmonie de la phrase, et dont les péchés contre la langue la servent encore.

Trois heures du matin. Le démon intérieur prend congé, se rendort pour une quinzaine. Jean Ray rassemble les feuillets, les tasse méthodiquement, ce matin encore le paquet partira pour Amsterdam. Et là, que les typos s'en donnent à cœur joie, qu'ils écrivent : **Je veux dure te vous faire une confedance,** ou encore qu'atteignant à la poésie involontaire, ils fassent de « là béait une étrange **ouverture** », « là béait une étrange **aventure** », **Jean Ray** n'en a cure, il ne se relira pas, il n'ouvrira plus les brochures, sinon dans quelques années. Et alors, nous l'échappons belle. Ce jour-là, il annonce à son ami et disciple Roger d'Exsteyl : **« J'ai là d'anciennes histoires policières, je te les donne. Tu n'as qu'à les remettre un peu au goût du jour, et va les placer à droite ou à gauche, sous ton nom si tu veux... »** Mais le premier éditeur populaire contacté refusa avec horreur : pensez, de telles invraisemblances !

LE CADRE

Avant Jean Ray, Harry Dickson se dispersait. Ecartons sa lutte avec Flax ; il reste qu'il enquête en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Europe centrale, aux Pays-Bas, en Russie, en Afrique du

Sud... Désormais, il se tiendra confiné dans les Iles Britanniques, et, s'il en sort, c'est bien que la couverture allemande l'y contraint, qu'elle le présente soit dans un souk algérien, soit dans une gare de la Russie tsariste. Et encore... Jean Ray arrivera, dans **La tente aux mystères,** à faire tenir la Stamboul d'Abdul-Hamid dans la cave d'un pub. Car, désormais, **Harry Dickson** c'est Londres, la ville géante que Jean Ray connaît depuis ses onze ans, où, vers 1920, il fut conseiller en fantastique d'un bouquiniste, toujours vivant et collectionneur de **Harry Dickson.**

Mais, de Londres, Jean Ray ne nous peindra pas le West End, les lumières de Piccadilly ou du Strand. Quand Harry Dickson quitte Baker Street et plonge dans le **fog,** c'est pour gagner le Londres de la dèche et de la misère : Limehouse, Whitechapel, Poplar, Isle of Dogs, Ellen Street, Commercial Street, Shadwell, Houndsditch et ses filles à matelots, ou Rotherhite « qui sue le crime rouge et noir ».

Un Londres en partie disparu sous les bombes, réinventé à partir de souvenirs, mais bien réel. Alain Resnais a pu en prendre des centaines de photographies illustrant les lieux hantés par Harry Dickson. C'est cependant une ville en dehors du temps et de l'espace, toujours noyée de **fog,** secrète, repliée sur d'étranges quartier et des secrets plus étranges encore... C'est la ville où tout est possible, le lieu géométrique de mystère, de l'étrange, de l'insolite.

Ville des sociétés secrètes, on y retrouve les Irlandais du Shamrock sanglant, la Rose Blanche qui renoue avec les traditions du Vieux de la Montagne, les Chevaliers de la Lune, association asiatique visant à la domination universelle, et dont le chef n'est pas Fu-Manchu mais le Premier Ministre de Sa Majesté. Ailleurs, rôdent les trafiquants de femmes, les adorateurs du Diable, les Chinois envoûteurs, serviteurs du Lézard, les hommes-tigres, les hommes-singes, et des Thugs en quête de sacrifices humains.

Dans un temple rond, dallé d'étoiles, tourne le char de Jaggernaut ; ailleurs se dissimule la statue du Dieu Kawang, rendant fou qui la contemple, et la meurtrière idole des Adorateurs de la Lune.

Qu'on ne se hâte pas de crier à l'invraisemblance : les sorcières anglaises existent toujours, célèbrent leur culte, se font photographier par **Life.** Et, le 10 mai 1941, après le Grand Blitz, on trouva au 43 York Terrace, à Regentspark, les corps des membres du « Groupe pour le Sacrifice et le Service », 99 personnes adorant la lune sous un toit de verre. Jamais on ne parvint à établir pour quelle raison ils se réunissaient, et pourquoi en ce lieu précis...

LES RECITS D'AVENTURES

Harry Dickson étant un détective, Jean Ray devait bien l'entraîner dans des aventures policières et d'espionnage. Il le fait, mais sans trop de conviction, cherchant partout une échappée vers autre chose : le fantastique, ou ce penchant inavoué, et énergiquement nié, du roman réaliste à la Dickens, qui lui permet en trois phrases de brosser un décor ou de situer une atmosphère. Et là, il est maître :

Ce n'était pas tout à fait la campagne et ce n'était plus la banlieue. Ici et là, des maisons pauvres avaient été bâties. Elles s'étaient hâtées de devenir aussi pauvres et aussi misérables que possible...

Le fog est sur Londres... noir, jaune et gras. C'est à peine si l'on voit les réverbères aux triples manchons à incandescence. Les hautes et puissantes lampes électriques semblent de pauvres lunes, perdues dans les nuées. Les fenêtres sont invisibles. Les passants avancent avec des mouvements désespérés de nageurs.

On pense irrésistiblement à Simenon. Chez tous deux apparaît le même goût des heures indéfinies, de la pluie, du pavé gras, des maisons lépreuses, et une identique puissance d'évocation. Ainsi qu'un même refus à jouer le jeu du policier classique.

Nous sommes à l'époque du roman problème, des alibis montés et démontés toutes les dix pages. Comme Simenon, Jean Ray lui tourne le dos, plus sensible à la peinture du cadre de l'action et des personnages qui s'y meuvent. Ce n'est pas qu'il soit incapable d'autre chose, seulement le jeu policier ne l'intéresse pas. Il le joue parfois, mais pas longtemps. Ainsi, **Les spectres bourreaux** commencent par un crime en local clos. Là où un auteur réellement policier passerait un tiers du volume en commentaires et explications, Jean Ray règle la question en dix lignes, claires, péremptoires, et prouvant que s'il lui plaisait.... Aussi lui pardonnera-t-on de piétiner joyeusement les saints commandements de van Dine, comme, par exemple, quand il dote le voleur de **L'affaire du Pingouin** d'un lézard afghan ailé qui lui permet de se jouer de toutes les murailles.

Ce que veut Jean Ray, c'est entraîner le lecteur dans un milieu insolite, y faire défiler des personnages pittoresques et ouvrir les armoires pour en tirer les squelettes dissimulés depuis des générations.

Ou alors camper un malfaiteur adroit et sympathique et le lancer dans des aventures sereinement immorales. Comme dans **X-4,** où le jeune sergent du Yard, George Casters, grand admirateur de Harry Dickson et lancé à la poursuite de voleurs de bijoux, décide de travailler pour son propre compte. Il dupera le Yard, dupera Harry Dickson pendant un temps, sera arrêté, mais s'évadera. Et tout porte à croire que ce fut avec l'appui de l'Intelligence Service, heureux d'embrigader pareille recrue...

Nous voilà amenés au roman d'espionnage, moins narquoisement traité que le policier. Visiblement l'auteur y est à l'aise. Mais il le considère étrangement. D'une part nous avons des fonctionnaires du renseignement, calmes, méthodiques, visant à passer inaperçus, accomplissant posément leur mission, très semblables à ce que nous apprirent les révélations de ces dernières années.

Et puis, en face, les espions romantiques, échevelés, les bandes internationales vendant les secrets au plus offrant, et les entreprises démesurées : établir en Angleterre une base de sous-marins allemands (1) ; installer dans les vieux égouts du XVIIIe un standard téléphonique permettant de surprendre toutes les conversations officielles ; submerger Londres de vapeurs toxiques en utilisant les égouts et la distribution du gaz ; fournir tous les épiciers anglais d'un thé imprégné de microbes virulents et résistant à l'ébullition. Ce dernier coup est inspiré par la patrie des Borgia.

Mais le plus démentiel de ces espions ne se trouve pas dans **Harry Dickson.** C'est le professeur Grabow de **Minotaur de Robot.** Il construit près de Londres une réplique du labyrinthe de Crète, hanté par un robot à tête de taureau. Les yeux en sont des phares infra-rouges, qui, en 1940, guident les escadrilles allemandes...

Ici Jean Ray se révèle réellement libre, aucune contrainte ne pèse sur lui, et il se montre étourdissant d'invention. Non seulement il exploite des thèmes et des genres qui ne trouveront leur plein épanouissement que vers 1955, mais, avec trente ans d'avance, il bat James Bond sur le plan des gadgets. Car là Jean Ray n'a rien à apprendre : voici le parapluie à chloroforme (n° 143), le masque à gaz de la taille d'un morceau de sucre (n° 106),

(1) Ce sujet ne revient pas moins de quatre fois. On sait que Jean Ray déclarait avoir eu comme matelots des anciens des U-booten. Ne s'agirait-il pas d'idées avancées par eux ?

la sarbacane miniaturisée qui vous permet, d'un accès de toux, de supprimer votre vis-à-vis, et le soulier qui se transforme en colt (n° 86), et cet admirable veston, matelassé de fulmi-coton, qui vous éparpille à la première tape amicale (n° 88).

Mais, si maître que soit Jean Ray de tels sujets, s'il s'amuse et nous amuse en les contant, il est partout visible que son imagination l'emporte ailleurs, vers la S.F. et le fantastique.

LES RECITS FANTASTIQUES

C'est ici que Jean Ray se révèle le plus muselé : il ne lui est pas permis de se donner libre cours. Les sociétés secrètes, les cultes étranges, les espions, d'accord... Les céramistes de Launton sacrifiant de jeunes enfants pour obtenir le merveilleux éclat de leurs porcelaines imitées de Chine... soit. Mais qu'un comparse soit réellement l'Esprit du feu et se mue en une colonne de flammes, où allons-nous ?

Passe encore pour la science-fiction : un robot lamé d'argent, un savant imaginant des maux sans nombre, la construction en Rhénanie de fusées destinées à détruire Londres, un rayon de la mort, nous voulons bien l'admettre. Mais rien qui puisse choquer le bon sens de nos lecteurs. Que Lady Heathfield, assoiffée de sang, en vienne mendier chez un boucher kasher, cela peut encore s'admettre. Mais que la Mort puisse hanter Bantam House, y boire le sang des belles infirmières de Londres et greffer des lambeaux de chair sur ses os ! Que la Gorgone change en pierre ses victimes, et que les Indiens enlèvent des victimes pour les offrir à Gurrhu, le dieu venu du ciel ! Non, c'en est trop. Faites-nous du fantastique à la manière de **La chambre 113,** discret, un brin narquois... Ou alors que vos histoires trouvent toutes leur explication rationnelle.

Docilement, Jean Ray s'exécute, et il démontera ses prodiges. Magnifiquement parfois, comme dans **Les mystérieuses études du Docteur Drum.** Mais le plus souvent par le biais de la suggestion, de l'hypnotisme, des plantes hallucinogènes. Quand tout bonnement il n'oublie pas ses explications. Quels sont ces morts qui enlèvent Tom Wills et Harry Dickson dans **Le mystère de la forêt** ? Et dans **La terrible nuit du zoo,** les Girrits sibériens, les morts lycanthropes, ne sont que des malades victimes de leur imagination. N'empêche que l'un d'eux reçut une balle blindée en pleine tête et ne s'en porta pas plus mal...

Je crois qu'en pareilles circonstances, le subconscient de Jean Ray lui joua un bon tour. Il souffrait de voir massacrer un remarquable récit fantastique, et, par ce biais, rendit vaine l'explication rationnelle.

Laquelle du reste fait franchement défaut dans les plus remarquables récits : **La résurrection de la Gorgone, L'Esprit du feu, Le lit du diable, L'énigme du Sphinx, La rue de la tête perdue, Le studio rouge.**

Et là, sans équivoque, apparaît une étonnante parenté avec Lovecraft.

LOVECRAFT

Les **rencontres** de Jean Ray et Lovecraft, quasi inexistantes dans l'œuvre signée, abondent ici. Je dis rencontre et non imitation, ou inspiration. Et pourtant les faits sont troublants...

Le temple de fer a pour point de départ cette légende courant dans Londres d'un temple secret où Dacoïts, ou Thugs, ou membres des Tongs, célèbrent des sacrifices humains.

Mais si, dans les profondeurs du Pays de Galles, rougeoie une statue de Moloch où des Indiens nus précipitent leurs victimes, la réalité est plus terrifiante que la légende.

Le temple de fer est l'œuvre de Gurrhu, un « extra-terrestre » (le mot y est) qui y fait célébrer des rites sanglants et cruels et médite de maîtriser le monde.

Sa tête était colossale. Les bras : horribles ! Tandis que les jambes étaient comme atrophiées et ne lui permettaient que de ramper. Le corps même avait une consistance flasque et, en même temps, résistante, comme le cuir bouilli. Une perpétuelle viscosité en suintait, ce qui permet à l'être de séjourner dans des températures atroces, même dans la flamme. (p. 20)

Gurrhu lui-même semble avoir peur. Et mes serviteurs affirment qu'un être presque semblable à lui, mais autrement effroyable, hante ce monde, erre autour du temple de fer. (p. 21)

Derrière le Moloch en feu une forme se précisa, si effroyable que Dickson voulut fermer les yeux pour ne pas la voir.

Elle était, presque en tous points, pareille à Gurrhu, mais plus grande encore, et pourvue de bras qui ressemblaient à des tentacules de calmar. (p. 28/29)

C'est elle qui tuera Gurrhu et détruira le temple.

On songe à **L'appel de Cthulhu.** Tout y est : l'extra-terrestre venu des étoiles, le culte primitif, orgiaque, les sacrifices humains, jusqu'à la sonorité des deux noms Cthulhu et Gurrhu.

Même rencontre avec **Le secret du Sphinx :**

Le Sphinx a existé (...) une sorte de démiurge, né d'on ne sait quel caprice des cieux et de la Terre. (p. 25)

Les nécromans égyptiens (...) réduisaient des créatures complètes, au centième, au millième de leur volume, mais en leur conservant la vie.

Et le monstrueux Sphinx vivant, ils en firent une minuscule figurine verte. (p. 25)

Tout à coup une haute flamme jaillit hors du bain où la figurine restait plongée. Gripary (...) vit une puissante colonne de fumée verte monter au plafond, et au fond de ce nuage, une énorme figure menaçante le regarder. (p. 29/30)

Cette fois on se rapproche du **Cas de Charles Dexter Ward,** avec ses cadavres réduits en « sels » par les nécromants, et évoqués dans une crypte fumeuse.

Ailleurs, c'est le climat de Lovecraft que l'on retrouve. **Le lit du diable** situe sous l'Ecosse un royaume souterrain où des Assyriens, vieux de millénaires, prolongent une vie hasardeuse, adorent un Baal mi-homme mi-crapaud, et lui offrent ses sacrifices humains.

Quant à **La rue de la tête perdue,** elle est sans doute bien le plus étonnant **Harry Dickson** fantastique. La petite ville de Harcester s'y voit livrée au massacre général, à l'incendie, au carnage. C'est dans un embrasement général que fuient les trois sœurs Jason, quittant cette région maudite enfermant un temple secret dédié à Baal. Elles fuient en vain, car, certains jours, Mathilde Jason devient Baal lui-même. Et elle meurt quand le dieu surgit en elle, grandit jusqu'à déchirer cette enveloppe humaine.

Que dire de tous ces rapprochements ? Qu'ils sont le fait du hasard, et rien de plus. **Le temple** fut publié en 1935, et **Cthulhu** en 1938, **Le Sphinx** en 1940 et **Le cas Ward** en 1941. Jean Ray n'a pas connu l'œuvre de Lovecraft avant sa traduction vers 1950.

Quant à Lovecraft, **Cthulhu** fut écrit en 1926 et **Le cas Ward** en 1928 ; il a ignoré les textes de Jean Ray comme Jean Ray ignora les siens.

Dès lors, il est admirable de voir comment ces deux esprits, à la fois pareils et opposés, dont les mythologies diffèrent en tout, dont l'attitude vis-à-vis du surnaturel ou du supranaturel n'a rien de comparable, en viennent à inventer séparément, sinon les mêmes mythes, du moins les mêmes manifestations, les

mêmes mécanismes de l'enchantement romanesque.

La clé de cette énigme doit sans doute se trouver dans le mécanisme de l'invention poétique, dans les richesses enfouies dans l'inconscient collectif de l'humanité, qui font que chacun modèle ses phantasmes à partir d'archétypes communs.

Et puis, et très prosaïquement, il y a sans doute influence d'une œuvre tierce : celle de William Hope Hogdson. Œuvre que connaissait Jean Ray, et auteur en qui Lovecraft voyait son maître.

JULES VERNE

Jean Ray ne doit rien à Lovecraft, mais il ne s'est pas fait faute d'emprunter à d'autres : à Gaston Leroux le trocard de **La poupée sanglante** pour **La maison hantée de Fulham Road,** à Maurice Leblanc la maison double de **La demeure mystérieuse** qui devient **La maison aux hallucinations.**

Comme on venait de projeter le film de Maurice Cloche : **Ces dames aux chapeaux verts,** l'aînée des princesses Thâri-Wuhu, prêtresses du Wuhu, sera baptisée Telcida...

Mais ce ne sont là que détails, et, au fond, clins d'yeux adressés au lecteur. Il n'en va pas de même avec **Le mystérieux Horla** qui doit tout au **Procureur Hallers,** ni surtout avec **Le décapité vivant,** sorti tout droit des **Pieds-Nickelés.**

Mais le grand inspirateur, c'est Jules Verne. On ne le retrouve pas moins d'une dizaine de fois, souvent au hasard d'un nom : Nicholls, Branican, le harfang des **Indes noires** et le Sloughi de **Deux ans de vacances.** Le début du n° 124, **L'île de Monsieur Rocamir,** est le début même de **L'école des Robinsons.** Et ce sor-là, Jean Ray avait le livre sous le nez !

Mais il fit mieux : il récrivit le dernier roman de Jules Verne : **L'étonnante aventure de la mission Barsac.** Rappelons les grandes lignes du sujet : Lord Buxton a deux fils et un beau-fils. Ce dernier se révèle un demi-fou criminel. Il tue l'un des Buxton, déshonore l'autre, l'emmène captif afin de le torturer. Il vit en Afrique, en plein désert, à Blackland, domaine des criminels et repris de justice, ville-prison où les gens honnêtes se voient bafoués et emprisonnés.

Ouvrons le n° 102, **Les maudits de Heywood.** Nous voyons que, des trois frères Martonville, deux sont des fous criminels. Ils construisent un château en Irlande, dans les marais, près du village de Caltorp. Toute la population du village est composée d'anciens convicts, et l'intérieur du château est celui même d'une prison anglaise. Là, les Martonville tiennent captif leur frère, et des magnats de la finance qu'ils maltraitent de cent façons.

Et, au cas où nous n'aurions pas compris, Jean Ray baptise son domaine Blacksand.

CONCLUSION

Les **Harry Dickson** représentent la valeur de cinquante volumes ordinaires. 3 % à peine peuvent être dits inspirés d'ouvrages antérieurs, tout le reste est pleinement original. A voir cet ensemble, on pense que Jean Ray dut y puiser à larges mains par la suite, tenant là en réserve quantité de sujets de roman.

Il n'en est rien. Quelques **Harry Dickson** furent traduits en flamand et signés John Flanders, **La cité de l'indicible peur** doit beaucoup à **La cité de l'étrange peur,** et de même **Irish stew** au **Professeur Krausse.** En dehors de ces titres, on ne retrouve que similitude de noms, parfois de titres de nouvelles, mais cela ne va pas plus loin. Euryale de **Malpertuis** et de la Gorgone n'ont

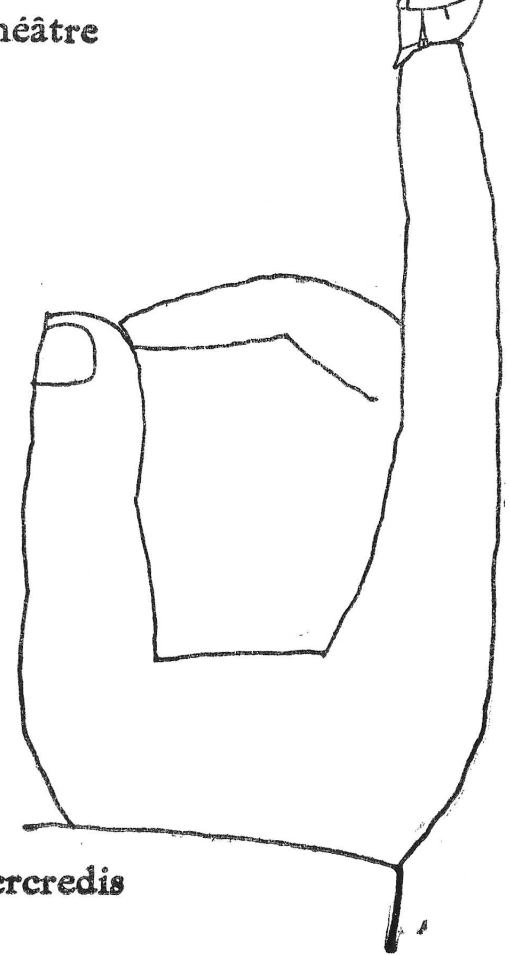
rien de commun, et le miroir noir du Docteur Dee connaît des destins tout différents.

Il y a là, inédit, un ensemble étonnant, grouillant de vie, d'invention, d'imagination, qui avait toutes les chances de rester ignoré. Les éditions Marabout se proposent de le rééditer presque intégralement (1)... si le public suit. Alors, c'est à vous de décider ; de vous dépend le sort des **Harry Dickson.**

(1) Les **Harry Dickson** sont impubliables dans leur forme actuelle ; ils doivent avant tout être nettoyés d'un grouillement de fautes dont nous connaissons l'origine, et épurés de certaines impropriétés.

Pariscope

guide complet des
programmes : cinéma
télévision théâtre
1 franc



tous les mercredis

Chronique scientifique

Nous ne sommes pas seuls dans l'univers

par Gérard Klein

Si certains s'interrogent sur la pluralité des mondes habités, d'autres se demandent pourquoi, dans l'hypothèse où d'autres civilisations existeraient dans l'univers et où certaines d'entre elles seraient techniquement plus avancées que la nôtre, nous n'avons pas encore reçu de visite.

A cette question légitime, il existe une réponse qui conserve un caractère fortement conjectural, mais il est impossible d'éluder l'examen : nous avons reçu leur visite. Nous la recevons en particulier depuis quelques années de façon répétée. Les objets non identifiés, les Mystérieux Objets Célestes, les soucoupes volantes sont bel et bien des astronefs étrangers qui traversent notre ciel.

C'est le caractère fantastique de cette proposition qui conduit à l'approcher avec beaucoup de prudence, moins parce qu'elle choque que parce qu'elle présente, précisément, trop de séduction. La science se méfie légitimement des hypothèses plaisantes parce qu'elles trouvent plus aisément que les autres des avocats convaincus. Les uns sont de simples naïfs. Quelques autres peuvent être des escrocs. Les derniers enfin et les plus intéressants peuvent s'être convaincus eux-mêmes de la justesse de leurs conclusions et les défendre avec beaucoup d'acharnement et de subtilité. Comme toujours, seul l'examen raisonné des faits peut permettre, non sans difficulté, de trancher.

Deux auteurs notamment, dont les œuvres ont paru ou ont été rééditées récemment, ont tenté d'approcher le phénomène des « Mystérieux Objets Célestes » avec le maximum de prudence et de méthode. Le premier est Aimé Michel, dont l'ouvrage **Mystérieux objets célestes,** publié initialement en 1958 et devenu introuvable, reparaît sous le titre **A propos des soucoupes volantes** (1). Le second est Jacques Vallée qui, assisté de sa femme, livre le fruit de ses recherches et de ses réflexions dans **Les phénomènes insolites de l'espace** (2).

Il n'est pas inutile, à propos d'un sujet aussi brûlant, de présenter quelque peu les auteurs. Aimé Michel est un bon journaliste scientifique. Sa culture est indubitablement plus ittéraire que scientifique, comme il l'avoue volontiers lui-même, mais il a toujours fait preuve de rigueur. En dehors de l'ouvrage qui nous occupe, je ne me trouve pas toujours en accord avec lui, no-

(1) Editions Planète.

(2) Editions La Table Ronde, collection « L'ordre du jour ».

tamment lorsqu'il aborde l'ethnologie, mais je ne l'ai jamais pris en flagrant délit de malhonnêteté intellectuelle. Jacques Vallée est un jeune mathématicien. Il travaille présentement dans une université américaine et il a pu appliquer, comme on le verra, les méthodes modernes de traitement de l'information à certains aspects du phénomène.

La littérature sur les « soucoupes volantes » est assez abondante. Elle se caractérise, comme on peut s'y attendre, par une grande inégalité qualitative, la majorité des ouvrages étant d'une médiocrité affligeante, soit qu'ils servent de véhicules à des thèses incontrôlées, incontrôlables et souvent franchement délirantes, soit qu'ils ne procèdent, quand ils rapportent des événements, qu'à des citations de seconde ou de troisième main, incomplètes, voire tronquées ou remaniées. Or l'importance de la rigueur et de la précision dans l'exposition des « faits » est ici déterminante. Le chercheur ne dispose d'aucun autre élément que les témoignages. Il n'est pas question de procéder à des expériences. Aucune trace physique incontestable n'a été laissée de leur passage par les engins éventuels, quoique de fortes présomptions accompagnent certains signes. Les quelques documents photographiques ou cinématographiques existants ne sauraient à eux seuls non plus permettre de conclure. Le « fait » essentiel, primordial, reste l'observation suivie d'un témoignage. C'est donc de la confrontation et de la discussion de ces témoignages que l'on peut seulement extraire, dans les circonstances présentes, quelques données sur la réalité et la nature du phénomène.

Les deux livres d'Aimé Michel et de Jacques Vallée présentent à cet égard, malgré ou en raison de leurs différences, un intérêt considérable. Au risque de commettre une injustice, je ne vois guère que celui de Michel Carrouges, **Les apparitions de Martiens,** et dans une moindre mesure celui du capitaine Ruppelt, qui dirigea quelque temps la commission spécialisée de l'Armée de l'Air américaine, qui les égale sur ce point. Quel que soit l'angle sous lequel on approche le phénomène ou plutôt l'ensemble de phénomènes, et quelles que soient les conclusions vers lesquelles on se trouve porté, leur lecture apparaît indispensable.

Je dois rapporter ici une « aventure » intellectuelle un peu particulière. Voici plusieurs mois, un mensuel me demanda d'écrire un article sur les soucoupes volantes. M'étant intéressé à la question, mais sans l'avoir étudiée particulièrement, j'hésitai. Je finis par accepter, et, la crédulité n'étant pas ma vertu première, je me proposais initialement d'établir, sur la base d'une méthode voisine de celle des historiens, les incohérences, les contradictions et les invraisemblances des livres publiés. Je lus donc, le crayon en main, la majeure partie des ouvrages parus en français et quelques ouvrages anglais et américains. Je découvris alors qu'au-delà de la bonne foi de certains auteurs, dont je ne doutais d'ailleurs pas, leurs propos présentaient une étonnante cohérence. Je fus donc contraint d'abandonner le ton sarcastique que je me préparais à donner à mon article et à exposer avec le maximum de sérénité le contenu de mes lectures. La rédaction de la revue n'y vit aucun inconvénient. Je fis même, toujours sur le plan de l'analyse des textes, quelques découvertes mineures mais surprenantes. C'est ainsi que je m'aperçus que j'avais, sur la foi de lectures anciennes et isolées, assez mal jugé Jimmy Guieu. Le personnage lui-même, tel que je l'ai rencontré à deux ou trois reprises, n'incite guère à vrai dire à la confiance. Plein d'une faconde toute méridionale, il était alors (ce devait être en 1956 ou 1957) toujours prêt à dévoiler les arcanes les plus secrètes des politiques soviétique et américaine, jurait ses grands dieux qu'il avait une ligne directe avec les Grands Galactiques et

attribuait le « cancer des pare-brise » à quelque entité lovecraftienne. Bref, le genre d'homme qui vous conduit à vérifier s'il fait jour plutôt que de le croire sur parole. Mais, sur tous les points pour lequels j'ai pu procéder à des recoupements systématiques à l'aide de documents antérieurs à ses deux livres parus aux Editions du Fleuve Noir, ces derniers ne témoignent pas de déformations ou d'exagérations excessives. La prose enflée, le goût du coup de théâtre, le recours occasionnel à des sources extrêmement douteuses, les lacunes évidentes dans les connaissances scientifiques, les extrapolations échevelées masquent aux yeux du lecteur exigeant nombre de récits relativement complets et fidèles aux témoignages ou aux documents originaux, sinon une recherche qui n'est pas toujours sans mérites.

La découverte d'une « cohérence » difficilement contestable entre les meilleurs ouvrages et quelques-uns qui sont moins bons n'entraîne pas automatiquement de conviction quant à la nature extra-terrestre du phénomène. Elle conduit seulement à penser, dans un premier temps, que le fait d'opinion, à lui seul, présente un intérêt inhabituel et qu'il ne relève pas seulement des données courantes de la psychologie ou de la sociologie. Il recouvre quelque chose. C'est sur la nature de ce quelque chose que se sont penchés Aimé Michel et Jacques Vallée.

Dans son ensemble, le problème des soucoupes volantes me paraît pouvoir se décomposer en trois questions : les observations correspondent-elles à des phénomènes physiques objectivement contrôlables le cas échéant ? Ces phénomènes sont-ils de nature extra-terrestre ? S'ils le sont, correspondent-ils à des engins, pilotés ou non, c'est-à-dire à une civilisation ?

Des éléments de réponse à chacune de ces questions se trouvent dans les livres de Michel et de Vallée. Sur l'objectivité des observations, il semble qu'il demeure peu de doute. La grande majorité des témoins ont vu quelque chose, qu'il s'agisse d'ailleurs des objets observés dans le ciel ou même des objets posés à terre et, à l'occasion, de leurs pilotes. Les explications purement psychologiques ne paraissent pas solidement fondées. Comme le note Carrouges dans son livre, si les témoins d'un accident sont rarement d'accord sur ses circonstances, il est tout à fait exceptionnel que quelqu'un « invente » un accident et, même dans ce cas, il ne le fait pas en dehors de conditions psychologiques bien précises. Mais les témoins ont pu voir quelque chose et être abusés. L'erreur de perception paraît plus acceptable que l'hallucination. Sans vouloir trancher ni même entrer dans le vif du sujet, je conviendrai volontiers avec Michel et Vallée que, dans un grand nombre de cas, elle ne constitue pas une explication suffisante : ceux en particulier où une observation a été doublée d'un contact radar par exemple, et ceux où toutes les causes concevables d'erreur d'identification ont pu être raisonnablement éliminées.

Assez curieusement, et sans d'ailleurs que cela me fasse un plaisir particulier, les cas où les erreurs de perception paraissent le moins acceptables semblent être ceux d'observations d'objets au sol, voire de pilotes. Les descriptions sont souvent précises, fouillées, mais pas plus qu'on ne peut s'y attendre. L'hallucination seule pourrait en rendre compte, mais la psychologie, au moins telle qu'on l'enseignait encore en 1960 à la Sorbonne, ne connaît pas d'hallucinations ni de délires sans altération corrélative du comportement ni sans antécédents. Si la mythomanie éclate dans les récits et le comportement de gens comme Adamski et Howard Menger, il n'en va pas de même pour les quelques dizaines de paysans, d'ingénieurs ou de fonctionnaires qui ont fait des observations au sol. En tout état de cause, un sérieux problème se pose, et l'on comprend quelque peu l'irritation d'un

Aimé Michel de se voir opposer des mots, des rationalisations plus scolastiques que scientifiques, alors qu'il recherche et réclame soit une explication solide ou une amorce de théorie, soit un aveu, toujours respectable, d'ignorance.

Michel et Vallée croient tous deux à l'origine extra-terrestre des objets et à leur nature d'objets fabriqués. Plus exactement, ils ne voient pas d'autre hypothèse qui rende compte de l'ensemble des observations attestées. Un aspect particulièrement intéressant de l'utilisation de ces observations réside en la découverte de l'orthoténie par Aimé Michel. En reportant sur une carte toutes les observations faites en une période de 24 heures, Aimé Michel les vit s'aligner et constituer des réseaux. Ces droites, qui correspondent à des grands cercles tracés sur notre planète et dont le centre est celui de la Terre, passent par trois, quatre, cinq et six points d'observation. Il est à noter que ces observations ne permettent pas d'orienter le déplacement d'un objet éventuel : dans les limites de 24 heures, elles ne définissent pas un parcours. Tout se passe plutôt comme si l'objet s'était livré à des allées et venues au-dessus de la ligne.

Vallée, avec le secours des mathématiques et d'un ordinateur, a entrepris de discuter cette théorie. Il montre que si l'on définit un alignement comme un couloir plus ou moins étroit, les alignements de trois et quatre points sont explicables par le hasard. Ceux de cinq et six points se révèlent plus coriaces, mais ils sont en tout état de cause peu nombreux.

La critique de Vallée ne ruine pas tout à fait la théorie de l'orthoténie, qui constituait l'une des approches les plus intéressantes du phénomène. Mais elle l'affaiblit considérablement. L'orthoténie est peut-être fondée, mais son « signal » se confond largement avec le bruit du hasard. En va-t-il de même pour un autre effet singulier, celui des vagues d'engins qui paraissent revenir tous les deux ans et coïncider dans une certaine mesure avec les périodes d'opposition de Mars ? Il est sans doute beaucoup trop tôt pour en décider.

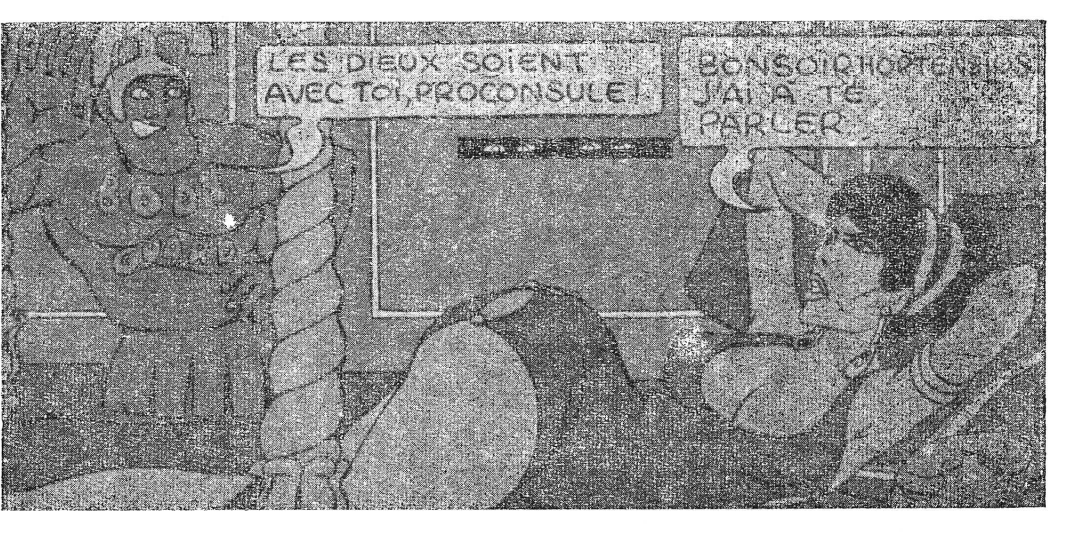
Vallée propose de systématiser une autre approche tentée par plusieurs auteurs, dont Michel : il s'agit d'étudier les descriptions d'engins et de noter la fréquence avec laquelle reviennent certains traits et la façon dont ils sont associés, de manière à établir une sorte de typologie des observations. Il conviendrait de réunir le plus de témoignages valides possibles et, le nombre aidant, le recours à des moyens de traitement de l'information automatique deviendrait nécessaire.

Aussi, Aimé Michel et Jacques Vallée concluent-ils tous deux, avec des accents différents, que l'ère des recherches d'amateurs est dépassée. Le premier en ressent quelque nostalgie. Le second se contente d'en tirer les conséquences logiques. Les différences entre leurs livres sont tout entières dans ces attitudes.

Le livre de Vallée est sec, précis, ordonné, volontiers sceptique. On sent que son auteur a volontairement refréné sa plume et qu'il a voulu retrouver, avec agrément d'ailleurs, un ton proche de celui de ses rapports scientifiques. Le livre de Michel, au contraire, abonde en digressions, en justifications, en développements littéraires, en prises de position, voire en polémiques, qui, s'ils marquent bien l'évolution d'une recherche et d'une pensée, éloignent parfois du sujet et peuvent, sinon irriter, du moins retenir de se lancer à fond dans cette œuvre excellente. La sensibilité que l'homme de science doit bannir de sa prose affleure sans cesse sous la plume. Michel se livre volontiers à des explications psychologiques des comportements des témoins, qui n'apportent guère de lumière et qui ne sont guère plus convaincantes que les rationalisations contraires. Une fois pour toutes, il faut admettre que le

bon sens n'a rien à voir avec la démarche scientifique. Ces explications sont rarement nécessaires. Un peu plus de méthode, de rigueur, de retenue, de concision aurait fait de ce livre singulier un grand livre. Mais il ne faut pas non plus oublier dans quelles conditions, en 1958, il fut conçu et écrit. L'enthousiasme était compréhensible, les querelles étaient violentes, les ripostes plus énergiques que réfléchies. Il reste à souhaiter que Vallée, ou Michel, ou peut-être les deux, nous donnent avec la rigueur et le talent dont ils sont capables le grand livre historique et descriptif du phénomène.

Je me garderai bien de conclure sur la réalité et sur la nature de ce dernier. En ces domaines, la conviction et la foi n'ont rien à faire. Seul compte l'examen raisonné des faits, c'est-à-dire, en l'occurrence, des témoignages et des ouvrages qui les rapportent. A moins d'un accident proprement extraordinaire, le mystère peut demeurer fort long à percer et peut très bien ne l'être jamais tout à fait, au moins d'une manière qui satisfasse un grand nombre d'esprits exigeants. Le principal point acquis, c'est qu'il existe, fût-il de nature psychologique, et qu'il est absurde de le nier. Il n'est pas sûr que toutes les explications possibles aient été envisagées. Mais en tout état de cause, si, comme il semble à la lecture des livres d'Aimé Michel et de Jacques Vallée, c'est encore l'hypothèse extra-terrestre qui apparaît la plus solide, il convient de bien prendre la mesure du phénomène : celle d'un événement qui n'a pas de précédent manifeste dans notre brève histoire et qui est de nature à bouleverser sans appel nos vies et nos conceptions du monde. Les auteurs et les lecteurs de science-fiction sont moins désarmés intellectuellement que les autres pour faire face à cette formidable éventualité, celle du contact. Mais il faut avoir la tête bien solide pour en mesurer, pour en supporter, toutes les implications.



LES AVENTURES DE JODELLE

" Super édition " produite par LE TERRAIN VAGUE

Dessins de GUY PEELLAERT
Scénario de PIERRE BARTIER
Préface de JACQUES STERNBERG

ERIC LOSFELD, Editeur

LE TERRAIN VAGUE

ERIC LOSFELD, Editeur

LE TERRAIN VAGUE

14-16 RUE DE VERNEUIL

PARIS (7e) - C.C.P. 13.312.96 PARIS

Chronique artistique

Un prince des maléfices : Jean-Pierre Maury

par Emmanuelle Stein

Au temps de l'Inquisition, on l'aurait accusé de faire commerce avec le diable, de lire les livres défendus, et condamné à être pendu en haut d'un gibet ou brûlé vif sur un bûcher.

Aujourd'hui le diable est réhabilité — il a même fort bonne réputation dans les cercles intellectuels — et Jean-Pierre Maury peut, en toute quiétude, se livrer à ses démons favoris. Il a fait de la Galerie 3+5, où il expose ses œuvres, l'antre de Belzébuth et de ses serviteurs. Avec ses grosses poutres paysannes, les solides pierres blanches de ses mur d'une gaieté solaire et sans mystère, où l'œil aimerait accrocher des colliers d'ail mêlés de piments rouges, cette galerie abrite en ce moment des hôtes bien inquiétants.

Au-dessus de la porte on pourrait écrire la phrase que Dante a lue à l'entrée des Enfers. Vous qui entrez, abolissez toute mémoire ; le réel n'a que faire ici. Vous êtes au royaume des lémures, des incubes et des succubes, des dagides, des voultes, des harpies, des goules, des lamies, des sorcières et des monstres. Tout le peuple hagard des délires nocturnes vous accueille, vous assaille et vous fixe de mille regards hallucinés. Ces visages ne vous sont pas inconnus. Vous les avez déjà vus sur les chapiteaux romans, les peintures médiévales, dans vos rêves. Ce sont les frères des gargouilles et des démons, des mandragores poussant au pied des potences, des damnés vomis par l'Ange Exterminateur et expulsés comme des excréments dans la Géhenne.

Isolé au milieu de la sarabande infernale qui grouille sur ces murs, brusquement vous découvrez que vous êtes entré sans vous en apercevoir dans le cercle magique. Trop tard. Il ne vous sera pas aisé d'en sortir. Avancez, n'ayez pas peur. Les petites créatures fixées sur des morceaux de bois vermoulu, comme les oiseaux nocturnes que la superstition populaire clouait jadis sur les portes des granges, ces petits êtres ne s'occupent pas de vous. Ils se livrent avec une frénésie aveugle à leurs occupations coutumières : tantôt lovés comme des fœtus, tantôt recroquevillés sous l'effet d'une peur invisible, les uns rampant comme des larves, les autres se tordant tels les Ardents en proie au haut-Mal, figés ou raidis en d'étranges catalepsies, tout le « Bestiaire Magique » s'agite fébrilement sous vos yeux, s'anime d'une vie terrifiante, purement surnaturelle.

Sur les visages ridés, momifiés comme les têtes réduites des Jivaros, se

lisent des expressions sataniques : cruauté, joie féroce ou bestiale, effroi, hilarité grimaçante, méchanceté inouïe. Les petits corps, sculptés avec une minutie presque maniaque, enchevêtrés les uns dans les autres, agglutinés en grappes, subissent de mystérieux supplices ou se livrent à des accouplements monstrueux, exhibant en des poses souvent lubriques des nudités d'une sexualité obsessionnelle, agressive, qui sent le défi et le blasphème. De ce monde, l'érotisme — notion moderne où entre déjà la liberté — est encore absent ; il n'y a place ici que pour la luxure, fille de tous les refoulements secrets, péché chrétien et médiéval par excellence.

Il y a encore d'autres « pensionnaires » à la Galerie 3+5. Ce sont les créations du petit laboratoire personnel de Maury. Celui-ci n'est pas resté insensible au fantastique qui se dégage de certaines vitrines des musées d'histoire naturelle, des baraques de fêtes foraines où l'on exhibe des phénomènes. Enfermés dans des fioles, des bocaux, des alambics cachetés de cire, flottent de petits êtres blêmes, macérant dans l'alcool, solitaires ou par couples. Velus comme des astragales, couverts de longues chevelures mortes de noyés, ou le corps traversé d'un pal, ils nous contemplent à travers leur prison de verre : ce sont les Hubertins. Ce joli nom de baptême n'a, pour une fois, aucun rapport avec l'érotisme. Il a été créé de toutes pièces par l'artiste en souvenir d'une amie d'enfance prénommée Huberte, tout simplement, explique Maury avec un imperceptible sourire en coin. Serait-il un tout petit peu mystificateur par hasard ? Cela n'aurait rien d'étonnant. Les grands visionnaires ont toujours eu le sens inné de l'humour : Poe, Kafka, Michaux... c'est la dimension complémentaire indispensable de l'art fantastique.

Pour mener son œuvre à bien, J.P. Maury a choisi une matière funèbre par excellence : la cire, dont il s'est servi pour exécuter des moulages sur des figures préalablement pétries en terre. Création dont les phases successives s'apparentent à un rituel liturgique.

Rarement naissance aura exigé autant de soins et d'amour que celle de ces « maudits ». Pour mener à bien l'éclosion de ses petits monstres, leur créateur s'est mué tour à tour en vivisecteur, chimiste, embaumeur, nourrice et geôlier.

Afin d'obtenir la prodigieuse variété de cette faune étonnante, Maury a fait appel aux ressources de son imagination, se livrant selon son caprice à de multiples expériences d'hybridation et de mutation sur ses formes de cire, au moyen de greffes, de mutilations diverses, tordant impitoyablement un bras pour le rendre difforme, cassant une jambe et la réduisant à l'état de moignon, imprimant à certains organes des hypertrophies monstrueuses, inventant au gré de son inspiration des œdèmes, des goîtres, des doigts palmés...

Ensuite commença le traitement « spécial ». Tout comme les grands crus vieillis en cave, les sculptures ont été soumises à une longue claustration de plusieurs mois dans des caves basses et voûtées, datant du XII[e] siècle. Tout le temps que dura leur séquestration, elles furent l'objet d'une surveillance étroite. Avec une tendresse de père, des soins d'amant jaloux, et la patience infinie d'un bourreau, Maury nota jour après jour les progrès du travail accompli par l'humidité et les ténèbres conjuguées, comme on surveille les progrès sournois d'une maladie. Car le nitre et le suint qui filtrent des pierres très anciennes, toutes les « humeurs » et les sucs émis du fond des entrailles souterraines et que les ruines expriment par tous leurs pores, savent mieux que le vitriol et l'esprit de vin attaquer et ronger la matière périssable.

Les hôtes du Bestiaire Magique portent, tous sans exception, le sceau indélébile de ce pacte conclu avec la Nuit. Ces chairs travaillées d'invisibles nécro-

ses, ces roséoles suspectes, ces taches de lèpre sur un sein, un ventre, une épaule, ces dartres nés d'une flore parasite microscopique qui envahissent des aines et des cuisses, portent témoignage d'un patient travail de dégradation inexorable. Ces carnations aux teintes troubles ne nous sont pas inconnues. Ces couleurs, nous les avons déjà rencontrées dans nos cauchemars, en visitant des souterrains, en explorant des grottes, des puits, des ruines... Couleurs maudites, « décomposées » comme on dit d'un visage sous l'empire de l'épouvante : gris de fiente, bleus-poison, verts de gris, roses pollués, mauves pervers, jaune cireux ; quand elles n'évoquent pas la sanie et les déjections. On nous donne ici la vision d'un monde réprouvé, qui a banni à jamais la lumière et la fraîcheur du jour. Une intuition de génie a poussé J.P. Maury à faire de la Nuit une alliée, une servante, une complice. L'intercession d'une si auguste marraine ne peut donner lieu à des naissances banales.

La répulsion et l'attirance — ces deux aspects du sentiment de fascination — saisissent le pèlerin qui s'aventure en ce diabolique chemin de croix, le forcent à s'arrêter longuement à chacune des stations, devant chaque œuvre, pour en déchiffrer et en méditer le sens. Les signes et les symboles ésotériques reviennent avec insistance dans l'œuvre de Maury. Celui-ci a puisé à toutes les sciences occultes connues ou oubliées. L'alchimie principalement : il est ici beaucoup question du Grand Œuvre, de l'Athanor, des quatre Eléments (eau, feu, terre, air) et du triomphe de l'Esprit sur la Matière, car l'alchimie, ne l'oublions pas, n'est pas seulement une science, mais aussi une ascèse philosophique. D'autres sources de l'étrange ont alimenté ses recherches : la Kabbale (pentacles), le tantrisme des Hindous (svastikas, méganicres), la philosophie des Nombres de Pythagore, les croyances mazdéennes, la sorcellerie, les légendes, les superstitions, la magie...

Est-ce sa profession initiale (Maury exerce dans la vie le métier peu banal de mouleur mortuaire) ou sa passion des grimoires vermoulus et des vieux almanachs sybillins qui lui ont donné cette perception divinatoire du démoniaque dans l'art ? La faculté de saisir le surnaturel qui échappe à nos sens grossiers est un don extrêmement rare, mais le pouvoir de rendre celui-ci sensible à nos pauvres sens limités est le privilège des voyants, des vrais. L'actuelle vogue de l'ésotérisme dans tous les domaines de l'art a donné naissance à trop d'imposteurs, de charlatans, de faux prophètes, pour que nous ne reconnaissions pas à travers l'œuvre de J.P. Maury le tempérament d'un visionnaire authentique. Dès lors, il est tout « naturel » que nous en demeurions troublés.

(Galerie 3+5, rue Visconti.)

Ici on désintègre

Revue des livres

UNE ROSE POUR MORRISON, par Christiane Rochefort

Le « prière d'insérer » de ce livre, comme les antécédents de l'auteur, ne doit pas faire illusion. Le dernier roman de Christiane Rochefort n'est pas une « histoire d'amour toute simple », mais un réquisitoire virulent de l'Etat tortionnaire auquel risque de nous mener dans l'avenir l'aggravation de certaines mœurs actuelles. Le thème est cher aux chroniqueurs du futur, et c'est bien dans la tradition de *1984* d'Orwell et du *Meilleur des mondes* d'Huxley que pourrait se situer *Une rose pour Morrison,* si le ton et le point de vue qui y sont adoptés ne distinguaient cette œuvre de tout ce qui a été fait jusqu'ici dans le domaine des dictatures utopiques.

En nous décrivant la lutte de la jeunesse pour le droit de l'être à l'épanouissement total, contre une société en butte à la coercition policière et où la planification est poussée à un tel point qu'il est rare d'y voir une femme posséder des seins, Christiane Rochefort a moins cherché à nous mettre en garde contre le mal qu'à exalter le remède. L'inhumanité des institutions, comme cette Maison Prénuptiale par laquelle doivent passer toutes les jeunes filles pour apprendre à faire des enfants consciencieusement et sans plaisir superflu, est en effet exagérée jusqu'à la caricature, pour mieux justifier le refus que la jeunesse a toujours opposé aux réglementations officielles et son entreprise de démystification vis-à-vis des tabous de tous ordres. Que l'on se souvienne, à titre d'exemple, de ces étudiants italiens récemment accusés de pornographie et d'incitation à la débauche pour avoir parlé en toute honnêteté et liberté d'esprit du problème sexuel avant le mariage dans le journal de leur lycée...

Christiane Rochefort n'est pas de ces âmes bien pensantes qui stigmatisent sans appel les méga-cheveux, les mini-jupes et la guitare en bandoulière. Pour elle, ce ne sont là que les manifestations plaisantes ou folkloriques d'une révolte beaucoup plus profonde. Aussi est-ce très significativement que le moteur dramatique du roman est assuré par Triton, fille-symbole échappée de la Maison Prénuptiale où elle a été mutilée à vie pour avoir connu une fois le plaisir, qui deviendra Amoking Bird et mènera les jeunes à l'assaut de l'arbitraire en chantant des refrains de Bob Dylan. C'est d'ailleurs à ce maître du *protest song* que Christiane Rochefort a dédié *Une rose pour Morrison,* pour mieux éclairer la lanterne de ceux qui ne reconnaîtraient pas dans la bouche de Triton les paroles de *Masters of War* et de *Yellow Peace...* Le postulat prospectif a de quoi faire sourire, mais c'est le grand mérite de l'auteur de n'avoir pas été dupe de son aspect fantaisiste. Bien au contraire, Christiane Rochefort l'a souligné et renforcé en laissant tous leurs droits à l'humour et à la verve inventive. Nous sommes loin de la sombre tension d'Orwell et de la gravité propre au moraliste. *Une rose*

pour Morrison est un conte d'anticipation lyrique, comme aurait pu en signer le Boris Vian de *L'écume des jours* et de *L'automne à Pékin.*

Ainsi la figure désormais trop classique du héros prenant tout à coup conscience des atteintes portées à sa liberté, et tentant de battre en brèche l'enfer social ou de lui échapper, a-t-elle été bannie au profit d'une foule de personnages représentatifs de chaque camp ennemi. Volontairement dépouillés par l'auteur de toute densité psychologique, ceux-ci n'ont qu'une présence parabolique qui se manifeste au premier chef dans les noms qu'ils portent et les fonctions qu'ils remplissent. Les « Tinageurs », qui polarisent la sympathie de Christiane Rochefort, s'appellent Sereine, Corail ou Triton, et exercent le beau métier de faiseur d'anges comme le blond Théostat. Les dirigeants et les fonctionnaires, naturellement vieux et laids, portent les noms que leur figure mérite comme Ruines, Décombres ou Sénile, le Président.

Quant au récit, non linéaire, il s'agence autour d'une série de séquences en chassés-croisés qui offrent en vision accélérée le spectacle des préoccupations de chaque groupe ou de leur affrontement. Tout cela a un délicieux parfum de dessin animé. Mais, comme dans les romans de Vian, la loufoquerie, l'impalpable poésie ou le côté caricatural des personnages, le cadre insolite où ils se meuvent n'excluent pas une certaine vraisemblance. Il ne fait pas de doute que celle-ci soit véhiculée par les nombreuses allusions critiques à l'actualité que le lecteur se fait un plaisir de découvrir ; mais elle tient encore plus sûrement à la singulière cohérence que finit par avoir l'univers créé par le langage. Il suffit d'accepter une fois pour toutes qu'une roue *dentée* puisse *mordre* quelqu'un en lui sautant à la figure.

Car c'est bien à la tradition nonsensique, qui trouve son épanouissement dans le *Finnegans wake* de Joyce et chez Vian, que se rattache le style d'*Une rose pour Morrisson.* La phrase prend des contours inattendus, se bourre de néologismes savoureux et de mots-valises, rajeunit des expressions usées ou toutes faites en les baignant d'un éclairage insolite. Il est seulement regrettable que Christiane Rochefort, entraînée par le plaisir de la jonglerie stylisque, ait parfois mal dosé ses effets. Les acrobaties verbales qui étaient à la rigueur supportables dans les textes archi-courts de *En flagrant délire,* œuvre du Beatle distingué John Lennon qu'elle transposa récemment, deviennent proprement illisibles lorsqu'elles s'étendent sur dix ou vingt pages d'affilée. Et c'est bien le défaut majeur d'*Une rose pour Morrison* d'exploiter jusqu'à plus souffle des procédés qui n'avaient toute leur raison d'être que chez leurs inventeurs.

Ce roman n'en est pas moins fort attachant et sympathique. L'exaltation optimiste de la jeunesse qu'il contient, la voix profondément sensible qu'il laisse entendre derrière les bouffonneries linguistiques et, au total, l'originalité et la liberté avec lesquelles se trouve renouvelé un vieux thème de S.F., méritent l'attention du lecteur pour qui le débat sur la qualité de l'anticipation française reste ouvert. *Une rose pour Morrison* n'en est pas le monument mais vaut bien une fleur pour Christiane Rochefort.

Jacques CHAMBON

Une rose pour Morrison par Christiane Rochefort : Grasset, 14 F.

L'ORDINATEUR DESORDONNE, par Keith Laumer

Auteur bien connu des lecteurs de *Galaxie,* Keith Laumer, capitaine dans l'U.S. Air Force, est l'un des nouveaux écrivains américains de science-fiction qui commence à envahir allégrement les pages des revues. Toutefois, Laumer est loin d'avoir la classe de Cordwainer Smith, Zelazny ou Dick car chez lui, peu de psychologie ou d'expérimentation formelle, l'action prime les idées, c'est un auteur œuvrant prolifiquement dans le conventionnel. A priori, un tel

collaborateur détonne dans la collection qui a contribué à révéler en France Bradbury, Aldiss, Bester et bien d'autres, d'autant plus que *The great time machine hoax*, version élargie d'un feuilleton paru il y a trois ans dans la revue *Amazing* (ou était-ce *Fantastic*, c'était une bien mauvaise période pour l'une et l'autre), se trouve être l'un des livres les moins marquants de l'auteur.

Kingsley Amis dans *New maps of hell* (*L'univers de la science-fiction*, Payot Ed.) tenait pour établi que l'humour était absent sinon impossible dans notre domaine. Heureusement, le simple souvenir de *Martiens, go home* de Fredric Brown nous rassure à ce sujet ; cependant, le livre de Laumer, essai laborieux d'humour pesant, vient jeter une ombre au tableau.

Chester et Case héritent d'un grand-parent excentrique une curieuse machine qui a la faculté de reconstituer le passé, en somme une machine à explorer le temps, de modèle B. A la suite de diverses spéculations hasardeuses, la machine projette Chester et Case dans une série d'univers passés ou futurs où leur arrivent les pires des ennuis, dus, il faut bien l'admettre, à la stupidité crasse dont l'auteur les a pourvus. Ils se retrouvent successivement prisonniers dans la préhistoire, dans une ville puritaine non située, et enfin dans un monde futur vaguement évocateur de bien d'autres ainsi que des théories légèrement fumeuses sur les surhommes concoctées dans les années quarante par van Vogt et surtout Ron Hubbard. Finalement tout sera bien qui finira bien, à l'aide du bon « *vieil ordinateur de grand-papa* » (je ne fais que citer le prière d'insérer) et d'une jeune femme soi-disant appétissante (mais Laumer, pudique, ne fournit aucun détail à ce sujet), créée par la machine et baptisée Génie, à défaut d'Andromède (cf. Hoyle) ou, pourquoi pas, Frankenstein.

Sur ce sujet peu prometteur, Laumer semble avoir accumulé erreur sur gaffe. Ses tribus sauvages dissertent soixante pages interminables durant en petit-nègre (« *...Che vous aveitis : si y lui allive malheul, fous êtes tous lesponsables* », p. 138) ; l'intrigue est diablement mal construite, qui consacre cent pages aux aventures de Chester dans le futur et à peine dix pages aux deux autres parties ; deux des principaux protagonistes (Case et Génie) disparaissent complètement de l'action pour une bonne moitié du récit. A douter du métier de l'auteur. Bref, un livre à oublier.

Maxim JAKUBOWSKI

L'ordinateur désordonné (The great time machine hoax) par **Keith Laumer** : Denoël, « Présence du Futur », 6 F.

LE RESERVOIR DES SENS, par Belen

On se souvient de Belen, des trois plaquettes jadis publiées sous ce nom énigmatique (1), du mystère savamment entretenu autour de cet auteur dont on ne savait rien sinon qu'il était féminin, du climat de scandale qui entoura ces textes propres à effaroucher les moralistes et les sots, en même temps que révélateurs d'un talent singulier s'épanouissant à l'ombre du fantastique.

Aujourd'hui l'ensemble de l'œuvre de Belen est réuni en un volume, dont le titre est comme toujours dans la tradition de calembour métaphorique qui est une spécialité belenienne. En même temps, le masque tombe et le voile est levé : l'identité réelle de Belen est officiellement révélée. Il s'agit de Nelly Kaplan, que l'on connaissait comme l'assistante des derniers films d'Abel Gance et la réalisatrice de plusieurs courts métrages d'art, notamment sur Gustave Moreau et Rodolphe Bresdin.

Belen (conservons-lui ce nom) est dans la littérature fantastique un « cas ». L'érotisme parfois fort cru qui environne ses textes est qualifié par certains de vulgaire et de pornographique ; pour

(1) **La géométrie dans les spasmes**, **Délivrez-nous du mâle** et **La reine des sabbats** (Eric Losfeld, 1959 et 1960) : comptes rendus dans les numéros 67 et 84 de **Fiction**.

d'autres, il se situe dans la lignée de Mandiargues et ajoute une dimension au fantastique. En tout cas, il doit un intérêt supplémentaire au fait d'être exprimé par une femme. Quand les auteurs féminins se mêlent d'être érotiques, leurs résultats dépassent souvent ceux de leurs confrères masculins. Enfin, on a contesté l'appartenance réelle de Belen au fantastique ; et pourtant, par-delà l'érotisme, c'est bien de ce genre que relève ce qu'elle écrit : un fantastique d'ailleurs à multiples facettes, tantôt poétique et surréel, tantôt dirigé vers l'humour noir, tantôt même influencé par la science-fiction.

La veine poétique de Belen est peut-être celle qui nous vaut ses textes les plus frappants, comme l'admirable *Prenez garde à la panthère,* où l'on assiste aux nuits d'amour d'une femme-panthère blonde dans les jardins parisiens, ou encore *Le plaisir solidaire,* où le thème de la nécrophilie sert de support à un lyrisme amoureux troublant et convaincant. Mais cela n'enlève rien aux qualités d'humour de textes plus satiriques, notamment ceux consacrés au vampirisme et au matriarcat, ni à la saveur de canulars énormes comme *L'adaptation au milieu.*

Le style de Belen est un charme de plus. Même s'il prend parfois avec la syntaxe des libertés que la grammaire réprouve, ce style est remarquable. Vif et imagé, il va droit au but et ne s'embarrasse pas de fioritures. Il est sans verbiage et sans complaisances. Il épouse à merveille son objet : la description de cet univers fantasmagorique et sensuel, digne de peupler nos rêves, qui est celui de Belen.

Pierre HALIN

Le réservoir des sens par Belen : La Jeune Parque, 15,50 F.

LE GRAND REPAS, par Gisèle Prassinos

Quelle œuvre étrange et pourtant construite selon une rigoureuse logique, où les personnages et les situations fantastiques se déroulent ou se meuvent dans un univers hors du temps et du monde, mais néanmoins familier et attachant. Gisèle Prassinos découpe son roman en quinze chapitres, portant des titres et formant chacun un tout : on pourrait aisément en extraire l'un ou l'autre pour l'offrir au lecteur dans une anthologie. Le héros vit dans deux univers distincts — « Dedans » et « Dehors » — au point que ces deux adverbes servent de sous-titre à chaque chapitre. Il passe alternativement de l'un à l'autre, mais sait d'avance que le « Dehors » lui sera toujours hostile. C'est là que règnent l'étrange, le fantastique, la terreur, les hallucinations et même parfois un véritable climat de science-fiction. Le « Dedans » est sûr, stable, reposant, mais on n'y côtoie pas moins un mort qui vient retrouver là un amour de jeunesse.

On reproche souvent à ce genre d'ouvrage la froideur des personnages qui s'apparentent plus aux marionnettes qu'aux humains. Ici il n'en est rien, et la mère qui règne impitoyablement sur le « Dedans » et n'admet aucune dérobade de la part de son fils, lorsqu'elle l'envoie « pour son bien » affronter les périls du « Dehors », est une maîtresse femme que l'on n'oublie pas. Quant au héros, on l'imagine d'abord adolescent pour s'apercevoir ensuite qu'il a atteint l'âge d'homme tout en restant sous la coupe de son étrange génitrice. Celle-ci, veuve, semble douée de pouvoirs spéciaux, puisqu'elle apparaît à son fils pour l'encourager ou le blâmer lorsqu'il se débat dans l'univers du « Dehors ». Il devra y triompher tour à tour d'une sorte de harpie, monstrueuse femme « *au contact métallique* » qui vit dans un monde diabolique — tout en trompe l'œil — où les rideaux deviennent de pierre lorsqu'on veut les soulever ; d'une épicière dont la taille lilliputienne pose bien des problèmes ; d'un sol qui devient mouvant, finissant par n'être plus qu'un océan dont les abominables créatures s'attaquent à l'homme ; d'un nour-

risson très peu compréhensif et peu agréable à contempler ; d'innombrables potiches non moins diaboliques ; et enfin, « Dedans », de l'oncle Eric lui-même, en qui le héros avait mis son espoir et toute sa confiance. Pourtant, en neveu bien intentionné, il a pris soin de disposer partout à son usage des coupelles d'eau, car « *les morts sont invisibles mais quelques gouttes d'eau suffisent à leur rendre l'apparence* ».

Le premier chapitre pourrait nous faire croire que le héros est fou, mais alors tout serait trop simple et le roman perdrait toute profondeur et toute signification. Car, comme dans toute œuvre fantastique, on peut n'y voir qu'un divertissement gratuit ou une image de la condition de l'homme sur terre — écartelé entre le rêve et la réalité, luttant comme un possédé pour essayer de préserver son intégrité dans un monde hostile qui le rejette impitoyablement et où la dualité qu'il doit sans cesse affronter ne se laissera pas facilement unifier. Ce combat n'aura même pas ici de cesse avec la mort, puisque les défunts luttent à leur tour pour retrouver le bonheur. Mais quel sens aurait la vie si le chemin était tracé à l'avance et exempt de péril ?

Martine THOMÉ

Le grand repas par Gisèle Prassinos : Grasset, 12 F.

JULES VERNE (revue « L'Arc »)

Voici, sur un peu moins de cent pages, une série d'études consacrées à l'auteur des *Voyages extraordinaires.* Ces travaux sont inégaux, tant par le ton et la substance que par la valeur, mais l'ensemble forme une plaquette digne de retenir l'attention du lecteur, une fois surmontée par ce dernier l'épreuve des trois premières pages de texte.

C'est que la chose commence plutôt mal, par un essai (?) intitulé *La mosaïque* et signé Raymond Bellour. Pourquoi diantre certaines gens qui estiment avoir quelque chose à dire ne prennent-elles pas la peine de le dire clairement et simplement ? Le texte de Raymond Bellour s'étend sur 103 lignes d'une bonne soixantaine de caractères chacune, et compte vingt-quatre phrases en tout (en comptant celles que termine un point-virgule). Quatre de ces phrases sont très courtes, l'auteur voulant apparemment recourir par contraste à un style « haletant », à moins qu'il n'ait simplement éprouvé le besoin de reprendre son souffle. Quant au reste, l'envolée finale donne une idée du ton et de la manière :

Un film semi-chanté, dont l'écriture, ce qu'on appelle mise en scène, active-liturgique, comme Breton disait magique-circonstancielle, ne viserait qu'à retrouver, dans un aller-retour perpétuel de l'amour au langage, du système au désir, l'origine et le lieu de ce point — pour moi plus près d'Arnim de Kandinsky, de Novalis et de Murnau, die Romantik, que de la déraison — raison surréaliste —, ce point sublime vers lequel tout converge et repart en une douce et terrible avancée, quelque chose comme le battement perpétuel de l'âme.

A propos de film, pourquoi ne pas avoir utilisé ici des sous-titres français ?

Le niveau s'élève quelque peu avec *L'arrière-fable*, où Michel Foucault établit une distinction ingénieuse (bien qu'un peu arbitraire, car un artifice narratif permet par définition toutes les libertés) entre les « tons » utilisés par Jules Verne dans la présentation de ses récits. On trouve, dans ce texte, une affirmation pour le moins surprenante (p. 9) :

Dans les romans de Jules Verne, le savant demeure en marge. Ce n'est pas à lui qu'advient l'aventure, pas lui du moins qui en est le héros principal.

Vraiment ? Quelle est la place, alors, de Ferguson dans *Cinq semaines en ballon*, d'Otto Lidenbrock dans *Voyage au centre de la terre*, de *Robur le Conquérant*, des personnages cités au titre des *Aventures de trois Russes et de trois Anglais*, de *Maître Zacharius*, de Nemo et Aronnax dans *Vingt mille*

lieues sous les mers, de Cyrus Smith dans *L'île mystérieuse* ?

Encore un travail médiocre, mais écrit, du moins, avec simplicité : *Géodésiques de la Terre et du Ciel,* par Michel Serres. L'auteur doit être un fervent de la Connaissance Cachée. *Sur ces moyens* (de transport, imaginés par Verne dans ses récits), *peu d'invention, encore moins d'anticipation,* écrit-il gravement, et montre un peu plus loin ce qui fait la VRAIE originalité de l'écrivain (p. 18) :

Jules Verne est, à ma connaissance, le seul écrivain français récent qui ait recueilli et caché *sous les sédiments d'un exotisme pittoresque et d'un savoir au goût du jour (pourtant dérisoire et, de fait, très en retard), la quasi totalité de la tradition européenne en matière de mythes, d'ésotérisme, de rites initiatiques et religieux, de mysticisme.*

Mais comment donc ! N'y a-t-il pas eu déjà un joyeux fantaisiste qui parlait de Newton comme d'un « esprit magique » ? Passons donc discrètement au texte suivant, *Le Château des Carpathes,* par Jean Roudaut. Celui-ci examine avec pénétration cet étrange roman, sans refaire le travail entrepris par Marcel Moré dans ses *Nouvelles explorations de Jules Verne* : il s'attache surtout à dégager les récurences de thèmes et les parentés entre les personnages pour justifier l'interprétation selon laquelle le roman traduirait un cheminement interne. A ce point de vue, il vaudrait probablement la peine de tenter à l'occasion un rapprochement systématique du *Château des Carpathes* avec *Les Indes noires* et le *Voyage au centre de la terre.*

C'est à ce dernier livre que s'arrête surtout Marcel Brion (de l'Académie Française), sous le titre *Le voyage initiatique,* reprenant en somme un point de vue précédemment développé par André Corboz (1).

On trouve ensuite un texte de celui qui, le premier, s'attacha systématiquement à lire Jules Verne « entre les lignes ». Une fois de plus, en parlant d'*Un révolutionnaire souterrain,* Marcel Moré se montre analyste minutieux, pénétrant et subtil. Il esquisse ici en quelques pages la vie de l'écrivain, et montre, en s'appuyant sur des éléments empruntés aux romans que les principaux biographes de Verne n'ont vu que ce que ce dernier voulait bien laisser paraître — « un X pour la foule ». Ces pages ne reprennent ni *Le très curieux Jules Verne,* ni les *Nouvelles explorations* ; mais elles peuvent en revanche constituer une parfaite introduction à la lecture de ces deux études plus développées.

Autre texte de qualité, celui de Marcel Butor, qui fut, lui aussi, un des premiers exégètes minutieux de l'œuvre vernienne. Butor parle de *Lectures de l'enfance,* et montre comment le romancier tenta d'édifier pour ses jeunes lecteurs leur futur monde d'adultes. Le niveau des études demeure élevé avec Georges Borgeaud et René Micha, qui évoquent respectivement *Jules Verne et ses illustrateurs* et *Les légendes sous les images* : les images qui ornent les gros volumes rouges publiés par Hetzel restent des fenêtres suggérant l'évasion, et Georges Borgeaud trouve une excellente formule à leur sujet — formule qui englobe l'œuvre de Verne également — lorsqu'il dit (p. 47) que *c'est l'anti-prison.* Là est résumée une bonne part du pouvoir de fascination que conservent les romans de Verne pour ceux qui les ont découverts à l'âge adéquat — ni trop tard, ni trop tôt...

Et voici arriver, avec *Le sentiment de l'artifice,* Pierre Versins, méthodique, minutieux et intéressant, ainsi qu'il l'est chaque fois qu'il s'attache à faire œuvre d'historien plutôt que de critique. Dans ce texte, Versins examine d'abord l'importance globale des *Voyages extraordinaires,* comme œuvre cohérente d'anticipation. Il présente ensuite un tableau (au sens propre : avec entrées par lignes et par colonnes) des thèmes « anticipatifs » des principaux romans, et des sources d'inspiration possibles. Dans un texte séparé, Pierre Versins examine ce curieux livre, dont Verne fut apparemment bien l'auteur, sous la signature de X. Nagrien, et dont le titre est *Prodigieuse découverte et ses incalculables conséquences sur les destinées du monde.* La prodigieuse découverte en question est celle d'une substance imperméable à la gravitation.

L'article le plus copieux est également un des meilleurs. Il a pour auteur Francis Lacassin, et, pour titre, *Les*

(1) Dans la revue **Action et pensée,** septembre 1961.

naufragés de la terre. Lacassin ne cherche pas à attribuer à Verne le roman d'André Laurie auquel il a presque emprunté son titre, mais il envisage en somme les *Voyages extraordinaires* sous l'angle de la randonnée cosmique que Verne n'a jamais osé faire entreprendre systématiquement à ses héros : ni Hector Servadac, ni Barbicane n'explorent les astres voisins. Puis, Francis Lacassin examine ce que Verne a fait — ou n'a pas fait — de quelques autres thèmes familiers à la science-fiction contemporaine. Même si l'on n'est pas d'accord avec Lacassin sur ses conclusions, on lit son travail avec intérêt, car on est devant un lecteur qui aime Jules Verne, et qui connaît son œuvre.

A part quelques lettres de Jules Verne, la plaquette comporte encore un dialogue entre Marc Soriano — adaptateur de Verne pour la Bibliothèque Verte — et un interlocuteur tchèque. Ce dernier semble loin d'avoir, à l'égard du romancier, la même sensibilité que son compatriote le cinéaste Karel Zeman. Mais les opinions de Marc Soriano sont assurément intéressantes.

Que dire de l'ensemble ? Il vaut, très exactement, ce que vaut la somme de ses parties. Si certains de ces textes illustrent excellemment la manière dont il ne faut *pas* parler de Jules Verne, d'autres représentent un apport de qualité aux études verniennes dont Marchel Moré a donné l'impulsion. Pour les seconds, la plaquette mérite l'attention de tous ceux qui conservent, pour Jules Verne, cette affection où la nostalgie, l'estime et l'émerveillement entrent à parts égales.

Demètre IOAKIMIDIS

Jules Verne : n° 29 de **L'Arc**, revue trimestrielle — le numéro : 6 F.

LES CHAMBRES, par Bruno Mesuret

Un jeune auteur de fantastique dont les débuts sont prometteurs, car il possède déjà cet art essentiel de bâtir son récit sur très peu de matière.

Le passage rapporte la découverte par deux garçons que le fond d'une armoire donne accès à un escalier qui ne mène nulle part et se referme sur lui-même. C'est tout, et on en tire 50 pages. Et des pages exemptes du bavardage ordinaire, des paragraphes joliment écrits mais creux et vains. Une narration sinueuse rend sensible la connivence de l'enfance et du mystère, les complicités des greniers, de la chaleur, du soleil, des corps nus et de la magie qui bouleverse le temps, anime les paysages chinois des murs, efface des esprit la notion et le souvenir de ce qui fut vécu.

Le dernier prince des nocturnes est plus ambigu. Est-ce une hallucination ou un fait réel ? Le narrateur fait naufrage, de nuit, et aborde sur une île plantée d'oliviers. Il est seul, unique survivant d'un monde détruit, souverain de cette île comme le premier homme l'était de la Terre. Non, il n'est pas un naufragé, mais le dernier survivant du peuple nocturne qui façonna cette terre et son mystère. Et les souvenirs sont là, il parle une langue inconnue, les chants antiques s'éveillent en sa mémoire, il enchante des oiseaux, et il marche vers la déesse qui l'attend. Cette Métalanim est-elle une jeune naufragée ou une simple souche d'arbre ? Et ceux qui viennent l'enlever, sont-ce des marins de paquebots, ou a-t-il, par le mystère du rêve prolongé, donné vie et poids à ses phantasmes ?

Jacques VAN HERP

Les chambres par Bruno Mesuret : Editions du Seuil, collection « Ecrire », 3 F.

LA RHUBARBE, par René-Victor Pilhes

Ouvrage brillant et relativement bien écrit, le roman de René-Victor Pilhes, *La rhubarbe*, ne présente qu'un défaut mineur, c'est de manquer tout à fait d'intérêt. C'est par un strict abus de sens que son prière d'insérer brandit le langage habituel du fantastique, pour ne rien dire de la référence tristement obligatoire à des maîtres inégaux mais incontestés, James Joyce et Günther Grass. Il m'a fallu six mois, heureusement interrompus, pour venir à bout de cette laborieuse histoire d'un bâtard en quête de ses origines. Sartre a défloré le thème. Il restait à le jeter aux orties, c'est-à-dire à la rhubarbe, et à faire passer beaucoup de vulgarité pour de l'enjouement. C'est chose faite.

Rien de commun, on le voit, avec la recherche d'une définition de soi-même, qui anime le super-bâtard de la science-fiction, Gilbert Gosseyn.

Gérard KLEIN

La rhubarbe par René-Victor Pilhes : Editions du Seuil.

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

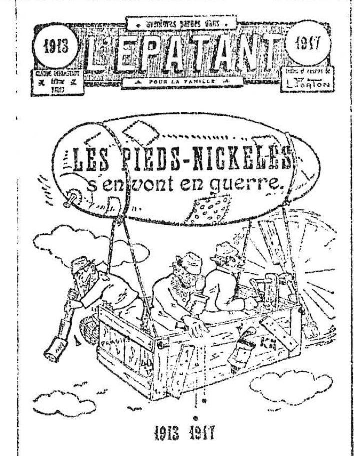
VIENT DE PARAITRE

UN ALBUM DE LUXE
QUI MARQUE UNE DATE
DANS L'HISTOIRE DE
L'HUMOUR FRANÇAIS

LES PIEDS NICKELES

S'EN VONT EN GUERRE (1913 - 1917)

par **LOUIS FORTON**



- *PREFACE DE BOILEAU NARCEJAC*
- *ILLUSTRATION ORIGINALE DE PAUL COLIN*
- *REPRODUCTION DES EPISODES PARUS DANS « L'EPATANT » DE* 1913 *à* 1917

☆ UN MAGNIFIQUE VOLUME EN COULEURS

☆ de 320 pages.

☆ FORMAT 25 x 32 - DOS CARRE.

Prix en Librairie : 65 F

Par avion. Port en sus.

. . . .

BON DE COMMANDE - Je soussigné déclare acheter au prix de 65 F, (franco de port et d'emballage) un volume des **« Pieds Nickelés s'en vont en guerre »**, livrable sous huitaine, que je règle ci-joint par chèque, mandat, virement postal. (Joindre les 3 volets) à l'ordre des **EDITIONS AZUR**, C.C.P. 2301-58, PARIS.

NOM : ....PRENOM : ....

ADRESSE : ....

DATE : ....SIGNATURE : ....

Ce bon de commande doit être adressé, accompagné de son règlement, aux EDITIONS AZUR (Service F), 27, rue du Faubourg Montmartre - Paris.

des intérêts 2 %

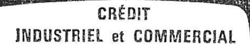
une prime 2 %



l'épargne logement

dans toutes les banques du

groupe CIC



CRÉDIT
INDUSTRIEL et COMMERCIAL

BANQUE DUPONT
BANQUE RÉGIONALE de L'AIN
BANQUE RÉGIONALE DE L'OUEST
BANQUE SCALBERT
BANQUE TRANSATLANTIQUE
CRÉDIT INDUSTRIEL d'Alsace et de Lorraine
CRÉDIT INDUSTRIEL de NORMANDIE et Crédit Fécampois
CRÉDIT INDUSTRIEL de L'OUEST
SOCIÉTÉ BORDELAISE de Crédit Industriel et Commercial
SOCIÉTÉ LYONNAISE de DÉPOTS et de Crédit Industriel
SOCIÉTÉ NANCÉIENNE de CRÉDIT INDUSTRIEL

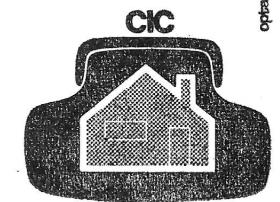
Au total : 1 200 guichets en France et en Afrique du Nord

L'Epargne-Logement est une formule simple : d'abord vous épargnez, ensuite vous obtenez :

- des intérêts (2 %) exonérés de tous impôts
- une prime (2 %) exonérée de tous impôts
- un prêt au bout de 18 mois

Mais les banques du Groupe C. I. C. vous offrent mieux : la possibilité d'étoffer ce prêt par : **un crédit complémentaire adapté à votre cas.**

Ce cas, venez l'exposer simplement à l'une des banques figurant ci-dessus. Vous y êtes attendu par des gens qui connaissent bien vos difficultés de logement et qui vous aideront.



opta

Revue des films

Science-fiction à San Sebastian

En 1965, le Festival Internacional del Cine de San Sebastian avait été marqué par une très intéressante rétrospective fantastique. Le public, les journalistes spécialisés et les chroniqueurs super-spécialisés (ceux de *Midi-Minuit Fantastique*) eurent alors l'occasion de voir une vingtaine de films parfois fort rares. Un prix de réalisation fut attribué au *Dracula* de Tod Browning et un prix d'interprétation fut remis à Barbara (1).

Cette rétrospective fantastique ayant été une grande réussite, il fut décidé d'organiser en 1966 une rétrospective science-fiction. Dès mon arrivée à San Sebastian, je pris contact avec les midi-minuistes (Michel Caen, Alain Le Bris, Jean-Claude Romer) qui se trouvaient déjà sur place. Des titres fabuleux circulaient : *Flash Gordon, Island of lost souls (L'île du docteur Moreau), Frau im Mond...* Devant un tel programme, il n'y avait qu'à se réjouir et à attendre avec impatience la projection de toutes ces merveilles. C'est alors que commença un terrible suspense qui aurait pu user des chroniqueurs moins robustes que ceux de *Midi-Minuit Fantastique* et de *Fiction*. Avant de dire quelques mots au sujet des films présentés, je me fais un devoir de résumer ce que fut cette rétrospective.

9 juin : rien

10 juin : rien

11 juin : rien

12 juin : quelques Méliès et *Paris qui dort* (René Clair)

13 juin : *Conquest of space* (Haskin)

14 juin : *Gamera vs. Barugon* (Tanaka)

15 juin : *Forbidden planet* (Wilcox)

16 juin : *Invasion of the space monsters* (Honda)

17 juin : *The lost world* (Hoyt)

18 juin : rien

Pas de *Flash Gordon*, pas de *Docteur Moreau*, des œuvres que les amateurs ont pu voir et revoir dans les salles ou à la Cinémathèque et deux films japonais où l'on retrouve les monstres habituels.

Un tel programme ne mérite pas une étude détaillée. C'est pourquoi je me contenterai de quelques impressions personnelles. Le meilleur film présenté est très certainement *The lost world*, adaptation relativement fidèle du roman de Conan Doyle. Les décors sont très beaux ; un certain flou, que l'on retrouve d'ailleurs dans *King-Kong* et dans *La chasse du Comte Zaroff*, donne aux paysages un aspect fantastique et inquiétant qui fait généralement défaut dans les films plus récents.

The conquest of space a beaucoup vieilli. Le récit est sans intérêt et l'on retrouve malheureusement parmi les astronautes tous les personages stéréotypés des films militaires (le commandant mystique, le lâche-qui-veut-retrouver-l'estime-de-ses-compagnons, le boute-en-train, et le sous-officier-strict-quant-à-la-discipline-mais-qui-a-bon-cœur). L'aventure astronautique mérite autre chose que de telles banalités ! De ce film, il reste

(1) Pour les non-initiés, s'il en subsiste, je signale qu'il s'agit de Barbara Steele.

heureusement quelques beaux décors et notamment certaines vues de la planète Mars. A ce sujet, il peut être intéressant de signaler que l'auteur des décors a imaginé des cratères sur le sol de la planète rouge. L'existence de tels cratères a été prouvée scientifiquement par Mariner IV ; cette découverte fut une surprise pour beaucoup d'astronomes. Très peu d'entre eux avaient en effet supposé qu'il existât une aussi grande ressemblance entre le sol lunaire et le sol de Mars.

Forbidden planet est généralement considéré par les amateurs de science-fiction comme l'un des meilleurs films réalisés dans ce domaine. A l'issue de la projection, Caen, Romer et moi-même étions d'accord pour reconnaître que ce film vieux maintenant de dix ans est bien une des rares œuvres valables du cinéma de science-fiction.

On ne peut évidemment en dire autant des deux films japonais qui ont été présentés à San Sebastian. Les titres anglais de ces films sont les suivants : *Gamera vs. Barugon* et *Invasion of the space monsters*. On retrouve dans l'un et l'autre plusieurs monstres déjà vus dans des productions similaires. Une sorte de mythologie s'est formée autour de ces monstres, mythologie difficilement accessible au spectateur européen qui n'a pas vu la série complète des films. Des traits généraux peuvent cependant être discernés.

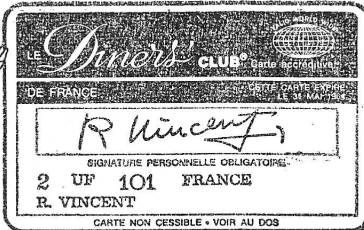
Ainsi, un monstre qui est déjà apparu dans un film précédent sert souvent de bouclier contre un nouveau monstre, symbole d'une destruction beaucoup plus terrible. Certains monstres sont devenus des êtres familiers. Ils disparaissent pendant un certain temps ; lorsqu'ils apparaissent à nouveau, il n'y a pas d'effroi parmi les populations ; on se contente de dire : « Tiens, Gamera est de retour ! »

La vraie science-fiction n'a pour ainsi dire aucun rôle dans de tels films. Dans *Invasion of the space monsters*, les habitants d'un satellite de Jupiter doivent, en dépit d'une technologie très avancée, emprunter aux Terriens deux monstres pour lutter contre leur propre monstre : Ghidorah (prononcez : Kid Ory !). Guerres, trahisons et transports de monstres d'un astre à l'autre se succèdent durant tout le film. A la fin, Ghidorah repart dans l'espace. On le retrouvera certainement dans un prochain film.

Si la rétrospective fut bien décevante pour l'amateur de science-fiction, il me faut avant de conclure signaler deux initiatives fort intéressantes dues à Luis Gasca, correspondant de *Midi-Minuit Fantastique* en Espagne. C'est tout d'abord une remarquable exposition d'affiches et de photos de films de science-fiction. C'est ensuite la publication d'un ouvrage consacré au cinéma et intitulé *Imagen y ciencia ficción*. Dans ce livre de 400 pages, Luis Gasca donne une liste aussi complète que possible des films de science-fiction depuis l'origine jusqu'à 1966. Ce volume sera indispensable à chaque amateur sérieux, car il fournit pour la plupart des films une fiche technique complète et une courte analyse.

Pierre STRINATI





ce laissez passer financier

peut vous rendre 150 000 services

150.000 établissements
français et étrangers
(depuis les locations de voitures
jusqu'au bon restaurant du coin)
acceptent pour règlement,
dans l'immédiat,
votre seule signature
sur simple présentation
de cette carte prestigieuse.

Vous parez donc à l'imprévu,
mais aussi, quelle discrétion !
quelle élégance !
Et votre signature est honorée
dans le monde entier.

Comment acquérir ce privilège ?
Tout simplement en faisant
une demande d'adhésion
à l'aide du bon ci-dessous.
Vous recevrez votre carte du
DINERS'CLUB,
contre une cotisation annuelle de 50 F.
Ce sont vos seuls débours.
Ni dépôt, ni caution.
Pour votre conjoint :
cotisation de 10 F seulement.

La carte du DINERS'CLUB est plus
que pratique, elle est prestigieuse
et... à votre portée.

opta

diners'club de france CARTE ACCRÉDITIVE MONDIALE No 1

A découper et à retourner à OPTA
96, rue de la Victoire - Paris IXe - Service I

Veuillez m'envoyer une demande d'adhésion sans engagement, et toute la documentation complémentaire.

NOM : ______________________

Prénom : ______________________

Adresse : ______________________

Le ______________ Signature :

I

Dépôt légal : 3me trimestre 1966 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)